

Albert Laberge

Scènes de chaque jour



BeQ

Albert Laberge

Scènes de chaque jour

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 505 : version 1.0

Du même auteur, à la Bibliothèque :

La Scouine

Scènes de chaque jour

(Édition privée, Montréal, 1942.)

Cette édition a été tirée à soixante-quinze exemplaires numérotés et signés par l'auteur.

Silhouette virgilienne¹

Une vieille maison en bois, grise et basse, sise au bord de la route.

Un frêne antique, balaféré, scrofuleux, tout chargé d'horribles cicatrices, au feuillage roussi, se penchait vers la vieille mesure.

Près de là, dans un parc sans herbe, tondu au ras de terre, trois maigres vaches rousses, assoiffées, meuglaient tristement.

Par instants, quelques corbeaux traversaient l'air d'un vol lourd et inégal, jetant au passage, un croassement, comme de la fiente.

Au delà, la campagne s'étendait, pauvre, morne, silencieuse.

¹ Ce tableau et le suivant publiés en 1895 dans *Le Samedi*, mes deux premiers écrits imprimés, sont reproduits ici à titre documentaire. Ils démontrent que, sans avoir subi aucune influence, dès que j'ai pu tenir une plume, j'ai été un écrivain réaliste. J'étais né réaliste.

Une route tortueuse était là, où presque jamais, personne ne passait.

Et un pâle soleil automnal souriait faiblement à ce paysage endormi, mort.

L'impression de quelque chose d'éteint, de fini, d'autrefois.

C'était un jour de dimanche.

L'habitant habitué au travail, incapable de repos, enfermé dans sa demeure, ne sait que faire de sa personne.

La porte de la vieille maison est ouverte.

Sur un banc adossé au mur cinq enfants dont le plus âgé peut avoir huit ans, sont assis côte à côte, immobiles, muets, dans une patiente attente. Ils ont les jambes et les pieds nus et portent au cou des colliers rouges, faits de senelles passées dans un fil.

Dans un coin, près d'une fenêtre, une femme grasse, grosse, courte, sans vestige de taille, – la mère sans doute – sommeille, la tête appuyée sur la huche.

Au milieu de la pièce, un homme est assis, un

enfant, – l'aîné – agenouillé entre ses jambes, le front appuyé sur son ventre.

Les gros doigts du fermier errent dans les cheveux de l'enfant.

L'homme regarde très attentivement.

Le père cherche des poux.

Silhouette macabre

Un ciel violet et bas dans lequel passe doux, très doux, comme une vague mourante, le souffle descendant des montagnes dont on aperçoit là-bas la masse d'une nuance plus sombre.

Un vague étrange enveloppe les arbres, les haies, les maisons.

Dans la plaine, le coma de la vie et des choses.

L'hiver, janvier ou mars, le matin, de très bonne heure.

Dans l'air vapoureux et palpable semble-t-il, on dirait au loin une tache, un point mouvant apparaît. Lentement, lentement, il avance, et lentement devient distinct. Un haut cheval brun, sa grosse tête baissée, marche avec lenteur. Un homme d'une allure lourde, suit, conduisant sa bête et hâtant son pas d'un claquement de langue particulier. Maigre et efflanquée, les os saillants,

la pauvre vieille rosse usée par le travail, morte de misère et de faim, une chaîne au cou, est traînée par le haut percheron. Et insouciant, le chien ferme le cortège funèbre.

Ils vont sous le ciel violet et la neige molle garde la trace de leur passage.

L'homme, par moment, siffle un air ancien.

Au milieu du champ vaste et blanc toujours, le fermier détache la chaîne du cou de la carcasse, puis abandonne là le cadavre et retourne sur ses pas.

Adieu peut-être, faiblement, le cheval hennit en s'éloignant de son ancien compagnon d'écurie.

Après en avoir fait le tour, le chien, cyniquement, leva la patte et aspergea la bête morte, gisant sur la neige.

Ils se hâtaient maintenant l'homme et le chien pour le déjeuner qui les attendait.

Bientôt, ils eurent disparu.

Insensible désormais à la douleur, délivrée de la tâche pénible de chaque jour, la bête était

entrée dans l'éternel repos.

Ses yeux verdâtres et mélancoliques où semblait errer une rêverie de pauvre cheval, étaient demeurés grands ouverts et, sans voir, regardaient l'espace.

Mais la neige commença de tomber, épaisse, du ciel invisible, ensevelissant, douce comme un caresse – l'unique – la vieille rosse morte de misère et de faim.

Le petit pot

Ce matin de mai, monsieur Zéphirin Robillard marchand général du village venait de terminer l'étalage de ses marchandises devant son magasin et sur le trottoir. Il avait disposé à la vue des rares passants des barils de clous, des seaux de peinture, des rouleaux de fil de fer barbelé pour clôtures, des fourches, des faux, des salopettes, des piles de vaisselle et, juché sur un tas de boîtes un petit pot en faïence à fleurs rouges et vertes. Satisfait de son travail, monsieur Robillard, gros, court et replet, la figure rubiconde, les bras croisés sur sa camisole rouge vif attendait les clients sur le seuil de son établissement, tout en se chauffant au bon soleil. De temps à autre, il jetait un coup d'œil tantôt à droite, tantôt à gauche, suivant tous les mouvements de cette calme rue de village. Et comme ça, il vit venir trois garnements de douze à treize ans : Tibi Fanfan flanqué, à droite et à gauche, de ses

inséparables copains Ti Bleu et Ti Noir. Sa casquette posée sur le côté de la tête, Tibi Fanfan, les mains dans les poches de sa culotte, marchait en se dandinant. Au moment de passer devant le magasin de monsieur Robillard il eut comme une inspiration soudaine. D'un ton aigre, aigu, mordant comme le jappement d'un roquet :

– Combien le petit pot ?

– Dix sous, répondit d'un ton indifférent le placide monsieur Robillard.

D'un geste brusque, Tibi Fanfan tendit au marchand la pièce d'argent, ramassa un caillou dans la rue, recula de dix pas, lança de côté un mince jet de salive, campa sa casquette en arrière de la tête, leva le bras, et bing ! le petit pot à fleurs rouges et vertes vola en éclats. Alors, Tibi Fanfan replongea les mains dans ses poches et s'éloigna en sifflotant.

Le turfman

Il était entré au bureau de recrutement.

Et il était coiffé d'une casquette brune, graisseuse et déformée, avait un bout de cigare dans le coin de la bouche et une demi-douzaine de dents d'or.

Comme j'étais occupé, je le priai d'attendre un moment. Il avisa soudain un journal de turf jeté au panier, le ramassa et se mit à le feuilleter.

– Les chevaux, voyez-vous, monsieur, c'est ma vie. Ah ! j'en ai dépensé de l'argent pour les trotteurs. Il y a eu un temps où j'avais les champions du Parc Lépine. J'avais une grosse écurie, six trotteurs, un jockey, un entraîneur, deux stable boys. Ah ! j'avais ane p'tite jument blonde, Mouche, ane belle p'tite jument qui s'envoyait les pattes comme si elle voulait jamais les ravoir, ane jument qui avait le nez fin, qui aurait bu dans un tombleur. J'ai dû la vendre

comme les autres. J'en ai gagné des courses et j'en ai perdu aussi, par la faute de mon jockey, un vendu qui m'a joué le *double cross*. J'aurais pas dû me fier à lui, mais que voulez-vous ? j'étais jeune, j'avais pas d'expérience. Oui, monsieur, j'ai dépensé un beau trente-cinq mille piastres que mon défunt père m'avait laissé. Ah ! sans les trotteurs, je ne serais pas obligé de m'enrôler.

Tenez, monsieur, entrer à l'écurie, voir un cheval bien étrillé, bien entretenu, le regarder, l'entendre broyer son avoine ou manger son foin, respirer l'odeur de la paille, en fumant la pipe, bien tranquille, ben, vous m'croirez si vous voulez, mais j'aime mieux ça que passer l'après-midi avec la plus belle femme de Montréal.

Maintenant, donnez-moi votre papier que j'signe pour m'enrôler.

La petite vache en sucre

Alors qu'elle avait douze ans, Angéline reçut de son père, au jour de l'an une petite vache en sucre candi. Ses deux jeunes sœurs eurent, l'une une cane et l'autre un lapin qu'elles dévorèrent incontinent. Une petite vache en sucre c'était peu de chose, mais tout de même, le cadeau faisait grand plaisir à Angéline. Alors, au lieu de lui faire subir le sort de la cane et du petit lapin croqués par ses sœurs, elle l'enveloppa soigneusement et la mit dans une boîte qu'elle serra précieusement dans la commode, voulant la garder pour plus tard. Par la suite, de temps à autre, elle ouvrait le tiroir et regardait si sa petite vache, c'est-à-dire si la boîte qui la renfermait était toujours là. Elle la garda trois ans. C'est vous dire qu'elle n'était pas saffe Angéline. Elle était pour ainsi dire une grande fille, lorsqu'elle se décida un jour à manger sa petite vache. Lors donc, elle alla au tiroir, sortit la boîte dans

laquelle était l'animal en sucre qu'elle avait reçu à douze ans. Avec précaution, elle enleva le papier enveloppant la petite vache puis soudain, sa figure se contracta, grimaça et Angéline éclata en sanglots.

– Qu as-tu donc à pleurer ? interrogea la mère.

– Elles ont mangé ma petite vache, répondit-elle, pendant que les larmes ruisselaient de ses yeux.

– Elles l'ont mangée, elles l'ont mangée ! Elles ne l'ont pas mangée puisque tu l'as dans les mains.

– Elles lui ont tout mangé le ventre. Il ne lui reste que la tête et le dos.

Et Angéline se remit à pleurer à fendre l'âme.

La mère fit une enquête. Plus gourmandes que leur aînée, les cadettes que tentait cette friandise, l'avaient sortie de temps à autre de sa cachette et lui avaient donné quelques coups de langue, faisant ainsi disparaître presque tout le ventre. Et la grande fille a été inconsolable pendant une semaine.

La soupe

Lorsque le vieux Deschamps revint le soir vers dix heures du village où il était allé vendre une charge de foin, il avait, ma foi, grand-faim. Selon son habitude, il détela au beau milieu du devant de porte, fit basculer sa charrette et accrocha le harnais à l'un des timons. Traversant ensuite la route et le pont à demi défoncé au-dessus de la décharge, il entrouvrit la barrière à claire-voie raccommodée avec des douves de barils, fit passer dans le parc son gros cheval gris Pilou et jeta le licou dans l'herbe à côté de la clôture. Cela fait, il entra dans la maison.

Parce qu'elle devait boulangier le lendemain, la femme du fermier s'était couchée de bonne heure et dormait profondément ainsi que le reste de la famille.

Sans prendre la peine d'allumer la lampe, Deschamps ouvrit l'armoire et trouva une terrine

pleine de lait. Il se mit à boire, à boire, et ne remit le vaisseau sur la table qu'après l'avoir vidé. Continuant de fureter, il trouva sur le poêle un plat à moitié rempli et s'estima heureux qu'on lui eût laissé de la soupe. Et il se mit à dévorer à grandes cuillerées, ne cessant que lorsque le bol eut été nettoyé.

Lors donc, il appela : Mélie ! Mélie !

– Quoi c'que tu veux ? demanda la voix lointaine et endormie de la vieille.

– Malheur, Mélie, j'cré ben qu'ta soupe est sure.

Et de la chambre sombre, la voix étonnée de Mélie répondit :

– La soupe ? Mais j'ai pas d'soupe.

– Mais oui, celle qui avait su l'poêle.

– Cré vieux fou ! hurla Mélie, t'as mangé la levure pour ma pâte.

Un bon cœur

Le fermier Hilaire Restaire est parti de sa campagne un dimanche matin, en charrette, avec ses deux fils, Henri et Magloire, garçons de huit et neuf ans, pour aller voir son beau-frère Normandeau, forgeron à la ville voisine.

Le vieux cheval va au petit trot sur la route boueuse et collante, entre les chaumes rouilles, les vergers, les pâturages et les labours de septembre.

Au bout de deux heures, l'on arrive à la barrière de péage, à la montée Larocque. Le fermier Restaire fouille longuement dans sa poche, puis tend la monnaie au gardien. C'est tout ce qu'il a sur lui et il ne lui reste plus un sou. Traînée par le vieux cheval bai la charrette reprend sa marche. Finalement, l'on arrive chez le forgeron. L'on dîne, mais les enfants ont ordre de se taire. En de vacillants entretiens

entrecoupés de longs silences, les heures passent d'une façon morne. La journée s'écoule. L'on repart.

Faute de quatre sous pour acquitter le péage de la barrière, le fermier songe qu'il lui faudra suivre la grande route qui borde le fleuve. Ce détour l'allongera d'une demi-heure au moins. Il n'a pas osé demander la minime somme à son beau-frère vu qu'il est toujours humiliant d'avouer pareille pauvreté à des parents. Les enfants toutefois, ont peut-être quelques pièces de monnaie. Il s'adresse à eux.

Justement, l'aîné, Henri, a quatre sous dans sa poche. Il sait toutefois que s'il les donne à son père, il ne les reverra pas de sitôt. Né malin, il essaiera cependant de paraître généreux sans rien risquer.

– J'ai trois sous, dit-il. Et il sort de son gousset trois pièces de cuivre.

Le père les compte de l'œil.

– Il en faudrait une autre, déclare-t-il.

Et regardant son autre fils.

– Tu n’en as pas, toi ?

Magloire voudrait bien faire plaisir à son père. S’il avait, non pas un mais quatre sous, il les lui donnerait volontiers, mais il n’en a pas un seul depuis longtemps. Il n’a pas la peine de se fouiller pour savoir que ses poches sont vides.

– Non, je n’en ai pas, se contente-t-il de répondre simplement.

Le père le regarde d’un œil soupçonneux.

Sous ce regard, Magloire se trouble, rougit, paraît coupable de mensonge et d’avarice.

– Ça va nous allonger d’une demi-heure, car nous allons passer par le grand chemin, annonce le fermier.

Satisfait de sa ruse, Henri remet calmement ses trois sous dans sa poche.

Étendu le soir dans son lit, près de sa femme, le fermier déclare : Henri, c’est un enfant qui a du cœur. Aussitôt que j’ai demandé aux deux garçons s’ils avaient de l’argent, Henri m’a offert ses trois sous, tandis que Magloire n’a pas voulu m’en prêter un seul.

Farce macabre

Angèle, la femme du Petit Baptiste est morte à soixante-dix ans après avoir été trois mois malade au lit. À la fin de l'après-midi, en revenant de l'école, la Scouine et les autres enfants arrêtent à la maison et entrent dans la chambre mortuaire, pendant que, dans la cuisine, la vieille Martine prépare des victuailles pour les voisins qui viendront le soir veiller au corps. Chuchotant entre eux et jetant des regards curieux autour de la pièce, les galopins s'agenouillent à côté du cercueil, esquissent un geste qui paraît une simagrée du signe de croix et se mettent à marmotter de vagues prières en se jetant des coups d'œil les uns aux autres et en regardant la morte toute vêtue de noir.

Soudain, la draperie entourant la table sur laquelle repose la bière remue et s'agite. Effrayés, affolés, les enfants se relèvent d'un

bond et s'enfuient en jetant des cris perçants, de folles clameurs, cependant que l'espiègle Zéphirin Dignalais entré un moment avant les autres, sort de sa cachette et s'élançe hors de la maison en riant aux éclats.

Au prône

Le nouveau curé est loin d'être populaire. Pour parler franchement, on ne l'aime pas du tout. On dirait qu'il s'applique à mécontenter ses ouailles, à braver l'opinion, à choquer les idées de nos campagnards. Il fait fi des qu'en-dira-t-on et prêche constamment à la critique. Les esprits sont montés et il règne contre lui une sourde hostilité. Cela va mal.

L'autre dimanche, au prône, le curé remarque l'un de ses paroissiens, Lefort, qui sommeille profondément. Alors, s'interrompant et d'un ton autoritaire, irrité : Frigon, fait-il, réveillez donc votre voisin qui dort.

Mais Frigon, un gars déluré, à qui on n'en impose pas, refuse d'obéir à cet ordre.

– Monsieur le curé, c'est vous qui l'avez endormi ; venez le réveiller vous-même, répond-il d'une voix forte qui s'entend dans toute l'église

et cause une commotion parmi les fidèles.

Après un moment de stupéfaction causée par la hardiesse de cette réplique, le prédicant tout rouge de colère reprend le sermon interrompu et l'abrège de moitié. Même, il le termine en omettant la phrase finale : C'est la grâce que je vous souhaite.

Après cela, la messe est vite achevée et, à peine la chasuble enlevée, le célébrant court à la sortie du temple et là, attrape mon Frigon et lui fait une verte semonce sur ses paroles scandaleuses et son manque de respect au pasteur, mais l'autre sans répondre, allume une cigarette, lui tourne le dos et s'éloigne.

Maintenant, la mère de Frigon est au désespoir de ce que son fils ait causé un pareil esclandre. Elle a tellement honte qu'elle n'ose plus retourner à l'église. Quant aux gens de la paroisse, ils sont divisés. Les uns disent que Frigon a profané le lieu saint en parlant comme il l'a fait, tandis que les autres l'approuvent et lui donnent hautement raison. Le plus convaincu parmi ces derniers est Lefort. « Il ne m'a pas

réveillé ; il m'a laissé dormir », donne-t-il pour ses raisons.

Scandale au village

La semaine de Pâques a été marquée par un gros scandale au village. Le dimanche précédent, le curé avait rappelé au prône l'obligation pour tous les fidèles de s'approcher du tribunal de la pénitence et de recevoir la sainte communion. Au nombre des paroissiens retardataires était Adèle, fille de la veuve Morissette qui tient une petite boutique de pressage et de réparation des habits. Si Adèle avait jusque-là différé d'accomplir son devoir pascal, c'est qu'elle en avait gros à avouer, car il faut le dire, ce n'était pas une fille sage et, depuis sa dernière confession qui remontait bien à six mois, elle avait eu des complaisances coupables pour nombre de clients de la boutique de sa mère. Dame, elle ne faisait de mal à personne et ses accroc à la morale faisaient marcher le commerce. Maintenant que l'on était rendu à la semaine de Pâques et qu'elle ne pouvait remettre à plus tard le grand ménage de

sa conscience elle se sentait un peu gênée, car il y a des choses qui coûtent beaucoup moins à faire qu'à dire. Et lorsqu'elle songeait que les autres filles n'auraient qu'un petit paquet de péchés véniels à aller déposer au confessionnal tandis qu'elle arriverait chargée d'une pleine poubelle d'immondices, elle se sentait fort mal à l'aise. Mais il fallait s'exécuter. Pas moyen de sauter l'obstacle. Alors, un matin, elle en prit son parti. Comme sa mémoire lui faisait un peu défaut, elle prit un crayon et une feuille blanche et inscrivit les noms et le nombre approximatif de fois de ceux avec qui elle avait fauté. L'après-midi, munie de ce feuillet, elle se rendit bravement à la sacristie. Ayant roulé son papier le plus petit possible, elle le glissa au prêtre à travers le carreau grillagé, en lui avouant qu'elle avait péché avec les hommes dont les noms étaient inscrits sur la feuille.

Soulagée après cet aveu, elle attendit pendant que le confesseur prenait connaissance du document. Mais lorsque celui-ci voulut lui montrer la laideur du péché commis et tenta de lui faire comprendre toute l'horreur qu'il inspirait

à Dieu, la naïve Adèle maintenant délestée du honteux fardeau osa faire cette remarque : Mais, mon père, ce sont tous des gens de la place. Pas un seul étranger.

Le mal n'aurait pas été plus grave et tout se serait terminé par une bonne absolution à la pénitente, si celle-ci dans son désir de faire une confession fidèle et complète, de n'oublier aucun nom, n'eût tout d'abord fait un brouillon pour rafraîchir sa mémoire. Or, d'une façon inexplicable, ce malheureux brouillon tomba en des mains indiscretes, dans les mains d'un envieux, d'un jaloux, d'un vil personnage qui n'eut rien de plus pressé que de révéler les noms qu'il contenait. La liste comprenait ceux du maire, du médecin, du bedeau, du chauffeur de taxi, du ferblantier, du marchand général, du laitier, du cordonnier, d'un conseiller municipal et une douzaine d'autres. En moins d'une journée, elle a circulé dans toutes les maisons, causant de la gaieté chez les uns mais mettant aussi la brouille dans bien des ménages. Elle va peut-être amener la faillite de la petite boutique

de la veuve Morissette, car personne n'ose plus y retourner de peur de se compromettre.

L'homme au cheval gris

Dans une paroisse des environs de Joliette était autrefois, m'a-t-on raconté, un curé qui, tout en travaillant à assurer le salut des fidèles confiés à sa charge entendait cependant recevoir le tribut dû à celui qui cultive la vigne du Seigneur. Or, il soupçonnait fortement l'un des habitants, le fermier Lachapelle, de le frauder sur sa dîme, ce qui provoquait en lui une violente indignation. Résolu à lui donner une leçon qui serait en même temps un avertissement pour les autres qui seraient tentés de l'imiter, le pasteur monte en chaire un dimanche et prend pour texte de son sermon le commandement de l'Église : Bien d'autrui ne prendras ni retiendras injustement. Et le voilà qui se met à dénoncer avec toute l'énergie possible ceux qui trempent dans des marchés malhonnêtes, ceux qui vendent à faux poids ou à fausse mesure, ceux qui dérobent le bien du voisin, ceux qui, par des subterfuges

coupables, s'approprient des héritages auxquels ils n'ont pas droit, ceux qui ne s'acquittent pas du devoir de payer la dîme à leur pasteur. « Il n'y a qu'un voleur parmi mes gens », déclare-t-il. « La charité chrétienne m'empêche de le nommer, mais je dirai qu'il est le seul de la paroisse à avoir un cheval gris ». À ces paroles, toutes les têtes se tournèrent vers le banc de Lachapelle, aussi clairement désigné que s'il eût été montré du doigt. Celui-ci fort d'une conscience nette soutint bravement les regards braqués sur lui, mais aussitôt la messe finie, il sortit de l'église en cyclone et courut chez un avocat afin de faire demander réparation. L'homme de loi intenta au curé une poursuite en dommages au montant de \$10,000. L'affaire traîna longtemps, mais après avoir été remise plusieurs fois, la cause fut enfin plaidée au bout de deux ans et l'habitant obtint un jugement lui accordant \$1,000 et une rétractation dans le journal local.

Lachapelle qui possédait un excellent cœur ne garda pas pour lui un sou de l'argent du curé, mais il l'employa à soulager les plus nécessiteux de la paroisse, aidant un fermier à rebâtir sa

grange qui avait brûlé, payant le compte de médecin d'un autre qui s'était cassé la jambe et donnant à une famille pauvre le moyen d'envoyer son garçon au collège. Le nom de Lachapelle est resté comme celui d'un brave homme.

Les trois pendus

Lorsque les gens de la localité et des paroisses environnantes passaient dans le rang des Corneilles, le père manquait rarement de dire à ses enfants : « Tiens, c'est ici que le vieux Huneau s'est pendu dans sa grange. » Et du doigt, il leur montrait à quelque distance de la route un antique bâtiment fort délabré. Il y avait bien quarante ans que le drame s'était produit, mais le souvenir en était resté ancré dans les mémoires. Parfois à la veillée, les vieux des environs évoquaient cette histoire.

– C'est pas étonnant qu'il ait fini ainsi, disait l'un en parlant de Huneau. Il jonglait trop. C'était un vrai sauvage qui ne parlait jamais à personne. Vous lui disiez bonjour, il ne répondait pas. On n'a jamais su à quoi il pensait tout le temps.

– Ça devait pas être à des choses bien gaies, puisqu'il s'est mis la corde au cou, répondait un

autre.

Gédéon, le fils du pendu cultivait le champ paternel et menait une existence tranquille mais isolée. Il avait lui-même un garçon de vingt-cinq ans, Bénoni, qui hériterait un jour de la ferme de son aïeul. Eux aussi étaient des taciturnes, des êtres solitaires, se tenant à l'écart. Un soir d'automne, après le souper, le père dit au jeune homme : « Demain, tu laboureras la pièce du noyer. Au printemps, on l'ensemencera en sarrasin ». Silencieux comme toujours, le fils acquiesça d'un signe de tête. Comme d'ordinaire, la soirée s'acheva très calme puis chacun s'en alla dormir sur sa paille.

Le lendemain, selon son habitude, le fils se leva à l'aube et sortit. Le père en fit autant et s'en alla vaquer à ses occupations, mais lorsque vint l'heure du déjeuner, le garçon ne se montra pas. On l'attendit. Bénoni était toujours absent. « Il a peut-être été rué par l'un de ses chevaux », fit la mère alarmée de ne pas le voir arriver pour la mangeaille. Alors, le vieux Gédéon partit au champ et se rendit à la pièce du noyer. Le jeune

homme n'avait pas encore commencé à labourer. Intrigué, un peu inquiet, le père regardait tout autour de lui, lorsque soudain, à son horreur, il aperçut pendu à une branche le corps de son fils.

À partir de ce jour, le vieux devint plus taciturne que jamais, d'une humeur farouche. Dans la suite, les voisins le virent souvent près de l'arbre où son Bénoni s'était enlevé la vie. Curieux, ils l'épièrent. Le père torturait le noyer comme s'il avait été un être humain. Il lui enlevait de grands lambeaux d'écorce, lui coupait des rameaux, plantait des clous dans le bois dur, faisait des entailles dans le tronc avec sa hache, y perçait avec une mèche des trous dans lesquels il enfonçait ensuite un fer rouge. Des jours, il allumait un feu afin de faire griller l'écorce et rôtir l'extrémité des branches basses. Le vieil homme torturait l'arbre. Depuis la mort de son fils, il le haïssait d'une haine féroce, implacable et il s'efforçait de se venger. Il ne voulait pas faire mourir le noyer, seulement le faire souffrir, le martyriser. Les gens se disaient que le vieux avait l'esprit dérangé et que cela finirait mal. Ils avaient raison.

Un jour, à l'anniversaire de la mort de Bénoni, on trouva le père pendu à une branche de l'arbre martyr.

Simple bucolique

C'était un couple de jeunes colons qui étaient allés s'établir sur les terres neuves. Lui, comme les autres, il défrichait, labourait, semait et récoltait pendant que sa femme préparait les repas, jardinait, prenait soin de leurs poules, allait traire la vache et entretenait la maison. En plus, et c'était là la joie, la récompense de ses labeurs, elle s'occupait de son fils, un enfant de dix mois, vigoureux, plein de santé, avec une belle envie de vivre.

Au commencement de juillet, le mari revenant du champ sa journée faite, annonça : « Les fraises sont mûres et je te dis qu'il y en a cette année et qu'elles sont belles. Dans la prairie que j'ai fauchée aujourd'hui, je voyais à tout instant de grosses grappes rouges. J'étais pressé, mais j'y ai goûté quand même et je t'assure qu'elles sont bonnes, bien sucrées et sentent bon ».

– Bien, j’irai en cueillir demain, fit la femme, et je tâcherai de faire deux ou trois pots de confitures. Ce sera bon à manger l’hiver prochain. J’amènerai le petit, je le mettrai à l’ombre et je lui donnerai son biberon pour qu’il ne pleure pas.

Lorsqu’ils parlaient de leur enfant, les deux colons étaient heureux. Il leur inspirait confiance dans l’avenir.

Aller aux fraises, c’était une distraction et, sur sa terre neuve, elle n’en avait pas souvent la pauvre jeune femme. Donc, le lendemain, après le dîner, son enfant dans les bras, son biberon et une chaudière à la main, elle partit au champ. Directement, elle se rendit à la prairie où son mari mettait en veillottes le foin fauché la veille. En arrivant, elle coucha le petit à l’ombre, sous un arbre, lui mit dans la bouche son biberon rempli de bon lait frais et commença à cueillir des fraises. Comme le lui avait dit son mari, il y en avait en abondance et elles étaient réellement très belles et fort appétissantes. C’était un vrai plaisir, une tâche bien agréable que de les

ramasser. Bientôt, ses doigts furent tachés de rouge. Non sans coquetterie, elle se disait que c'était tout de même joli à voir. Mais c'est comme un vrai jardin, ce champ-là, remarqua-t-elle, en voyant ces tiges chargées de fraises bien mûres. Dans des cas semblables, l'ambition s'empare de celle qui cueille des fruits. Elle se hâte et les heures passent vite. Il s'écoulait le temps et elle ne s'en apercevait pas la jeune femme. Sa chaudière était presque pleine et elle se disait qu'elle reviendrait encore le lendemain.

Or, pendant que la mère faisait avec tant de satisfaction sa récolte de fraises, une couleuvre qui se chauffait au soleil se mit soudain en mouvement. Avec de souples ondulations de son corps fin et coloré comme un joyau d'émail, elle avançait entre les herbes et se dirigeait vers l'endroit où reposait l'enfant. On aurait dit qu'elle avait respiré l'odeur du lait dont elle était friande et qu'elle voulait s'en régaler.

Le jeune colon, lui, sous le soleil ardent faisait ses rangs de veillottes, mais il avait chaud, sa chemise était trempée de sueurs et il était très

altéré. Alors, comme il s'était apporté une cruche d'eau et qu'il l'avait mise à l'ombre sous un arbre, il se dirigea de ce côté là pour boire. Il avait grandement soif. Plantant sa fourche dans le sol, il se baissait pour prendre le vase en grès, lorsqu'à son horreur, il vit la couleuvre qui, avide de lait, s'était introduite dans la bouche, la gorge et l'estomac de son enfant étendu sur l'herbe. On ne voyait plus que la queue du reptile. Tout le reste disparaissait dans le corps du petit malheureux qui s'était endormi en rejetant de côté sa bouteille de lait. Affolé, le père saisit l'extrémité de la couleuvre et se mit à tirer pour la déloger. Lorsqu'il la sortit, ce n'était pas seulement la bête qu'il avait retirée, mais des lambeaux de chair et d'entrailles qu'elle tenait entre ses dents. Et l'enfant était mort. Ce drame lui donna un tel choc au cerveau, qu'instantanément, il perdit la raison, devint subitement fou. Et comme sa femme, sa chaudière remplie de fraises arrivait toute joyeuse pour prendre son fils dans ses bras, il se rua sur elle avec sa fourche dans un accès de démence meurtrière, la darda par tout le corps et la laissa

sanglante, agonisante sur le sol.

Quand à lui, on l'a interné dans un asile d'aliénés où il est encore.

Les deux amis

Chaque soir, lorsque sa maman tirait ses deux vaches, son fils Jacques, quatre ans, arrivait avec un petit gobelet en fer-blanc et puisait dans la chaudière de lait chaud, couverte d'écume. Tout de suite, il en prenait une gorgée, puis allait s'asseoir près de la grange, sur une vieille boîte dans laquelle sa mère avait fait couver une poule. Là, bien à son aise, il dégustait son lait en regardant autour de lui les sauterelles qui faisaient des sauts avec leurs longues pattes qui se détendaient comme un ressort. Lorsqu'il avait fini, lorsqu'il avait bu son premier gobelet, il allait en chercher un deuxième qu'il absorbait à lentes gorgées. Vrai, il aimait ça le lait, le petit Jacques.

Or, un soir qu'il regardait devant lui, son godet à la main, il vit une longue bête sortir de sous la grange et s'avancer de son côté par de

rapides ondulations. Elle ne marchait pas, elle semblait glisser. Jamais il n'avait vu pareil animal. Il n'en fut pas effrayé parce que cet étrange visiteur n'avait rien de redoutable en apparence. Ça lui faisait même plaisir au garçon de voir ces mouvements si souples, si gracieux. Le serpent, car c'en était un, se dirigea vers lui et soudain, leva la tête, le regardant bien en face. Alors, comme il faisait parfois pour son chat à la maison et ignorant du danger, l'enfant lui tendit son gobelet encore à moitié rempli de liquide blanc, tiède. Comme s'il attendait cette invitation, le serpent dressa son corps en forme de S et se mit à boire. Il vida le bol jusqu'à la dernière goutte, regarda de nouveau l'enfant pendant deux ou trois secondes, puis, apparemment satisfait, réintégra son gîte sous le bâtiment.

Le lendemain, aussitôt que le garçonnet eût fait son apparition près de la grange avec son petit pot en fer-blanc rempli de lait, le serpent se montra de nouveau. L'enfant n'avait pas eu le temps de goûter à son breuvage, mais comme il avait bon cœur, il tendit la coupe à son nouvel ami. Aussitôt, comme la veille, le serpent se mit à

boire. Il appréciait la politesse de ce brave petit garçon. À un moment, celui-ci donna une légère tape sur la tête de son hôte, disant : « Tu en as assez. C'est à mon tour, maintenant ». Et il vida le reste du gobelet. Cependant, comme il n'avait pas eu lui-même sa mesure habituelle, il retourna en chercher un autre dont le serpent eut encore sa part.

Ainsi, chaque soir, l'enfant et son ami le serpent buvaient deux jattes de lait chaud et crémeux. Cela cimenter la camaraderie. Assis sur sa vieille boîte qui avait servi à faire couvrir une poule, le jeune garçon tendait le petit pot à son visiteur. Lorsque celui-ci avait bu sa moitié, l'autre lui donnait une amicale tape sur la tête pour lui signifier qu'il avait eu sa part et il buvait le reste. Ensuite, il retournait chercher un autre godet qui était encore également partagé.

– Je vous dis qu'il aime ça le lait chaud, mon Jacques, disait la mère à une voisine. Chaque fois que je tire mes vaches, il en boit toujours deux pleins gobelets.

Cette étrange amitié durait depuis plus d'un

mois, lorsque la mère revenant avec sa chaudière et passant près de la grange, aperçut son fils donnant à boire au serpent dans son petit pot. Elle allait pousser un cri d'effroi, mais elle avala le son qui allait sortir de sa gorge. Il fallait prévenir un malheur. Alors, elle courut à son mari qui revenait justement du champ. En quelques mots, elle lui dit ce qu'elle venait de voir. Le père se précipita vers l'écurie où son fusil était toujours accroché. Avec précautions, et sans être vu du petit Jacques, il s'approcha et visant, tira. Mortellement atteint, le serpent se replia, ondula, s'agita en de violentes convulsions, puis resta immobile, mort.

À ce spectacle, l'enfant en proie à une douleur profonde, éclata en sanglots.

– Mais, qu'est-ce que tu as à pleurer ? Ton père ne t'a pas fait de mal, fit la mère.

– Il a tué mon minou, répondit l'enfant, la figure couverte de grosses larmes.

Et il continua à sangloter de plus belle.

Le p'tit Joseph

Il avait soixante ans passés, mais dans son village on le nommait toujours le P'tit Joseph. Les autres habitants on les connaissait, on les désignait par leur prénom : Napoléon, Alphonse, Onésime, Charles, François, Téléspore, Bénoni, mais celui-là, quand on parlait de lui, invariablement, on disait le P'tit Joseph. Ce n'était pas qu'il fût de petite taille, non, il était comme tous les autres hommes de la place, mais ce qui lui avait valu ce qualificatif, c'est que depuis qu'on le connaissait, il avait toujours vécu et agi comme un p'tit gars.

Il vivait avec sa sœur, une vieille fille, un échalas, la grande Caroline, aigre, surie, fielleuse, revêche, têtue, autoritaire, qui le menait à droite et à gauche, le tramait comme un petit chien en laisse. Une guenille, le P'tit Joseph. Sa sœur avait pris sur lui un ascendant tel qu'il avait perdu

toute sa personnalité, toute initiative, toute volonté. À tel point qu'il ne pouvait absolument rien faire sans sa permission. Alors, il ne s'était jamais marié car non seulement, il n'avait jamais eu l'autorisation d'aller voir des jeunes filles, mais il ne pouvait même visiter ses frères, ses cousins, ses cousines ; il ne pouvait aller passer la soirée chez le voisin, prendre une partie de cartes avec des amis. Après sa journée de travail dans son jardin, il devait entrer bien sagement à la maison, se tourner les pouces et subir les programmes de radio qu'il plaisait à sa sœur d'écouter.

Parfois, le P'tit Joseph trouvait ça bien triste de ne jamais faire ce qu'il voulait, mais il n'osait se révolter, proclamer son indépendance. Il n'a aucune énergie et il n'en a jamais eu. Dans tous les cas, s'il en a eu, il y a longtemps qu'elle est abolie et il reste ployé sous le joug de la grande Caroline. « Cet homme là, c'est mou comme de la tripe », déclare le menuisier qui, depuis dix ans est son voisin.

Il n'a jamais fumé de sa vie le P'tit Joseph, il

n'a jamais pris un coup, il n'a jamais sacré et, comme il n'a jamais connu aucune femme, il est probable qu'il a conservé les pratiques de sa jeunesse, les pratiques des jeunes garçons. Alors, il doit s'accuser de cela à confesse.

Oui, sa sœur, la grande Caroline c'est une rude gardienne. Elle veille sur lui, elle ne le laisse pas s'éloigner le P'tit Joseph. À la maison. Ailleurs, il y a trop de tentations. Les seules visiteuses dans cette ennuyeuse demeure ce sont deux vieilles tantes qui frisent les soixante-quinze ans. L'une, la tante Philomène qui est veuve, est parfois invitée pour un mois. Une fameuse commère cette tante Philomène. Une fois installée, pendant quatre longues semaines elle bavarde, jacasse, jabote, caquète, radote, tellement qu'excédé, le P'tit Joseph se réfugie dans son hangar et ne se montre qu'à l'heure des repas.

L'autre tante, la tante Mélie est le contraire de la tante Philomène, la commère. C'est une silencieuse. Alors, c'est la grande Caroline qui parle et qui débîne toutes les gens qu'elle connaît,

surtout ceux de sa parenté. En lui-même, il reconnaît le P'tit Joseph qu'il pourrait y avoir plus agréable compagnie, mais il accepte la vie comme il accepte le froid, la pluie, la neige. Il ne peut changer la température et il se sent incapable de trouver une parcelle de volonté pour changer son existence. Dans les premiers temps de son arrivée au village, quelques cousines, quelques nièces venaient parfois faire un tour, arrêtaient en passant, mais la grande Caroline les a vite écartées. Ses frères, ses neveux, ses oncles, le P'tit Joseph n'a pas la permission de les voir. Ils pourraient lui donner de mauvais conseils, lui faire comprendre ce que c'est que la vie. Lui, le P'tit Joseph, il n'a jamais vécu. Sa vie a été vide, absolument, complètement vide. Aucune des années qui forment le chiffre de son âge ne lui a apporté de joie, d'émotion, de fièvre, d'enthousiasme.

Dans sa maison, c'est sa sœur qui choisit les meubles, c'est elle qui décide des améliorations et des changements à apporter. C'est elle qui gouverne, qui commande. Lui, le P'tit Joseph, il suit, il va où elle lui dit d'aller, comme un p'tit

chien fidèle.

Des jours, il vient à la grande Caroline la fantaisie d'aller rendre visite à des parents éloignés dans de lointaines paroisses. Alors, elle part avec son P'tit Joseph qui, docilement l'accompagne. L'on passe une journée avec de vagues cousins, âgés et décrépits et avec leurs femmes qui, toutes, sont d'âge canonique et peu troublantes. Alors, après avoir passé des heures à parler des maladies de chacun, la sœur et le P'tit Joseph retournent à la maison. De ces voyages, il revient bien abruti, le pauvre.

Sa jeunesse, son âge mûr sont passés, disparus sans retour et il n'a récolté aucune satisfaction, aucune joie, aucune ivresse du cœur. Maintenant, il est vieux, tout gris et sa figure est marquée de rides profondes et il n'a rien connu, rien éprouvé des émotions humaines. Un après-midi d'automne, alors qu'il tombait une petite pluie fine, je l'ai croisé sur la route. Il allait, courbé, l'esprit absorbé dans des pensées amères. Sans me voir, il est passé à côté de moi, se dirigeant vers la maison sans joie où jamais ne l'attend un

accueil joyeux, cordial, affectueux, mais où les heures s'écoulaient dans un lourd, épais, morne et invincible ennui. Et dans cette maison qui est sienne, s'achève sa pauvre, sa lamentable existence. S'il avait eu une once de volonté, il aurait pu se marier, fonder une famille, créer du bonheur pour lui et pour d'autres et, lorsqu'il serait parti, il ne serait pas disparu complètement, il aurait laissé des êtres de son sang pour perpétuer son nom, pour se souvenir de lui, mais lorsqu'il mourra le P'tit Joseph il ne laissera rien, absolument rien pour attester qu'il a existé, qu'il a passé sur la terre, si ce n'est peut-être, si on songe à lui en élever une, une mince stèle au cimetière, devant laquelle personne ne s'agenouillera, ne s'arrêtera jamais. Il tombera dans le néant, dans l'éternel oubli, le P'tit Joseph.

Le notaire

Il y a bien des années que le notaire du petit village s'est enfui en emportant les économies des habitants, mais on parle souvent de lui et chose singulière, pas en mal. Oui, on évoque son souvenir et l'on est plutôt indulgent pour lui, car c'était un vrai bon garçon, affable, pas fier du tout, qui vous invitait à monter dans sa belle limousine quand il vous rencontrait sur la route. Un homme à tu et à toi avec tout le monde : As-tu de l'argent à prêter ? N'oublie pas de venir chercher tes intérêts. Gêne-toi pas. Ton chèque t'attend.

Comme cela.

Puis, pas regardant, généreux, achetant tout ce qu'il y avait de meilleur et payant en monsieur. Un homme qui vivait en grand seigneur. Ah, oui ! lui, quand il recevait des amis et qu'il jouait aux cartes, ce n'était pas pour des allumettes ni pour

des pommes comme les pauvres fermiers, pas même pour des coppes. Des coppes c'était bon pour donner aux quêteux quand j'étais ptit gars. Le notaire et ses invités, ils jouaient gros jeu et l'on pouvait facilement gagner ou perdre cent ou deux cents piastres dans sa soirée.

Certes, il vivait largement. Avec l'argent des autres direz-vous. Oui, avec l'argent des ménagers, des serre-la-piasse, des gratteux, mais il le dépensait avec une belle insouciance et il y en a beaucoup qui en ont profité, car lui aimait les bons morceaux et ne lésinait jamais. Ce n'était pas un marchandoux, disait-on. Il payait comme s'il eut été millionnaire. Puis, un soir, il est parti... Finie la fête, finie la grande vie. Alors, l'on a entendu de tristes lamentations, mais à la longue, elles ont fini par cesser.

Mais des hommes comme le notaire, toujours de bonne humeur, qui vous traitent en ami, ça se rencontre pas tous les jours. Évidemment ceux qui ont été écorchés regrettent leurs sous, mais les autres aiment à rappeler sa manière d'agir. La mère Marelle qui possède une si belle ferme à dix

arpents de l'église me parle toujours de lui avec une certaine admiration chaque fois que je la rencontre.

« Il venait chez nous à l'automne », raconte-t-elle, « et il m'achetait toutes mes dindes parce que, sans me vanter, j'avais les plus belles de la paroisse. La dernière année, j'en avais quarante-cinq. Il a dit : Je prends tout ce que vous avez. Lorsque je suis allée les lui porter, il m'a congédiée bien poliment en me reconduisant jusqu'au bas de son perron. Nous réglerons ça quand viendra le temps des cotisations. Ce sera ça de moins sur votre compte, m'expliqua-t-il. Quarante-cinq dindes pour lui et ses amis. Ah ! il ne fricotait pas avec du gros lard, lui. Pour ce que ça lui coûtait ! Nous autres, de la dinde, on en mangeait une fois par année, au jour de l'an. Bien souvent même, on se contentait de fricassée.

« Une fois qu'il attendait un personnage, il arrive chez nous un samedi soir à l'heure de traire les vaches », me narre la fermière « et il me dit : Madame Marelle, j'aurais besoin d'une dinde immédiatement. Ça presse ; j'attends de la visite.

Je lui réponds : Ça me fait de la peine, mais je n'ai pas le temps de courir après les dindes. Faut que j'aïlle tirer mes vaches. Alors, il aperçoit mon petit garçon de onze ans et lui dit : Vas me chercher une dinde, je te donnerai une piastre. Alors, mon p'tit Poléon part comme un cheval à l'épouvante et revient avec un gros coq d'Inde qui pesait juste vingt livres sur la balance. Vous allez bien me le plumer, dit-il. Mais je n'ai pas le temps, je suis déjà en retard. Je partais avec mes chaudières. Vous entendez bien mes vaches qui braillent derrière la grange, que je lui rétorque. Là dessus, voilà ma petite Delphine qui entre, une petite fille de douze ans. Ta mère n'a pas le temps de me plumer ce gibier, fait-il, mais je pense bien que tu vas faire ce travail pour moi. Qu'est-ce que vous allez me donner ? demande-t-elle. Je te donnerai deux piastres. Là dessus, elle saute sur le glouglou et les plumes volaient. Bien, c'était le temps de la guerre et la dinde se vendait cinquante sous la livre. Il a donc payé en tout treize piastres pour son coq d'Inde, mais pour lui, c'était moins que trente sous pour nous. »

Distribution de prix

L'on était à quelques jours de la distribution des prix à la petite école de campagne. Pendant leur heure de récréation, après le dîner, les élèves en parlaient entre eux, mais sans grande animation. Pendant les vacances, les garçons aideraient leur père aux champs et les filles vaqueraient aux soins du ménage, à la maison. Rien là-dedans pour exciter des jeunesses.

Puis, la question du premier prix était résolue depuis longtemps. Chacun savait qu'il irait à Albert Legrand. Dans ses quatorze ans, plus avancé que tous les autres, il était dans une classe à part, spéciale. Dans le psautier, il lisait le latin aussi bien que le curé, déchiffrait sans peine les passages les plus difficiles du manuscrit, prenait des dictées sans faute et, sans qu'il fut besoin de lui poser des questions, vous défilait des pages entières d'histoire sainte. Impossible de lui

enlever le premier prix. Mais l'avant veille du grand jour, Hélène Daigneault, l'institutrice, dont le père demeurait au pied du canal, annonça que cette année le premier prix serait accordé à l'assiduité. Ce fut une surprise. Évidemment, l'institutrice voulait préparer les jeunes, ne désirait pas trop les étonner au dernier moment. L'on se regardait, se demandant quel avait été pendant les dix mois l'élève le plus assidu. Bien certain que ce n'était pas Legrand. Obligé d'aider son père, il avait perdu deux mois entiers au commencement de l'année scolaire. Alors ?

– C'est Dosithé Bougie ! s'écria triomphalement Michel Leduc. Il n'a été absent qu'une seule fois.

– Vous le saurez après demain, fit la maîtresse en souriant.

À la sortie de l'école, Rosalinda Léger, une délurée qui avait passé un an à l'école anglaise aux États, qui comprenait mieux les choses qu'une grande personne et qui habitait du même côté qu'Albert Legrand se mit à marcher à son côté.

– Tu te fais jouer ça par la maîtresse, hein ? fit-elle, d'un ton compatissant et en collant son coude au sien.

Et comme l'autre demeurait confus, ne sachant trop que répondre, elle continua : « Oui, bien certain que tu as droit au premier prix, mais la Daigneault va le donner à Dosithé Bougie. Tu sais que c'est un ignorant qui ne comprend seulement pas ce qu'il lit et qui peut à peine réciter une réponse de catéchisme. Mais son grand frère Jérémie est un beau garçon. L'hiver dernier, quand il faisait très froid et qu'il venait chercher ses frères et sœurs en sleigh, la maîtresse le mangeait des yeux quand il entrait dans l'école. Elle était folle de ses moustaches blondes. Tu ne l'as pas remarquée ? Elle était toute pâmée dans ces moments-là. Elle en pissait dans ses caleçons. Tu comprends, elle veut faire plaisir au grand frère, probablement se faire inviter à la maison, alors elle donnera le premier prix au petit ».

Et l'autre se rendit compte qu'elle avait raison.

Le jour de la distribution des prix, la maîtresse

qui tenait sa liste en mains annonça :

– Premier prix, Dosithé Bougie, prix d’assiduité.

Alors le curé qui présidait la cérémonie prit le gros livre rouge à tranche dorée et le remit à l’insignifiant petit niais, disant qu’il importait de récompenser celui qui est constamment fidèle à sa tâche, qui chaque jour, accomplit son devoir, sans jamais manquer. Tout un boniment. Le brave curé faisait de son mieux. La maîtresse accordait le premier prix à l’élève qui avait été le plus assidu. Alors, il vantait l’assiduité.

Albert Legrand reçut le deuxième prix, une pauvre « galette ». Il avait bien envie de prendre le volume, de cracher dessus, de le lancer par terre avec mépris et de déclarer que c’était les moustaches du grand frère Jérémie qui avaient fait accorder le premier prix à l’autre. Mais il était trop gêné, trop timide pour agir ainsi et il n’en fit rien.

Mais il comprit alors que dans la vie, les prix, les honneurs et le reste ne vont pas au plus

méritant, mais à celui qui a de l'influence, qui peut vous faire obtenir quelque chose.

Matin de funérailles

L'homme était mort à l'âge de soixante-et-un ans, après huit jours de maladie. Maintenant, on allait l'enterrer. Les parents et les amis étaient réunis à la maison du défunt et le corbillard attendait devant la porte. Au moment de fermer le cercueil, l'entrepreneur de pompes funèbres se rendit dans la cuisine où la veuve était en train d'essuyer la vaisselle du déjeuner.

– Si vous voulez voir votre mari avant que je pose le couvercle de la bière, c'est le temps, dit-il.

Alors, la femme jette son torchon sur la table, s'essuie les mains avec son tablier, se rend dans la chambre tendue de noir et regarde un moment la figure figée dans l'immobilité de la mort.

– Adieu, mon Étienne, fait-elle. Aujourd'hui, c'est ton tour, demain ce sera le mien.

Là-dessus, elle tourne les talons, retourne dans sa cuisine, ramasse son torchon et se remet à essuyer ses assiettes.

Le vieux aux seize enfants

Les deux manœuvres avaient creusé une tranchée allant du trottoir au mur de la maison et ils avaient mis à jour le tuyau d'égout qui nécessitait leur intervention. Maintenant, avec un pic ils éventraient la conduite en grès littéralement bouchée par des racines de peuplier mêlées à des monceaux d'immondices qui, arrêtées par ces obstacles n'avaient pu aller plus loin. Vrai, un boyau constipé. Avec des pelles, les hommes de peine prenaient des paquets d'excréments et les lançaient de chaque côté de leur excavation. Leurs chaussures étaient couvertes de fumier humain. L'un des boueux était vieux et travaillait lentement et méthodiquement. L'autre, beaucoup plus jeune, avec une épaisse chevelure noire qui lui retombait sur le front et une face de crétin déposait à tout instant son outil pour allumer un bout de cigarette. Appuyé sur sa bêche, il

regardait le vieux qui besognait sans se hâter mais sans perdre de temps. Vint à passer une grande femme du voisinage qui s'arrêta devant la tranchée, observant les mouvements des ouvriers et estimant mentalement les dégâts.

– Ça va vous coûter de l'argent, monsieur, ces travaux-là, me dit-elle d'un ton grave.

Apparemment, elle savait la grande femme ce qu'il est dur à gagner l'argent et que c'est malheureux de faire des dépenses qui ne vous rapportent rien. Elle compatissait à mes ennuis. C'était d'un bon cœur.

Prenant avec ses mains des masses de racines mêlées d'ordures, le vieux tirait de toutes ses forces pour les enlever. C'était une tâche dure, sale et pénible, pas agréable du tout. Le plus jeune des deux boueux allumait son bout de cigarettes, puis les mains posées sur sa pelle plantée en terre se contentait de suivre du regard les efforts du vieux qui avait saisi une tige grosse comme le poignet qui avait poussé et grossi dans le tuyau et qui s'efforçait de la sortir. La grande femme observait les deux ouvriers et me

désignant le plus jeune d'un léger signe de tête, fit une espèce de grimace qui signifiait que c'était là un flanc-mou, un bon à rien, un fainéant, un sans-cœur, un gâcheur comme il y en a tant dans tous les métiers. Le vieux tirait toujours sur la racine qui avait baigné dans les excréments et qui résistait à tous ses efforts.

– C'est effrayant comme c'est difficile à arracher, déclara-t-il.

– Oui, mais vous êtes bien vieux pour ces travaux-là, fit la grande femme.

– J'ai seulement soixante-huit ans, précisa l'homme. Et désignant son compagnon : C'est le plus vieux de mes garçons. J'ai eu seize enfants, ajouta-t-il.

Seize enfants ! Il disait cela comme un autre aurait proclamé : Moi, j'ai amassé cent mille piastres, ou : Moi, j'ai été nommé sénateur.

– Vous avez eu seize enfants et à soixante-huit ans, vous travaillez encore dans la merde ! s'exclama la grande femme. Et jetant sur le vieux

un regard de mépris écrasant, elle tourna sur ses talons et s'en alla.

Mère nécessiteuse

L'on sonne à la porte. La dame va ouvrir. Une fillette de quinze à seize ans lui tend sans un mot un papier sali et froissé qui a dû passer dans bien des mains. L'autre prend la feuille et lit : Je suis mariée et mère de douze enfants. Mon mari est malade, incapable de travailler et je ne puis obtenir le secours direct. Voulez-vous me faire la charité pour l'amour de Dieu.

La dame replie le papier fripé et maculé, regarde la fillette debout devant elle et reste interloquée.

– Tu es mariée ? demande-t-elle d'un ton incrédule.

– Non, c'est maman qui a écrit ça.

Et la dame lui glisse quelques sous.

Six mois plus tard, on sonne à la porte. La dame va ouvrir. Une fillette de quinze à seize ans

lui tend sans un mot un papier à peu près propre.
L'autre le prend et lit : Je suis mariée et mère de
TREIZE enfants...

La bouteille de vin

C'était un jeune homme pauvre qui posait à l'artiste. Et un soir, il conduisit une camarade à un bal costumé dans un petit hôtel. Lui, pour la circonstance, personnifiait un bohème de Murger et il s'était collé sur la figure une petite barbe postiche du plus curieux effet. Pendant toute la durée de la fête, son amie ne cessa de le taquiner, lui disant qu'il avait l'air d'un juif.

Au souper, à toutes les tables, excepté la leur, chacun levait gaiement son verre, buvant à la santé de celui-ci et de celle-là. Humiliée, mal à l'aise, la petite regardait cette scène puis son compagnon avec sa petite barbe postiche. Enfin, après quelques minutes d'hésitation, elle se décida.

– Tu devrais bien faire venir une bouteille de vin, dit-elle.

– Mais je n'ai plus d'argent, répondit-il.

– Dans ce cas, je vais t’en prêter, car, à part nous, tout le monde en a et nous avons l’air bien pauvres.

Alors, il fait venir la bouteille réclamée.

– Nous avons maintenant une table comme les autres, fait-elle, soulagée, satisfaite.

Lui, levait son verre à hauteur de sa petite barbe postiche et il s’imaginait un peu, être l’un des héros de Murger.

Au retour, dans le taxi, émoustillé par les deux coupes de médoc qu’il avait bues, il se pencha vers la petite et lui effleurant la figure de sa barbiche en poil de bouc :

– Tu sais, cette soirée ça me coûte cher, dit-il. Si tu étais bien gentille tu me cr...

À ces mots, d’un brusque mouvement elle retira sa main qu’il lui avait prise et qu’il attirait vers sa personne.

– Tiens-toi tranquille, hein ? Excite-toi pas. Tu feras cela toi-même en arrivant chez vous.

Après cela, un silence glacial régna.

Mais pendant ce temps, la demi-bouteille qu'ils avaient prise leur surit sur l'estomac. Alors, aigris, hostiles, lorsqu'ils furent descendus de voiture, avant de se séparer, ils se dirent leur quatre vérités.

Le monstre

C'était un triste déchet d'humanité. Le sort paraissait s'être complu à faire peser sur lui les maux et les infirmités qui affligent les hommes. Il était entré dans la vie de façon pitoyable car le médecin lui avait maladroitement crevé un œil avec ses outils en l'arrachant du ventre maternel. Plus tard, l'on constata qu'il était muet. À quatre ans, il eut une attaque de paralysie infantile et il resta perclus le reste de ses jours. Pour compléter la mesure, il était épileptique. Toujours étendu sur son lit, il ne put se développer ni grandir et resta de la taille d'un nain. Jamais il ne sortit de la maison où s'écoulait sa morne existence. Borgne, muet, paralysé, épileptique, toute sa vie se passa entre les quatre murs de sa petite chambre. Pendant trente-quatre ans, il vécut ainsi, plus faible, plus impuissant qu'un tout petit enfant. Sans se laisser jamais rebuter, sa mère fidèlement, en prenait soin. Elle le lavait, le

faisait manger, le changeait de vêtements, l'aidait à faire ses besoins naturels, le plaçait et le déplaçait dans son lit. Cela, chaque jour de la semaine et de l'année. Dans le voisinage, on savait qu'il y avait un malade dans la demeure, mais personne ne l'avait jamais vu. On imaginait toutes sortes d'infirmités plus repoussantes les unes que les autres. Un monstre, disait-on. Et l'on parlait du monstre, on montrait la maison du monstre. Puis, un jour, la mère tomba gravement malade. Alors comme s'il eût senti que c'était le temps de s'en aller, subitement, l'infirme mourut. Rapidement, sans qu'on sût comment, la nouvelle se répandit : le monstre était mort. Le soir, un groupe de jeunes garçons mus par la curiosité partirent pour aller jeter un coup d'œil sur le mystérieux défunt. Nous allons voir le monstre, disaient-ils. Ils parlaient ainsi et ils ne voyaient pas le frère aîné du mort qui marchait derrière eux et qui les entendait. Celui-ci pénétra après eux dans la maison et ferma la porte à clé. « Vous voulez voir le monstre, dit-il en se plantant devant la bande. Eh bien ! vous allez le voir. Entrez dans la chambre. Vous voyez, continua-t-

il, il a deux bras, deux jambes, deux oreilles, un nez, une bouche. C'est lui que vous nommiez un monstre. Et maintenant que vous l'avez vu, vous allez tous le toucher et ensuite vous sortirez. »

Vrai, le mort avait bien deux bras, deux jambes, deux oreilles, un nez, une bouche, mais son visage était d'une laideur indicible, une laideur telle qu'elle inspirait le dégoût et l'horreur. Épouvantés, les jeunes visiteurs regardaient cet effroyable masque et restaient hésitants. Touchez-le tous, répéta le frère d'un ton menaçant. Alors, domptant leur répulsion, ils posèrent tour à tour leur main sur la figure du cadavre. Lorsque le dernier se fut exécuté, eût fait le geste commandé, l'homme ouvrit la porte et les regarda sortir. En silence, ils franchirent le seuil emportant dans leur esprit une vision inoubliable et sur leurs mains comme une souillure qui, pensaient-ils, ne s'effacerait jamais.

La vie est belle

Elles étaient deux sœurs qui avaient toujours vécu bien pauvrement, bien misérablement, mais qui avaient quand même atteint et dépassé soixante-dix ans. Toutes deux étaient veuves et vivaient, chacune de son côté, dans un modeste petit logis. La destinée n'était pas rose et les perspectives étaient plutôt sombres lorsque la loi des pensions de vieillesse vint changer tout cela et dorer la situation. Lorsque la plus vieille eût reçu son premier chèque, elle courut chez Eaton et s'acheta un nouvel ameublement de salon et un autre de chambre à coucher. Parce que c'était la mode, elle remplaça le grand lit à deux dans lequel elle avait toujours dormi depuis son mariage par deux lits jumeaux. Évidemment, puisqu'elle était veuve, elle ne s'en servirait que d'un, mais ça paraîtrait mieux d'en avoir deux. Et naturellement, après cela, elle alla chez la coiffeuse et se fit donner un permanent.

– Moi, fit l’autre, après qu’elle eût fini d’admirer les beaux meubles dont sa sœur avait fait l’acquisition, j’ai acheté un billet de sweepstake et j’ai fait mon programme. Ça rapporte gros, ça, tu sais, un billet de sweepstake. Lorsque je recevrai mon argent, j’irai passer quatre mois en Floride avec notre cousine Malvina. Tu comprends, c’est elle qui verra à tous les détails de notre séjour là-bas et qui prendra les arrangements. Moi, je me reposerai et j’aurai du bon temps. À mon retour, je déménagerai et je changerai de quartier car je dois reconnaître que là où je demeure dans le moment, les gens sont bien communs. Puis, je m’achèterai une automobile et je ferai de beaux voyages...

Chanson d'amour

Le samedi matin, la petite servante arrive à la maison où elle est employée. Rapidement, elle enlève le manteau de fourrure acheté à crédit qu'elle paie une piastre par semaine et l'accroche avec sa toque dans le corridor.

– Je me suis fait donner un permanent et ce soir, je sors avec mon ami, annonce-t-elle, pour donner les nouvelles.

Puis, elle endosse son tablier, prend son seau qu'elle remplit à moitié sous la chantepleur et se met à laver son plancher. Soudain, elle relève la tête et, la figure illuminée :

– Avez-vous entendu Tino Rossi ? demande-t-elle.

– Non, répond la dame d'un ton indifférent.

– Ah, viarge ! qu'i chante don ben ! Moé, je l'ai entendu quatre fois. Ça ça chante c'homme

là !

À genoux sur le carreau qu'elle fait reluire, elle se met à fredonner les belles et tendres chansons qu'elle a entendues au théâtre. Oui, à cette heure, bien qu'il n'y ait pas de soleil, il y a de l'amour plein la cuisine.

– Vous êtes bien gaie, vous ?

– Ah, viarge ! moi faut que je chante en travaillant.

Et plongeant sa brosse dans l'eau savonneuse, elle récuré le plancher pendant qu'en imagination, elle voit sur la scène le brun chanteur corse qui roucoule les mots d'amour qui remuent le cœur et les entrailles des filles.

Les deux bohèmes sous l'averse

Depuis des heures, l'air était lourd, humide, étouffant. De gros nuages sombres, menaçants, planaient très bas au-dessus de la ville. Accablés, les passants s'épongeaient la figure et respiraient difficilement. Puis soudain, de larges gouttes d'eau commencèrent à tomber, faisant de grandes taches sur le pavé sec. En une minute ou deux, l'orage éclata. C'était une pluie diluvienne, une averse torrentielle qui s'abattait sur la cité. En hâte, les passants se réfugiaient sous les portiques, dans l'entrée des grands édifices et ils regardaient ce déluge qui tombait des nuées noires et qui inondait la rue. Sur la chaussée, à côté du trottoir, c'était un véritable torrent qui roulait impétueusement et se précipitait vers les bouches d'égout où il s'engouffrait en bouillonnant. Tout le monde se mettait à l'abri, cherchait un coin pour se protéger contre cette terrible averse. Seuls, deux pauvres hères que

liait leur commune misère, deux bohèmes connus qui avaient gaspillé chacun une jolie fortune dans leur jeunesse, affrontaient le déluge. Debout à côté l'un de l'autre, sans parler, sans un geste, sans un mouvement, ils se tenaient au milieu du trottoir et se laissaient stoïquement tremper par cette furieuse douche tombant des grands nuages sombres. Leurs misérables vêtements usés, effrangés, verdissés par le soleil, leur pauvre chemise, leurs souliers, leurs chaussettes, étaient tout ruisselants d'eau comme si on les eût repêchés d'une rivière. Immobiles, impassibles, les deux bohèmes se laissaient laver, arroser, sachant que la pluie prendrait fin et que le vent les sécherait.

Ainsi, ils faisaient songer à ces chevaux dans les pâturages qui, la tête tournée de côté, reçoivent sans broncher, sans bouger, les cataractes célestes qui croulent sur la campagne.

Ami des lettres

Ce personnage rencontré dans une croisière est venu me rendre visite un soir. Il est notaire, mais comme il possède un revenu et n'est pas astreint à gagner sa vie, il n'exerce pas sa profession. Toutefois, il aime bien qu'on le nomme notaire.

En entrant, jetant un coup d'œil circulaire autour de la pièce et voyant les tableaux qui recouvrent les murs, il constate :

– Il y en a des cadres à épousseter dans cette maison !

Nouveau coup d'œil et il s'exclame :

– Maudit verrat ! Il y en a des livres ici.

Et tout de suite :

– Vous permettez que je regarde ça ?

– Mais faites, je vous prie.

Il avise un gros volume et le prend.

– Baudelaire, dis-je.

– Les *Fleurs du mal*. Ça doit être cochon, hein ?

Pauvre Baudelaire !

– Ah ! c’est des vers.

Il lit une strophe, puis se met à compter les syllabes.

– Maudit vertrat ! Douze pieds. C’est correct, ça.

Il lit une autre strophe et compte de nouveau. Alors, d’un ton admiratif :

– Douze pieds ! C’est un poète qui connaît son affaire, ça, hein ?

Le visiteur avise un rayon meublé de volumes à reliures uniformes.

– Ça, c’est tout par le même écrivain ?

– Oui, ce sont les contes de Maupassant.

– Ah ! oui, Mupisant.

Et il prend un bouquin.

– Il en a écrit des livres ce Moupesant. Est-ce

bon ?

– Ça se lit.

– Oui ? Puis, est-ce que vous avez lu tous les livres qu’il y a ici ?

– Oh ! j’en ai lu quelques-uns.

– Vous, vous n’avez jamais pensé à écrire un livre ?

Alors avec un sérieux imperturbable :

– Allons, la vie est bien trop importante pour perdre son temps à de pareilles vétilles.

– Maudit verrat ! Vous avez bien raison.

– Encore, si ça rapportait quelque chose, dis-je.

– Oui, si ça rapportait quelques piastres, ça vaudrait la peine.

Une pause.

– Les Canadiens, ils n’ont rien fait de bon, rien produit de remarquable, hein ?

– Vous le dites.

– Moi, j’aimerais ça à avoir une bibliothèque. Ça meuble bien. Si j’en trouvais une, je

l'achèterais.

– Excellente idée.

– Moi, j'ai eu un ami qui en avait une belle bibliothèque. Tous des gros livres. Il en prenait un. Ça paraissait un livre, mais ce n'était pas un livre. C'était une boîte qui avait la forme et l'apparence d'un livre, et, dans la boîte, il y avait une bouteille de whiskey, de brandy, de rhum. Dans sa bibliothèque, il y avait toutes les liqueurs possibles. Maudit verrat ! On ne s'ennuyait pas chez lui.

Après une pause, il ajoute :

– Il est mort.

Au moment de partir :

– Un de ces jours, je viendrai vous emprunter un livre, hein ?

Le voyageur

Après avoir fait une fortune de plus de huit cent mille piastres dans les renardières, un brave citoyen des environs de Québec s'était retiré des affaires et vivait dans une luxueuse maison sur la Grande Allée. Et chaque après-midi, pendant la belle saison, il faisait une promenade de digestion en fumant son cigare sur la terrasse Frontenac. Et c'est là qu'il entendit parler d'une croisière autour du monde. Le départ devait se faire dans quelques semaines. Comme il s'ennuyait parfois au milieu de ses loisirs, notre richard crut que ce serait là une belle distraction. Après avoir pensé à la chose toute une journée, il acheta son billet, et, un beau jour, il s'embarqua sur un grand bateau blanc avec une foule d'autres gens qui s'étaient aussi enrichis dans des négoce, des industries, ou simplement en volant les gens crédules et simples qui encombrant la machine ronde. Pendant quatre mois, notre négociant fortuné et

ses compagnons traversèrent maints pays d'Europe, d'Asie et d'Afrique. Ils visitèrent près de cent villes, virent les sanctuaires et les cathédrales érigés par les siècles de foi, les temples les plus célèbres. Ils pénétrèrent dans les châteaux, les palais, les grands musées, ils contemplèrent les ruines et les monuments d'art des plus antiques civilisations. Le citoyen de la Grande Allée voyait toutes ces merveilles. Il parcourait les endroits sacrés de l'humanité, les endroits qui furent le berceau des religions de tant de races, les terres de miracles, les lieux de pèlerinages. Pendant quatre mois entiers, il foula les régions les plus fameuses du globe. Puis, un soir, la croisière prit fin et il rentra chez lui. Il retourna à sa confortable résidence de la Grande Allée et il reprit ses promenades de digestion sur la terrasse Frontenac, au cours desquelles, il fumait lentement son cigare en évoquant des souvenirs...

Et un jour, il rencontra un ami qui se mit à lui parler de son voyage, à l'interroger sur ce qu'il avait vu. L'autre citait des noms de villes, d'autres noms, mais sans enthousiasme. L'ami

l'écoutait.

– Enfin, demanda-t-il, qu'est-ce que tu as trouvé de plus beau dans ta croisière ?

Alors, lançant au loin son mégot, une lueur dans le regard et du ton convaincu d'un homme qui affirme sa préférence :

– Je vais te dire, ce que j'ai trouvé de plus épatant c'est au Zoo de New-York. Tiens, j'te mens pas, il y a là des éléphants qui ch... des bouses grosses comme ça !

Et d'un geste arrondi des mains et des deux bras il désignait quelque chose comme une borne imposante.

Un autre voyageur

Le navire revenait d'une croisière à Terre-Neuve et au Labrador lorsque nous l'aperçûmes le matin. Il se promenait sur le pont coiffé d'une casquette en toile blanche. Impossible de ne pas le remarquer. Une belle carrure, avec une grosse figure sanguine, d'abondants cheveux noirs et un air satisfait. Parfaitement. Non pas une mine morose, soucieuse, comme l'on en voit si souvent. Sûrement, il goûtait la vie. Nous l'avions pris en route à quelque petit port pendant la nuit et il retournait à Québec où il s'était enrichi dans la fabrication des chaussures. Au déjeuner, il se trouvait assis en face de nous et nous avions le bénéfice d'entendre sa conversation. Doué d'un solide appétit, il mangeait en causant avec sa voisine. Chaque fois qu'il portait sa cuiller ou sa fourchette à sa bouche, l'on voyait à son doigt un diamant de la grosseur d'une moyenne cerise. Avec une rare

complaisance, il parlait de ses affaires, de sa manufacture, de son automobile, de ses voyages. Dernièrement, il avait fait un séjour d'une semaine à Chicago et il était tout débordant d'enthousiasme.

– Êtes-vous déjà allée là ? demanda-t-il à sa voisine.

– Non, pas encore, répondit-elle, patiente et résignée.

– Il faut y aller, il faut y aller, déclara-t-il avec emphase, sa grosse face rouge toute réjouie par la vision qu'il avait dans l'esprit. C'est une ville à visiter. Et quand vous serez là, ne manquez pas d'aller aux abattoirs de Swift et Armour voir tuer les petits agneaux.

Vers la belle aventure

Elle était laide, elle était vieille, elle était pauvre.

Elle n'avait ni père, ni frère, ni mari.

Comme elle ne pouvait plus gagner sa vie dans la grande ville, elle s'en allait ailleurs ; elle allait se réfugier dans un lointain petit village où, au temps de sa prospérité, elle s'était achetée une vieille maison pour y passer ses vacances et où elle supposait qu'elle arriverait à subsister.

Dans ce brumeux matin de fin d'avril, des déménageurs descendaient lourdement les escaliers de son logis avec ses meubles et les entassaient dans un camion à la porte. C'est ainsi. Il vient un jour où le sort est si contraire, si hostile, que toute lutte devient inutile. Il n'y a plus qu'à céder, à s'en aller, car là où vous êtes, c'est le vide, le néant, la solitude dans la foule étrangère qui vous regarderait crever dans la rue

comme un chien écrasé. Vous avez beau vous tourner de tous côtés, il n'y a rien à faire, nul secours à attendre de personne.

Quand une fille gagne sa vie depuis l'âge de dix-huit ans et qu'elle dépasse la cinquantaine, elle en a connu des endroits et des villes et d'autres encore. Et elle en a occupé des chambres, des chambres qui ont enfermé bien des incertitudes, bien des craintes, bien des soucis, bien des découragements, bien des angoisses et aussi, des joies brèves, rapides, qui sont bien loin à cette heure et qu'elle évoque seulement lorsqu'elle pense aux drogues qu'elle a dû prendre pour éviter les grossesses menaçantes. De vrais beaux souvenirs sur ses vieux jours ! Ça, ça lui rappelle les logeuses chez qui elle a habité. Les logeuses, la pire engeance qui soit, voleuses, entremetteuses, proxénètes, propices aux avortements, malpropres, vénales, envieuses, la main toujours tendue, des femmes avec une poche de fiel et de calomnie.

Et pendant toutes ces années, aussi, elle en a connu des patrons la fille, oui toute une série de

patrons avec leurs caprices, leurs exigences, leurs tares, leurs vices, leur brutalité, leur grossièreté et leur insatiable appétit de luxure. Des hommes qui veulent prendre leur plaisir avec elle sans que ça coûte rien, car c'est ainsi et ce sera toujours ainsi. Le plus méprisable cependant, c'était le dernier. Une belle crapule celui-là. Voleur, exploiteur, faussaire. Voleur, ce qu'il y avait de plus voleur. Il volait ses clients, il volait ses fournisseurs, il volait le gouvernement, il volait ses employés, il volait tout le monde. Jamais il n'avait d'argent pour payer les autres. Tout pour lui. Lorsqu'il avait outrageusement volé un client : Je prierai pour lui, disait-il cyniquement. Alors, faute de recevoir régulièrement son salaire, la fille avait quitté son emploi. C'est alors qu'elle avait décidé de partir. Quand on ne peut gagner sa vie dans un endroit, il faut essayer ailleurs. Dans l'occurrence, elle se leurrait de vagues espérances : un petit commerce, des travaux d'industrie domestique.

À plusieurs reprises, elle aurait pu se marier la fille, mais il se trouvait qu'à ces moments là, elle avait justement quelqu'un qui lui plaisait plus que

celui qui offrait de l'épouser. Alors, ça n'avait pas marché. « Si je me marie », avait-elle dit, « je veux faire mon voyage de noces aux Bermudes. » Aucun de ses prétendants n'aurait pu satisfaire ce caprice. Alors, elle mourrait sans aller aux Bermudes.

Dans les beaux jours, dans les époques de prospérité l'on ne songe jamais à demain. L'heure présente seule existe et l'on ouvre les deux mains, les deux bras, pour la saisir et en profiter. Mais demain vient fatalement, inexorablement. Et demain avec sa figure dure, cruelle, impitoyable, était venu pour elle. Dans l'escalier, les pas des déménageurs résonnaient brutalement. Sa tête grise coiffée d'un méchant chapeau, penchée à sa fenêtre là-haut, elle regardait les hommes de peine montant ses chaises, sa table, son lit dans leur voiture. Comme toujours lorsqu'elle avait des ennuis, des contrariétés, son front était bossué et deux rides profondes partant des ailes du nez descendaient jusqu'au menton, creusaient un sillon de chaque côté de la bouche.

Dans le lointain village où elle irait, tout le monde va à la messe ; elle devrait de toute nécessité faire comme les autres et pratiquer ses devoirs religieux négligés depuis si longtemps. Alors, la veille de son départ, à la fin de l'après-midi, elle était allée voir un prêtre et avait laissé dans le confessionnal une belle poubelle d'ordures, toutes les immondices qu'elle avait accumulées pendant tant d'années. Il fallait se débarrasser de ça pour ne pas scandaliser le vieux curé de l'endroit par l'aveu de fautes auxquelles il n'était pas habitué. Oui, ç'avait été un fameux lessivage, mais en dépit de l'absolution, sa conscience restait encore bien galvaudée, bien miteuse, lépreuse même.

Le soir, elle soupa frugalement de deux minces tranches de saucisson. Ses soucis, ses craintes, ses appréhensions furent cause qu'elle ne put fermer l'œil de la nuit. Au matin, elle était toute brisée, elle avait un mal de tête atroce et elle était bien découragée. Elle achevait de déjeuner d'un bout de fromage et d'une croûte de pain lorsqu'arrivèrent les déménageurs. Pendant qu'ils descendaient ses meubles, elle songeait qu'il y en

a tant qui ont de confortables maisons, un foyer agréable, des rentes, des parents, des amis, de bons emplois. Elle, elle n'avait rien.

Elle était laide, vieille, pauvre. Elle s'en allait vers un avenir précaire, incertain. C'était un moment bien difficile, bien pénible.

Lorsque la dernière caisse fut partie de la maison, elle ferma la porte et descendit à son tour. Son méchant chapeau de travers sur sa tête grise, le front bossué et deux rides profondes de chaque côté de la bouche, elle regarda un moment la fenêtre où elle se tenait tout à l'heure, puis la rue et la route devant elle.

Elle était sans ambition, sans énergie, sans courage. Rassemblant le peu de force qui lui restait, elle monta et prit place dans la cabine, à côté du chauffeur et de son compagnon. Dans le matin brumeux, le camion démarra. Elle s'en allait...

Il n'y avait personne pour lui dire adieu.

Un bon fils

M. Fernand Miron avait été élevé pauvrement et il avait gardé un mauvais souvenir de toute son enfance. Elle lui revenait à la mémoire comme ces mets suris qui vous remontent de l'estomac à la gorge. Même en son jeune âge, en ces tristes jours, il s'était bien promis qu'il ne vivrait pas toujours aussi chichement. Alors, lorsqu'il était devenu un homme, il avait foncé dans la mêlée, avait bousculé, piétiné les autres pour prendre sa part au banquet. Ainsi, par sa rude volonté et ses efforts, il s'était fait une belle place dans la vie. Il semblait fait pour la lutte, M. Miron. Grand, solide, robuste, large d'épaules. Le teint fleuri, il était l'image de la santé et de la force. Avec cela, la parole facile, très élégant, il allait à la conquête de l'argent et des femmes. Une existence médiocre, modeste, une vie de petites économies, ça lui répugnait. Autant aller se jeter à l'eau et en finir tout de suite. La nature lui avait donné de

puissants appétits, des désirs de jouisseur. Ce qu'il lui fallait, c'était l'opulence, la richesse. Souvent, il songeait à son père qui, toute sa vie avait été petit commis à un maigre salaire, dans un magasin de merceries, qui pendant tant d'années avait besoin chaque jour de la semaine, qui chaque matin était arrivé à l'heure au travail et, bien portant ou souffrant, avait toujours accueilli les clients avec la même courtoisie. Des hommes comme ça, ça devrait aller tout droit au ciel, s'il y en a un, disait M. Miron. Lui, il n'y croyait guère et il tâchait de le prendre ici-bas. Oui, ce pauvre père il avait peiné pendant trente-deux ans dans le même établissement et lorsqu'il était mort, c'est à peine s'il laissait de quoi se faire enterrer. Pas un sou d'assurances. Alors, c'était lui, M. Miron qui avait dû faire vivre sa mère. Ah ! ce n'était pas une lourde charge, car ses besoins étaient minces à la brave femme. Jamais de sa vie elle n'avait commis d'extravagances. Ses robes lui duraient des deux et trois ans et elle portait toujours le même chapeau.

Depuis des années, M. Miron vivait dans

l'argent. Pour sûr, il ne s'embarrassait pas de vains scrupules. Ses gains n'étaient pas toujours parfaitement honnêtes, mais si tous les gens étaient honnêtes, il est bien certain qu'ils seraient tous pauvres. Lui, la pauvreté ça lui faisait horreur. Alors, il brassait des affaires, des affaires souvent véreuses, mais il vivait largement, sans s'attarder à compter, car c'est bien attristant de compter et ça vous gâte le plaisir que vous avez d'échanger les billets de banque pour une foule de bonnes choses qui embellissent la vie et la rendent bien délectable.

Il s'était acheté une belle résidence M. Miron, dans un quartier fashionable, l'avait meublée magnifiquement et il avait deux bonnes, Rose et Léa, chargées d'assurer le service. Évidemment, sa maison n'était pas payée. Tout simplement, deux fois par an, il versait les intérêts. L'important, c'était qu'il occupait cette somptueuse demeure. La dette, celle-là et les autres, ne le tracassaient pas. Quand il mourrait un jour – et cela viendrait très tard – ses créanciers se débattraient comme ils pourraient. Souvent, il invitait des amis, des connaissances.

L'on faisait bonne chère et l'on se réjouissait.

Sa mère demeurait toujours avec lui. Certes, elle était bien peu encombrante, elle prenait bien peu de place, mais trop tout de même, car elle était gênante. Quand M. Miron recevait des amis à sa table, la présence de cette personne blanche, maigre, austère, silencieuse, paralysait la bonne humeur. Cette figure de petite vieille détonnait trop dans ce milieu. Et puis, elle n'était pas à la mode, non, pas du tout. La mère aussi se sentait mal à l'aise, toute dépaysée parmi ce monde si différent d'elle. Alors, son fils lui avait dit un jour : Écoutez, je sais que ces gens que je reçois vous ennuiant, mais il me faut les recevoir, car c'est avec eux que je fais mon argent. Je veux vous garder avec moi, je ne veux pas vous mettre en pension chez les sœurs, mais je vais vous faire faire une chambre où vous serez chez vous, où vous ne serez pas ennuyée par personne.

Et alors, comme il le lui avait dit, il lui fit faire une chambre à sa mère, une chambre... dans la cave de sa belle maison, à côté de la fournaise. La pièce avait une petite fenêtre de trois carreaux,

une fenêtre avec grillage en fer qui faisait songer à une maison de détention. Cette étroite ouverture c'était sa lucarne sur la vie à la vieille, c'était sa vision du monde. Ce qu'elle voyait des gens quand ils passaient, c'étaient leurs jambes. Résignée comme elle l'avait été toute sa vie, elle entra dans le réduit aménagé pour elle par son fils. Elle n'en sortit jamais. L'une des bonnes lui descendait ses repas sur un plateau qu'elle déposait sur une petite table. La vieille mère vivait ses jours dans sa chambre à côté de la fournaise. Elle ignorait tout ce qui se passait sur la terre et d'ailleurs, plus rien ne l'intéressait maintenant. Ses journées s'écoulaient lentes, monotones, insipides, toujours les mêmes. Au bout de cela, ce serait la mort...

Dans la belle maison qui ne serait peut-être jamais payée, l'on passait de bien agréables soirées. Les vins, les alcools stimulaient la gaieté et aidaient à la réalisation des aventures galantes. Décidément, M. Miron estimait que la vie est belle.

Pendant ce temps, la vieille mère vivait sa vie

de recluse dans son réduit à côté de la fournaise. Trois fois par jour, Rose, la plus jeune des deux bonnes lui descendaient ses repas. La servante qui donnait la moitié de son salaire à sa mère veuve pour l'aider à vivre, prenait la pauvre vieille en pitié, mais ne disait rien.

Un soir d'automne, M. Miron qui avait une couple de jours auparavant bâclé une affaire superbe, avait invité une dizaine de personnes à un souper fin. Tout marchait à souhait, l'on s'amusait ferme, et l'entrain et la gaieté régnaient parmi les convives. Pendant que l'on servait le dessert, Rose, la petite bonne songea : Je vais aller porter une crème à la glace à la mère. Ça lui fera plaisir. Lors donc, elle descendit à la cave, frappa à la porte de la chambre et, sans attendre une réponse, entra. La vieille gisait sur le plancher, morte. Probablement qu'elle avait eu une crise cardiaque qui l'avait foudroyée, car souvent, elle se plaignait de son cœur. Et alors, elle avait glissé de sa chaise au parquet. Triste déchet humain qui avait vécu son humble vie et que l'on porterait au cimetière. Toute excitée, Rose remonta précipitamment dans la salle à

manger où la joyeuse compagnie faisait bonne chère et se réjouissait en racontant des anecdotes grivoises. Justement, à ce moment, M. Miron commençait une histoire : Une fois, il y avait un juif... À cet instant, Rose s'approcha tout près de lui et, avec une mine apitoyée, lui glissa quelques mots à l'oreille. La figure de M. Miron prit une expression fort ennuyée, puis perplexe, indécise. D'un rapide coup d'œil, ses regards embrassèrent la salle brillamment éclairée, le groupe joyeux de ses amis, les femmes en grandes toilettes, les bouteilles de vin et les bons plats sur la table. Brusquement, il prit une décision.

– Pas un mot, tu entends, pas un mot. Nous avons le temps, fit-il à voix basse à la fille.

Prenant son verre, il avala une gorgée de vin et recommença : Une fois il y avait un juif... Et pensant à la bonne farce qu'il allait raconter, il avait une figure toute réjouie.

La jeune fille sentimentale

Les femmes c'est bien curieux, bien difficile à comprendre. Prenez par exemple ce cas. Il y a quatre ou cinq ans, je revenais d'une croisière aux Antilles. Pendant les douze jours du voyage j'avais remarqué entre des douzaines d'autres un jeune couple qui passait ensemble la majeure partie du temps. Un grand garçon châtain, presque blond, fort élégant, distingué, avec une physionomie sympathique et une fille mince et brune avec de beaux yeux noirs très expressifs, un charmant sourire, mise simplement, mais avec un goût parfait. Sûrement des étrangers qui s'étaient rencontrés sur le navire, car ils mangeaient à des tables différentes, n'ayant pas pris d'arrangements au préalable. Ils avaient fait connaissance, se plaisaient dans la compagnie l'un de l'autre et se laissaient très peu.

Dans les voyages c'est ainsi. Le matin l'on

cause dix minutes avec une étrangère, le soir l'on est déjà grands amis. Pendant huit, dix jours, l'on est inséparables, puis, lorsque le beau voyage est fini, l'on se sépare et l'on met de côté avec les baroques bibelots achetés en cours de route le souvenir de celui ou de celle qui avait tant contribué à l'enchantement de ces brefs jours de vacances. L'aventure est finie, le rêve s'est envolé et l'on rentre dans la vie ordinaire, prosaïque.

Les beaux jours, ça passe vite. Le grand navire blanc qui nous avait promenés sur la merveilleuse mer bleue des Antilles, parmi les îles enchanteresses, revint à New-York d'où il était parti. Et ayant remis leurs vêtements de ville, les voyageurs après un bref mot d'adieu se séparèrent pour aller reprendre la tâche quotidienne. Au moment de monter dans le train qui devait me ramener à Montréal, j'eus la surprise d'apercevoir la jeune fille brune aux beaux yeux noirs remarquée pendant le voyage.

– Je croyais que vous habitiez New York, dis-je.

– C’est là que je demeure, mais j’ai trois semaines de vacances, dit-elle. J’ai pris douze jours. Je vais en passer huit chez ma grand-mère dans une petite ville près d’ici.

Alors nous montâmes dans le wagon et elle vint s’asseoir à côté de moi. Après quelques propos sans grand intérêt, je lui posai la banale question :

– Puis, êtes-vous satisfaite de votre voyage ?

Elle hésita un moment à répondre, me regarda bien en face, puis mes cheveux gris lui ayant inspiré confiance, elle parla ainsi :

– Certes, j’ai vécu de belles heures, mais je reviens avec un amer désappointement qui, j’ai bien peur, me suivra tout le long de mes jours. J’ai manqué quelque chose qui m’aurait rendue heureuse au-delà de toute expression, quelque chose que je ne retrouverai jamais.

Et dans ses beaux yeux noirs je voyais l’émotion dont son âme était pleine et le cuisant regret qui débordait de son cœur.

– Vous aviez pourtant un bien charmant

compagnon, dis-je pour l'encourager dans sa confiance.

– Charmant, certes, aimable, distingué et tout ce que vous voudrez, mais trop pondéré, trop raisonnable, ne comprenant pas les femmes ou possédant une sagesse et une prudence qui me déconcertent, que je ne puis comprendre. Tenez, lorsque nous avons quitté la Martinique, après une journée passée dans cette île, nous avons fait une promenade d'une demi-heure sur le pont puis nous nous sommes étendus sur nos chaises, contemplant l'admirable mer bleue sur laquelle glissait notre navire. La plupart des voyageurs étaient au salon, nous étions presque seuls et nous entendions la grisante musique de l'orchestre. Mon compagnon et moi échangeions quelques rares remarques, pour ne pas laisser le silence s'établir entre nous. Les paroles tombaient lentes comme les feuilles mortes qui choient mollement sur le gazon. Ce n'était pas une causerie, c'était une rêverie entrecoupée de quelques mots. Pour ma part, ce qui était en moi, je n'en exprimais que des bribes. Je dois vous dire que ce garçon m'inspirait une vive sympathie, peut-être même

un sentiment plus tendre, et d'être là, près de lui dans ce soir merveilleux, j'éprouvais une sensation indéfinissable, jamais ressentie auparavant. Par tout mon être, je goûtais une douceur enivrante. J'étais dans un grand état d'exaltation. Nous étions l'un près de l'autre dans la nuit adorable et j'aurais voulu qu'elle ne prit jamais fin. Les heures s'écoulèrent sans que je m'en rendisse compte. À un moment, il tira nonchalamment sa montre de sa poche et la regarda. – Quelle heure ? demandai-je. – Près d'une heure du matin. – Alors, nous allons aller au repos, dis-je. Il ne protesta pas, il ne suggéra pas de rester encore un moment pour profiter de ces minutes si brèves qui ne reviendraient jamais. Je me levai alors et il fit de même. Je me dirigeai vers ma cabine et il marchait à côté de moi. J'étais dans un grand émoi. Rendue à ma porte, je pris ma clé et l'ouvris. Alors avec une correction parfaite, il s'inclina. – Bonne nuit ! me dit-il simplement, puis tourna sur ses talons et s'en alla dormir. Immobile, comme figée, je le regardai s'éloigner de son pas régulier, sans tourner la tête une seule fois. Du rêve où je planais, je

dégringolai dans la froide réalité. Ce fut un brutal plongeon. J'entrai dans ma cabine désappointée au plus haut point, humiliée comme je ne l'avais jamais été, comme je ne le serai jamais. J'aurais pu crier, me rouler par terre, faire une crise. Je me jetai sur mon lit et, pendant je ne sais combien de temps, je pleurai. Je fus des heures sans dormir. Comprenez. Si au seuil de la cabine, il avait pris ma main, m'avait doucement entraînée, m'avait prise dans ses bras, s'il avait posé ses lèvres sur ma bouche, j'aurais éprouvé la plus délicieuse sensation qu'une femme peut connaître, ç'aurait été une minute divine, quelque chose qui illumine toute une existence. Au lieu de cela, en homme bien élevé, il s'incline avec respect, me souhaite bonne nuit et s'en va se coucher. Imaginez autre chose. S'il avait fait un pas dans la chambre, m'avait bousculée, avait tenté de me violenter, je l'aurais repoussé. Certes, j'aurais été insultée, indignée, mais non humiliée et tout aurait fini là. Cela, je l'aurais compris. Simplement, je me serais dit que les hommes c'est dans leur nature de brusquer les choses et je ne lui aurais pas gardé de rancune. Bien, ce

contrôle de soi-même dont il a fait preuve, cette parfaite correction, ce respect exagéré, m'ont plus vexée que quoi que ce soit. Et depuis ce temps, je me demande si c'est par manque de tempérament ou par prudence calculée, pour ne s'engager en aucune façon qu'il a agi ainsi. Mais il a gâté mon voyage et la minute rare, précieuse, unique dirai-je, que j'aurais vécue, je ne la connaîtrai jamais.

Me voilà rendue ! Voilà ma station ! s'exclama-t-elle soudain en se levant et prenant sa valise.

– Adieu, dit-elle.

Et dans le regard de ses beaux yeux noirs si expressifs je vis l'amer regret de l'instant de fabuleux bonheur manqué.

Le portrait

Elle avait bien ménagé toute sa vie cette pauvre vieille qui vient de mourir. Jamais la moindre extravagance, la plus petite fantaisie. Chaque jour, elle mettait de côté, pour plus tard, quelques pièces de monnaie, dix sous, vingt-cinq sous, cinquante sous et ainsi, elle avait réussi à amasser neuf mille piastres. Imaginez ce que ça représente de quotidiennes privations et de persévérantes économies ! Comme ça, disait-elle, je ne serai à charge à personne et la vie de ma fille sera assurée jusqu'à la fin de ses jours.

Mais aussitôt la vieille rendue au cimetière, la fille a fait maison nette. Elle a vendu, sacrifié, donné, les vieux meubles que sa mère avait achetés et avec lesquels elle avait vécu. Elle s'est débarrassée de tout : du linge de lit, du linge de table, de la vaisselle, même du frigidaire et du poêle. De tout, absolument de tout. Des souvenirs

de famille, elle n'en a cure. Ce sont des vieilleries. Elle est moderne et veut du moderne.

Enfin, je vais vivre comme du monde, dit-elle. Je vais être à la mode.

Alors, elle s'est achetée de nouveaux meubles. Pour commencer, un piano dont elle ne sait pas jouer, un ameublement en érable argenté pour son vivoir, un autre en verre, la dernière nouveauté, pour la salle à manger, une horloge avec carillon, un monumental vase en argent pour orner sa table de salon, une superbe et coûteuse coutellerie, un service à dîner en porcelaine, des nappes de couleurs, des draps roses, des draps verts, des draps jaunes pour son lit. Et la vaisselle de sa cuisine, les plats en granit, la série de ses pots pour le thé, le café, le riz, le sucre, le sel, sont de couleur verte.

Mais en plus des meubles, il faut des vêtements. Alors, elle s'est fait faire un costume pour faire du ski, un autre pour patiner et un autre encore pour aller à cheval. Jamais de sa vie elle n'est montée en selle, mais elle a voulu quand même avoir un habit d'écuyère. Et elle s'est

acheté trois beaux coffres en cèdre pour y loger ses trois costumes de sport et deux boîtes en satin bleu de quinze piastres chacune pour y serrer ses chapeaux.

Elle est convaincue la fille que son héritage est inépuisable et qu'elle pourra désormais se payer toutes ses fantaisies. De tout ce qui était autrefois dans la maison, elle n'a gardé que le portrait au cadre vieillot et démodé de sa mère qui est accroché dans le salon.

Alors, dit la femme de peine qui a fait chaque semaine, pendant dix ans, le ménage du logis et qui sait combien la mère était économe, chaque fois que j'entre là maintenant, que je vois tous ces meubles neufs, bien vernis, reluisants, sans une égratignure, je pense : La pauvre vieille, je me demande ce qu'elle dirait si elle se trouvait aujourd'hui, pour cinq minutes dans sa maison. Elle ne se reconnaîtrait plus, se croirait folle et demanderait à retourner au plus vite au cimetière.

Drame à l'hôpital

L'on a conduit ce matin au cimetière la pauvre madame Dumet morte à trente-huit ans et qui laisse un mari éploré, bien malheureux, tout perdu dans sa peine et trois enfants de dix, huit et six ans. Quand la mère s'en va, c'est bien triste, bien regrettable. Et dire que cela est le résultat d'un drame qui s'est produit à l'hôpital.

Sa maladie à cette femme, ça avait commencé par un malaise. Des malaises tout le monde en éprouve un jour ou l'autre et il n'y a pas lieu de s'alarmer, car d'ordinaire, ils viennent puis ils disparaissent. Celui de M^{me} Dumet n'avait pas disparu. Il avait continué. Elle s'en ressentait chaque jour. Puis, il s'était aggravé. La sensation était devenue plus douloureuse. Alors inquiète, la femme avait parlé de la chose à son mari qui avait tenté de la rassurer. Mais elle s'en apercevait, elle le constatait, le mal augmentait.

C'était sûrement une maladie. Tout de même, elle avait temporisé, des semaines, des mois. Finalement, un jour, elle était allée voir un médecin. Celui-ci l'avait longuement interrogée, puis examinée et, après un silence avait déclaré : C'est ce que j'avais supposé tout d'abord. C'est une tumeur.

Et comme conclusion, il avait ajouté : Il faudrait l'enlever.

La femme resta silencieuse, bien abattue, comme l'accusé qui entend le juge le déclarer coupable. En elle-même, elle songeait qu'il y en a qui meurent des suites d'une opération et elle pensait aussi à tout l'argent que cela coûterait, car le ménage n'était pas riche.

Après lui avoir donné un moment pour se remettre de son émoi, le médecin a intimé : Il faudrait que ça se fasse sans tarder, car plus vous attendez, plus ce sera dangereux.

Quand vous avez un mari et trois jeunes enfants et que vous envisagez la possibilité de disparaître, de les laisser seuls dans la vie, c'est bien pénible. Quand il s'agit d'une question de

vie ou de mort vous ne prenez pas une décision en une minute. Vous voulez avoir du temps pour réfléchir un peu. La perspective de vous étendre sur une table d'opération, c'est un terrible cauchemar.

– Si vous voulez, je pourrais m'informer s'il y a un lit disponible à l'hôpital...

– Quel hôpital ? demanda-t-elle d'un ton plaintif, car elle était bien découragée.

– Bien, à l'hôpital Notre-Dame. Vous auriez là de très bons soins.

– Dans tous les cas, je vais en parler à mon mari.

Le pauvre mari ne pouvait que s'apitoyer sur le sort de sa femme et passer par ce que disait le médecin.

– Puisqu'il le faut, dis-lui qu'il te retienne une chambre à l'hôpital Notre-Dame, recommanda-t-il.

Mais justement, ce jour-là, une cousine de M^{me} Dumet vint la voir. Mise au courant de l'affaire, elle offrit son avis.

– Pourquoi aller à l’hôpital Notre-Dame ? C’est toujours plein de malades et les médecins et les gardes sont tellement pris qu’ils n’ont presque pas le temps de s’occuper de toi et de te donner les soins requis. Moi, à ta place, j’irais dans un hôpital privé, à l’hôpital Mesnaire par exemple. Là, il n’y a que douze chambres. Alors, l’on s’occupe de toi, tu n’es pas abandonnée et puis, ça te coûterait moins cher. J’ai une amie qui est allée là. Elle a été très satisfaite et tout ce qu’elle a payé, c’est deux piastres et demie par jour.

Et c’est ainsi, sur le conseil d’une étrangère que le destin de la pauvre femme s’est accompli.

Elle s’est rendue à l’hôpital Mesnaire et, suivant le rite usuel, on l’a conduite à la salle d’opération et le chirurgien lui a fait une longue incision, une large entaille, et lui a enlevé sa tumeur, une masse rouge foncé, glaireuse, du volume d’une grosse éponge et molle également. Une personne ignorante aurait pu croire que c’était là un cœur de bœuf. Après l’avoir débarrassée de cette malsaine croissance, l’homme a soigneusement recousu la coupure,

fermé la plaie. Ensuite, la malade encore endormie, a été transportée dans son lit où elle a lentement repris connaissance. Mais elle était faible, bien faible, M^{me} Dumet. Tout de même, elle en réchapperait, avait assuré le praticien au mari.

– Ce que je veux dire, expliqua-t-il, c'est qu'elle guérira s'il ne survient pas de complications inattendues.

Pendant le jour, la garde rendait visite à la patiente à toutes les heures. Le médecin passait le matin et l'après-midi. L'opérée restait extrêmement faible. Il y avait trois jours qu'on lui avait enlevé sa tumeur. Elle n'empirait pas, mais elle ne prenait pas de mieux. « La nuit j'ai peur et je ne sais que faire », déclara-t-elle à la garde.

– Tiens, je vais vous laisser une petite cloche et si vous avez besoin de moi, sonnez et je viendrai. Ne vous gênez pas.

La nuit durait déjà depuis quelques heures ; des malades sommeillaient, d'autres étendus sur leur couche gémissaient sourdement, souffraient dans toute leur chair, un autre agonisait. La pauvre

M^{me} Dumet se sentait terriblement mal, elle avait peur de mourir et elle éprouvait une angoisse indicible. Il lui semblait qu'elle s'en allait, qu'elle sombrait et elle voulait désespérément se raccrocher à quelque chose. Alors, en tâtonnant, sa main chercha la clochette et faiblement, car elle n'avait plus de force, elle se mit à sonner. Quelques instants s'écoulèrent, mais personne ne vint. Allait-elle mourir seule dans la nuit ? Alors, d'une main molle elle sonna de nouveau. Soudain la porte de la chambre s'ouvrit et un homme se précipita vers le lit, se rua sur elle, arracha les couvertures, mettant son corps à nu et tenta de la violer. Dans une terreur sans nom, elle se mit à crier, à crier désespérément pendant que le forcené s'efforçait de satisfaire sa passion sur cette chair de douleur. Aux cris de la malheureuse, deux gardes accoururent. Elles furent médusées et terrifiées en apercevant la brute humaine en train de s'assouvir sur la malade. Tout de même, tout en poussant des clameurs, en appelant à l'aide, elles saisirent l'homme aux bras et à une jambe et tirèrent pour lui faire lâcher prise, mais celui-ci était comme

un chien qui ne veut pas abandonner son os. Un médecin arriva et, à coups de poings, mâta la brute. On reconnut l'homme. C'était un fou qui avait été amené à l'hôpital afin de lui faire suivre un traitement.

Et sous la violence de l'attaque, l'entaille faite par le chirurgien pour enlever la tumeur s'était rouverte, la chair était déchirée et le sang coulait abondamment, rougissait le lit. Alors, malgré tous les efforts faits pour la sauver, la pauvre femme est morte au matin sans avoir repris connaissance.

Les deux chouettes

Elles sont deux prostituées, deux basses prostituées : la mère et la fille et, chaque nuit, elles sortent de leur taudis et descendent vers le quartier interlope à la recherche de leur gibier. Blancs, jaunes, noirs, cela leur est indifférent. Elles ne regardent pas à la couleur. Ce qu'elles veulent, c'est un peu d'argent pour acheter du pain et du whiskey. Ce sont des chouettes qui parcourent les ruelles, les coins obscurs, guettant le passant ivre, l'adolescent que gêne sa sève, le vieil homme assoiffé de luxure.

Avec les chouettes, pas besoin de lit. D'abord, leur client n'a pas les moyens de payer une chambre. Elles poussent le mâle sous un escalier, dans un garage, dans une cour. L'appui d'un mur, d'une porte, leur suffit. Une minute de volupté et gonorrhée et syphilis, elles vous donnent tout cela pour le même prix, pour une pièce de monnaie.

Chaque nuit, elles sortent de leur trou, descendent vers les quartiers louches de la cité. Elles s'en vont à la conquête du pain et de l'alcool. Elles les gagnent comme elles peuvent. Avec leur cul. À ce métier, elles ne se feront pas de rentes, mais il faut bien vivre, il faut bien gagner sa putain de vie, et toutes les femmes n'ont pas la chance de naître sur un trône, d'être reines.

Chaque nuit, elles sèment la graine mauvaise : celle qui produit la maladie, la folie, la mort.

Le plus souvent, les blancs refusent leurs avances, mais les chinois, les nègres, sont moins difficiles. Vrai, elles ne sont ni belles ni attirantes, mais le soir, dans une ruelle ou un terrain vague, on n'y regarde pas de si près.

Une bonne partie de la nuit, elles battent leur terrain de chasse et rentrent vers le matin à leur sordide demeure. Ils sont là trois : le mari, la femme, la fille. Le mari est bossu. Peut-être bien qu'il est le père de la fille ; peut-être que non. Il ne le sait pas et d'ailleurs, ça ne l'intéresse pas. La mère, elle, ne le sait pas non plus et ça lui est

égal. Quant à la fille, elle l'ignore, et de savoir si le bossu est son père ou non, elle s'en fiche comme de sa virginité perdue il y a longtemps.

Les deux femmes gagnent la vie et le bossu s'occupe de la mangeaille. C'est lui qui est le cuisinier. Lorsque, harassées, fourbues, elles rentrent dans leur taudis à trois ou quatre heures du matin, elles disent : Bossu, donne-moi à manger. Et il leur apporte quelque pauvre plat de sa façon qu'elles avalent voracement car elles ont grand-faim. Ensuite, tous les trois sortent et se rendent à un petit débit clandestin où ils se font servir des alcools frelatés qui leur râpent la gorge, les assomment, leur donnent la sensation que leur tête se fend. Alors qu'ils sont tous les trois à peu près ivres, ils retournent chez eux, se couchent et dorment lourdement tout le jour.

Et la nuit revenue, les deux chouettes repartent comme la veille, comme toutes les nuits... Elles peinent, elles triment. Arrivées à leur terrain de chasse, elles se séparent, s'en vont chacune de son côté. Elles se retrouvent au matin.

Au cours de leurs nocturnes promenades, elles

ont essayé bien des portes. La plupart sont solidement fermées, mais quelques-unes, le long de hauts immeubles, s'ouvrent comme toutes seules, rien qu'à pousser. Elles donnent sur un escalier qui conduit à l'étage supérieur. Alors, lorsque l'une des chouettes a accroché un homme, elle le pousse dans une de ces entrées et, au risque d'être surprise par les occupants de la maison, appuyée au mur, elle accole le mâle contre elle. Celui-ci geint, halète. La détente se produit. C'est déjà fini. L'homme se reboutonne, sort, s'éloigne lentement, se perd dans la nuit. Alors, la chouette s'en va à la recherche d'une autre proie. Elles sont expéditives en besogne, les chouettes. Avec elles, ça ne traîne pas. Elles ne veulent pas se faire pincer. L'homme qui s'accrochait à elles, il y a un moment, s'en va plutôt désappointé. Il regrette sa pièce d'argent. Cela s'est passé si rapidement et tout est déjà fini. Fini pour l'instant, car il y a de longs jours d'hôpital qui viendront et les infirmités, car, les deux prostituées, leur coffret à jouissances est tout purulent, rempli de virus qu'elles vous communiquent. Autant aurait valu pour vous

rencontrer un assassin qui vous aurait plongé son couteau dans le ventre. Alors, au moins, tout serait vraiment fini.

Si l'homme est ivre, les chouettes lui font ses poches et, s'il a de l'argent, cette nuit-là, les deux femelles et le bossu se paieront un souper au poulet et un flacon de gin.

Elles ne souffrent pas la discussion les deux chouettes et il ne faut pas les provoquer. Malheur à celui qui tente de les jouer ou de les brutaliser. Depuis toutes ces années qu'elle exerce son métier, la vieille connaît le point sensible des hommes. Elle sait se défendre. Si le mâle essaie de la malmener, sa main qui est d'une agilité étonnante et qui est aussi forte que la pince d'un crabe le saisit au bon endroit et serre, serre... et l'homme croule par terre en faisant entendre un sourd gémissement. L'on en a trouvé ainsi, privés de connaissance et qui, pendant longtemps, se sont ressentis des pinces de la vieille chouette. Et la mère a dressé sa fille, lui a appris à se protéger.

À l'une et à l'autre, il leur est arrivé à plusieurs reprises, de se faire ramasser par la police et de

faire à la prison des séjours plus ou moins prolongés. Elles appellent ça faire des retraites fermées.

Quand on passe les nuits dehors, à errer par la ville, il arrive parfois des aventures. Et votre destin vous attend.

Un soir d'octobre, les deux chouettes descendirent comme d'habitude sur leur terrain de chasse. Il commença à pleuvoir, une pluie froide, glaciale. Les passants étaient rares, peu disposés à la volupté. À trois heures du matin, ses vêtements tout trempés et lasse d'avoir traîné les rues sans rien trouver, la vieille chouette voyant que sa nuit était perdue et qu'il était inutile de chercher plus longtemps, se décida à rentrer à la maison.

– Bossu, cria-t-elle en ouvrant la porte, donne-moi un verre de whiskey. Je suis mouillée jusqu'aux os. Les dents me claquent dans la bouche.

L'homme la regarda sans bouger.

– Qu'est-ce que tu attends ? Remue-toi.

Apporte-moi un verre de whiskey. Je grelotte.

– Il n’y en a pas une goutte ici. Donne moi de l’argent que j’aie en chercher.

– De l’argent, je n’en ai pas. Je n’ai rien fait cette nuit. Ah, qu’un verre de whiskey me ferait du bien !

Pas d’argent et pas de whiskey, quelle triste chose !

Oui, le pain, il en faut pour vivre, mais si l’on n’avait pas de whiskey, ça ne vaudrait pas la peine de vivre, qu’elle pense la vieille chouette.

Juste à ce moment la jeune entre, toute essoufflée, la figure décomposée et se laisse tomber sur une chaise.

– Vite, donne de l’argent au bossu qu’il aille chercher du whiskey, fait la vieille.

L’autre jette deux pièces de vingt-cinq sous sur la table.

– C’est tout ce que j’ai, fait-elle.

Alors, la mère voyant l’expression hagarde de sa fille :

– Qu'est-ce qu'il y a ? Tu as une face de déterrée. Qu'est-il arrivé ? demande-t-elle.

– C'est un vieux qui est mort, répond celle-ci. Il n'avait que vingt-cinq cents dans ses poches. Il me les donne. Il voulait avoir son petit plaisir, mais il ne pouvait rien faire. Quand je vois ça, je le travaille mais juste au moment où il se vide, il pousse un han, s'écrase et tombe mort.

– Alors, qu'est-ce que tu as fait ? demande le bossu.

– Ben, j'ai pas pris le temps de l'ensevelir. Je me suis sauvée. J'ai couru. Et tout ça pour vingt-cinq cents.

– Oui, mais tu as cinquante cents, remarque la mère.

– Oui, mais auparavant, tout de suite en arrivant là-bas, j'ai rencontré un homme. J'sais pas de quelle race il était. J'ai pas compris un mot de ce qu'il disait, mais il m'a donné vingt-cinq cents. Ensuite, j'ai rôdé, j'ai rôdé, puis j'ai rôdé encore et j'ai accroché le vieux.

– Tu as eu bien de la misère pour pas grand

chose, fait l'homme.

– Toi, bossu, au lieu de jaser, prends l'argent et cours chercher quelque chose à boire.

Le bossu sort.

Les deux femmes se regardent sans parler. Elles acceptent leur destin. La pluie, le froid, la maladie, la prison, même les coups, tout ça c'est dans le métier. Mais il y a le whiskey qui console.

Enfin, le bossu entre. La vieille chouette saisit la bouteille, remplit deux verres, en donne un à sa fille et vide l'autre d'un trait. L'homme se sert à son tour. Aucun des personnages ne parle. Ils boivent et ils sentent l'alcool qui leur râpe la gorge, leur brûle l'estomac, leur casse la tête. Rapidement, ils vident la bouteille jusqu'à la dernière goutte. Tous les trois sont ivres, assommés. Sur la table, la lampe brûle. Les heures passent. Plus ivre que les deux autres, la fille roule par terre où elle reste étendue, où elle gémit sourdement...

Il était bien quatre heures de l'après-midi lorsque la voisine apercevant par la fenêtre la

lueur de la lampe qui brillait faiblement, se décida à alerter la police. Tout de suite, on constata que c'était un cas grave. Les verres, la bouteille vide, l'odeur d'alcool de bois qui s'en dégageait expliquaient le drame, donnaient la conviction qu'il s'agissait d'empoisonnement. On appela l'ambulance et l'on y coucha le bossu et la vieille chouette.

Pour la jeune, il était trop tard. Elle était déjà morte et c'est le fourgon qu'on fit venir.

À l'hôpital, le médecin a déclaré que l'état du bossu et de la vieille est grave, critique. On ne peut dire s'ils en reviendront.

Quant à la jeune, sur les dalles de la morgue, elle tient compagnie au vieil homme, aux vêtements en désordre, trouvé mort d'une congestion cérébrale, l'autre nuit, dans une ruelle noire.

Vision du soir

Le soir, lorsque le vestibule des lupanars s'éclaire de l'éclat des ampoules électriques et semble inviter le passant à entrer goûter la violente et brutale joie d'acheter et de posséder un corps inconnu, des détraqués, le sexe en émoi, le cerveau rongé par des désirs lubriques, font halte devant ces refuges du vice et, plantés au bord du trottoir, de l'autre côté de la rue, interrogent le mystère des maisons closes.

De loin, ils cherchent à deviner le fidèle qui pénétrera dans le temple des joies charnelles. Ils sont agités de ses fièvres, ils brûlent de ses ardeurs. Ils le regardent gravir les degrés du perron et le coup de sonnette qu'il donne, résonne dans leur poitrine. Et lorsque la porte s'entrouvre pour recevoir le visiteur, tout leur être vibre à la brève vision qui s'offre à eux. Ils cherchent à entrevoir une figure, un coin de chair, à saisir un

son de voix, un mot.

Leurs regards dardés devant eux sont des vrilles qui percent les murs et pénètrent le secret des alcôves. Oppressés, haletants, les artères en feu, bêtes en rut, ils assistent en imagination aux rites qui s'accomplissent dans les chambres en face d'eux et ils se saoulent de visions de stupre. Ils regardent s'éloigner le mâle assouvi qui sort et s'éloigne d'un pas lourd, mais leur regard capte d'un coup d'œil la physionomie, le geste et l'attitude du nouvel arrivant qui sonne et qui pénètre à son tour dans l'asile des sans amour. Et consumés par la fièvre et le désir, ces Lazarre de la luxure plantés au bord du trottoir, en face des lupanars, se rassasient des miettes de joie que donnent une porte qui s'entrouvre pendant trois secondes, une forme féminine aperçue un instant et quelques notes de musique entendues.

Les heures fuient. La nuit enveloppe la ville. Las, tourmentés, la chair malade, ils regagnent lentement, les mains dans les poches, la chambre sordide, le matelas solitaire, l'oreiller

complaisant que, dans les ténèbres, ils éteindront éperdument, dans un spasme.

Le râtelier

L'homme ne l'aurait sûrement pas remarquée dans la rue mal éclairée si elle ne lui avait pas souri au passage. Une femme qui vous sourit, même si vous ne la connaissez pas, surtout si vous ne la connaissez pas, c'est une muette invitation. Indécis, hésitant, il s'arrêta, les pieds rivés au pavé. Ce sourire de la passante, dans cette tiède soirée de septembre, dans cette rue obscure, c'était comme un frein qui l'aurait immobilisé. Il se retourna ; la femme également. Et de nouveau, elle lui sourit. Son indécision augmenta encore. Devait-il céder à la tentation, suivre l'étrangère, connaître l'image de son corps, la joie de sa chair ou poursuivre sa promenade dans la nuit ? Il n'avait que très peu d'argent en poche, juste ce qu'il lui fallait pour manger d'ici au samedi et l'on était au mercredi soir. Sa raison lui conseillait de continuer sa route, de repousser ce plaisir rapide et incertain et

de garder le pécule dont il avait un si urgent besoin. Mais est-ce qu'on écoute la raison par une tiède soirée de septembre lorsqu'une femme nous sourit dans une rue mal éclairée ? Ce fut la bête qui l'emporta. La chair en émoi, il rejoignit la fille qui marchait à très petits pas, attendant qu'il se décide.

– Tu ne sais pas ce que tu aurais manqué, dit-elle, lorsqu'il se trouva à son côté.

Ces mots donnèrent une forte envolée à son imagination et tout de suite, il entrevit des sensations inédites, extraordinaires. Il avait une fameuse hâte d'arriver. Pendant un moment, ils suivirent la rue sur laquelle ils se trouvaient, puis ils en prirent une autre et encore une autre.

– C'est ici, dit-elle en lui montrant un vieil immeuble en pierre portant sur sa façade une affiche : Chambres à louer.

Sûr que ce n'était pas des millionnaires qui habitaient là. Tous, bien certain, ils en arrachaient pour gagner leur petite vie, pour trouver leurs trois repas par jour, pour payer leur loyer chaque semaine et les pauvres habits qui cachaient les

difformités de leur anatomie. Ah ! oui, les habits c'est bien utiles, non seulement pour se garantir du froid et des intempéries, mais pour masquer toutes ces laideurs du corps humain, laideurs tellement affligeantes, tellement pénibles à voir, que les hommes se fuiraient les uns les autres, si dégoûtants se trouveraient-ils. L'homme, lui, ne pensait pas à ces choses. Il ne pensait pas du tout. Sa seule et unique idée, c'était la troublante image qu'il se faisait de la fille jaillissant hors de sa robe. Les marches du perron étaient usées, ne portaient presque plus de traces de peinture. Dès le seuil, vous sentiez que c'était une cage malheureuse cette maison. De la sacoche qu'elle portait sous le bras, la fille sortit une clef et ouvrit la porte. S'adressant à son compagnon : « Suis-moi », dit-elle. Et au bout d'un couloir, elle descendit un escalier. C'était au sous-sol qu'elle dispensait les félicités cette pauvre. Pour faire oublier au client l'impression plutôt désagréable de se trouver dans cette cave et pour le ramener à l'objet immédiat de sa visite elle dit en riant : « Tu sais, ça fait moins mal que de se faire arracher une dent. »

Tout en se dévêtant et après avoir payé son dû à sa compagne, il lui dit : « Demain matin, il faut que je me lève à sept heures. Je travaille, moi, et il faut que je sois au poste à huit heures ». Elle ne riposta pas qu'elle-même travaillait nuit et jour. Les hommes ne comprennent pas ça. Simplement, elle répondit : « Ça, c'est trop tôt pour moi. Je me lève à dix heures et vas manger à onze heures ». – « Tu feras comme tu voudras », répondit-il. « Tu es chez toi ».

Juste comme il se mettait au lit, le locataire de la chambre voisine se mit à jouer de l'accordéon. Ça c'était vraiment contrariant, bien ennuyeux, bien vexant. Ça lui enlevait ses idées cette musique. Ils attendirent bien une demi-heure avant que le concert prenne fin. Naturellement, il était excédé, pas de bien bonne humeur.

Ça passe vite les moments de volupté. Il s'endormit soudain profondément, sombra pour ainsi dire dans le sommeil. Au milieu de la nuit, il s'éveilla et, sentant quelqu'un près de lui, il resta tout surpris, ayant encore l'esprit trop obscurci pour se rappeler où il se trouvait. La mémoire lui

revint au bout d'un moment puis il replongea de nouveau dans un engourdissement total. Longtemps après, il ouvrit les yeux et regarda l'heure à sa montre déposée sur une chaise à côté du lit. Sept heures. Il fallait se lever, se rendre au travail. Tout en passant ses vêtements, il regardait sa compagne encore endormie. C'est étrange, mais ce matin, elle ne lui plaisait pas du tout. Franchement, il lui trouvait un air désagréable, antipathique. Il ne l'avait donc pas regardée, hier soir ? Non. Dans cette rue mal éclairée, il ne l'avait pas vue, n'avait pas pris le temps de scruter un peu ses traits, de se faire une image de sa figure. Tout de suite, comme si elle eût été l'unique femme au monde, il l'avait bêtement suivie. Et il lui avait donné l'argent dont il avait besoin pour manger d'ici au samedi. Est-ce qu'un homme sensé agit comme ça ? De toute nécessité, il lui faudrait maintenant emprunter une petite somme d'un camarade. Et parmi les camarades, il y en a qui sont bien vache, qui ne se gênent nullement pour refuser un petit service. Tout en faisant ces réflexions, il continuait de regarder la fille qui dormait. « Mais elle est vraiment laide »,

se dit-il. « Fallait que je sois stupide ou aveugle pour suivre une catin comme ça. » Puis, songea-t-il, « je serai chanceux si je n'ai pas attrapé quelque maladie ». À cette pensée, il se sentit inquiet, malheureux, entrevit toute une série de misères. Oui, c'est des choses qui arrivent ça et plus souvent qu'on ne croit. « Un imbécile, un fichu imbécile que j'étais hier soir », avoua-t-il. « S'il fallait que je sois pris, qu'il me faille aller voir le médecin, courir les pharmacies, suivre un traitement, dépenser un argent fou, c'est ça qui serait charmant ». Déjà, il voyait la seringue et il reniflait les odeurs de remèdes. Maintenant, la fille qui était là couchée, il la détestait féroce-ment. « Et dire que ma nuit me coûte trois piastres ! C'est à se donner des coups de pied. » En arrangeant sa cravate devant la glace du bureau, il aperçut dans un verre un râtelier qu'on avait placé là la veille au soir, comme on y aurait mis une rose. « Ah ! la vache », éclata-t-il, « elle n'avait même pas de dents ! ». Il avait dépensé trois piastres, ses dernières, pour passer la nuit avec une femme qui n'avait pas de dents ! Alors, furieux, il s'enfonça son chapeau sur la tête, jeta

un regard haineux sur la fille encore au lit, saisit les fausses dents dans le verre d'eau, monta l'escalier, sortit, fit quelques pas dans la rue et apercevant une poubelle que les vidangeurs étaient sur le point d'enlever, y lança rageusement le râtelier parmi les déchets et les ordures.

La grand-mère

En quelques minutes, il se forma un rassemblement de vingt-cinq à trente personnes à l'endroit où la collision d'automobiles s'était produite. Quelques-uns des curieux repartaient après un moment, reprenaient leur route. Les autres, moins pressés, continuaient de regarder les voitures endommagées et le gros constable, la figure en sueurs, qui recueillait les informations, prenait la version des deux chauffeurs. Un jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans ne bougeait pas du groupe, attendant des développements possibles. Évidemment, il avait du temps devant lui. Sa journée de travail était finie et il s'attardait à flâner. Une grosse femme s'approcha de lui et s'informa comment le fracas s'était produit, demandant s'il y avait quelqu'un de blessé. Il n'en savait rien, étant arrivé lorsque les conducteurs des deux autos discutaient déjà et examinaient les dommages. Ayant commencé la

conversation, la grosse femme continua. Justement, la semaine dernière elle avait été témoin d'un accident, une fillette écrasée par une voiture filant à grande allure et qui avait encore accéléré sa vitesse après avoir renversé l'enfant. Elle avait bien cinquante-cinq ans au moins la grosse femme, brune avec des cheveux noirs parsemés de fils blancs, de petits yeux noirs aussi, très vifs et des formes plantureuses, arrondies. Une physionomie peuple. Et une robe et des souliers qui demandaient à être remplacés. Familièrement, elle continuait de causer tandis que le jeune homme l'écoutait bénévolement. Soudain, elle déclara :

– Je me meurs de soif. Vous ne paieriez pas un coca-cola ?

Et elle se prit à sourire ce qui mit une lueur dans ses yeux noirs.

– Allons prendre un coca-cola, répondit-il simplement, mais un peu surpris.

Ils sortirent du groupe des badauds. Le jeune homme regardait à droite, à gauche, cherchant l'établissement de quelque grec.

– Il y a près d’ici un petit restaurant où nous serons très bien, affirma-t-elle. Souvent même je mange là.

Côte à côte, ils marchèrent environ cinq minutes, puis elle poussa la porte d’un débit de bonbons et de liqueurs douces. En entrant, la grosse femme fit un petit salut amical à la patronne, derrière le comptoir.

– Deux bouteilles de coca-cola, commanda-t-elle en traversant la boutique. Suivie de son compagnon, elle entra dans une pièce à l’arrière, vague salle à manger. La marchande apporta les rafraîchissements demandés et sortit après que le jeune homme eût payé. Lentement, par petites gorgées, ils prenaient leur breuvage pendant que la grosse femme bavardait inlassablement. L’autre l’écoutait toujours. Maintenant, les deux bouteilles étaient vides. Le garçon regarda sa compagne comme pour lui dire que c’était le temps de partir. À ce moment, elle lui prit la main et la serra doucement, en souriant. À ce contact, il sentit le sang bouillonner dans ses artères et un désir violent, brutal, irrésistible, jaillit de ses

entrailles. La lueur des petits yeux noirs l'avait embrasé. La femme sentit qu'il était en son pouvoir. Sa chair était toute conquise.

– Nous allons monter quelques moments, déclara-t-elle. Ce sera une piastre pour la chambre et une piastre pour moi, ajouta-t-elle posément. Sans un mot, tout en émoi, le garçon mit la main dans sa poche et tendit deux billets. L'autre frappa sur son verre avec une cuiller et la jeune dame qui était au comptoir apparut. L'autre lui remit l'un des billets verts qu'elle venait de recevoir.

– Merci, vous connaissez le chemin, fit la patronne qui se retira.

Lourdement, la grosse femme monta un escalier étroit et sombre. Lui, à sa suite, il voyait les talons usés de ses souliers et ses grosses jambes. Un homme qui n'a pas mangé depuis deux jours et qui aperçoit une table chargée de victuailles, de quoi apaiser sa faim, voilà ce qu'il était le garçon.

Ils pénétrèrent dans une chambre aux murs recouverts de papier fané, meublée d'une

commode, de deux chaises et d'un lit d'occasion. Sur le plancher qui craquait sous les pieds des arrivants était un vieux prélat usé qui remplaçait le tapis absent.

Le temps, il s'écoule toujours et partout avec la même régularité. Bonheur, malheur, joies, douleurs, pauvreté sordide, luxe éblouissant, tout lui est égal, indifférent. Il ne s'attarde pas, il ne va pas plus vite. Il y avait bien une heure qu'ils étaient là. Pendant une heure, un homme apaise sa fringale et une femme juge qu'elle a bien gagné son salaire.

– Tu sais, je ne m'ennuie pas, déclara soudain la grosse femme, mais il faut que je m'en aille.

Donc, ils se levèrent, redescendirent le petit escalier étroit et sombre et traversèrent la salle du restaurant. En passant, la grosse femme fit un petit salut à la dame au comptoir.

– Au revoir, fit celle-ci.

Juste au moment où les deux clients allaient sortir, une fillette de quatre ans environ, une enfant très brune, aux cheveux bouclés, avec de

petits yeux noirs très vifs, surgit brusquement d'en arrière et saisit d'une manière caressante la main de la grosse femme :

– Grand-maman, quand est-ce que tu vas m'acheter des souliers ? demanda-t-elle.

Et le jeune homme se rendit compte que sa compagne exerçait son métier de prostituée sous le toit de sa fille.

L'époux volage

Pendant les longues années de sa jeunesse, André Leber avait été un effréné coureur de jupons. Ses conquêtes ne se comptaient plus. Puis un jour, il se maria. Mais il n'était pas fait pour la vie régulière ; il lui fallait la variété et, au bout de quelques mois, il reprit sa vie d'aventures galantes. Sa femme fut vite au courant de ses infortunes conjugales. Chaque semaine, une amie ou une connaissance lui confiait d'un air apitoyé : « Cet après-midi, j'ai rencontré votre mari avec une jeune fille au magasin. Ils examinaient des robes. » Ou : « Votre mari était hier au cinéma avec une grande blonde. » Ou encore : « Votre mari a passé la fin de semaine avec une jolie brunette dans les Laurentides. Il était au même hôtel que nous. »

Et des lettres de femmes traînaient dans ses poches et des photographies dans son automobile.

Absolument ce qu'il faut pour mettre une femme de bonne humeur ! Puis, à tout moment, des appels au téléphone. – « M^{me} Leber ? Oui. Hé bien, votre mari va rencontrer chaque mardi après-midi une jeune veuve à l'appartement 9, au Lafayette. Rendez-vous en face vers les quatre heures et vous le verrez entrer. »

Ce qu'elle était vexée, humiliée, M^{me} Leber, il n'y a pas de mots pour le rendre. C'était à en devenir folle ou enragée. Ainsi trahie, trompée, bafouée, elle s'exclamait parfois : « Mais puisqu'il lui faut changer de femme chaque jour, pourquoi s'est-il marié ? » Vraiment, elle menait une vie bien amère et il y avait parfois des scènes orageuses entre les deux époux. Des mots cinglants, des injures s'échangeaient. Et les dénonciations des amies ou d'étrangères anonymes continuaient. Cela, chaque semaine, chaque mois, pendant des années. Pour sûr qu'elle avait une existence empoisonnée, la pauvre femme. Mais tout a une fin. L'époux volage mourut subitement un jour dans un hôtel où il prenait souvent ses ébats. Alors, une fois de plus, l'on téléphona à sa femme : « M^{me} Leber ?

Votre mari est mort. On l'a trouvé foudroyé, assis sur le siège des cabinets. Qu'allons-nous faire. »

Alors dans une inexprimable sensation de délivrance et de soulagement des humiliations subies : « Tirez la chaîne ! » cria-t-elle d'un ton impérieux, brutal comme un soufflet sur la face du défunt.

La vieille de 84 ans

En dépit des épreuves, des tracas, des maladies, des calamités qui affligent le pauvre monde, cette brave femme s'était rendue à quatre-vingt quatre ans. Un bel âge. (Ce sont les jeunes qui vous disent ça pour vous encourager, mais ils n'échangeraient pas leurs trente ans pour vos quatre-vingt-quatre à vous). Oui, en ajoutant patiemment une année à une autre pendant bien longtemps, elle avait atteint quatre-vingt-quatre ans. Mais tant d'années ça n'embellit pas. Et ce qu'elle était vieille la pauvre femme ! Elle avait de vieux cheveux blancs, de vieux yeux gris, bien ternes, une vieille bouche guère invitante, un vieux menton pointu, un vieux cou tout ridé, des vieilles mains déformées et tout ce qu'on ne voyait pas qui devait être bien vieux, bien affligeant à voir. Tout de même, elle existait. Seulement, elle avait deux dents qui la faisaient bien souffrir. Alors, un jour, ramassant tout son

courage, elle s'en va chez le dentiste et lui demande de les lui enlever. Lui, il lui dit d'ouvrir la bouche. Alors, lorsqu'il voit ces dents jaunies, usées, ébréchées, cassées, tous ces vieux chicots qui faisaient songer à des souches noircies dans un champ, il dit :« Écoutez, madame, ce qu'il faudrait faire, ce serait d'extraire ces dents gâtées qui ne vous sont d'aucune utilité, mais qui, au contraire, vous empoisonnent, et de les remplacer par un beau dentier. Moi, c'est ce que je vous conseille. »

Les dentistes faut qu'ils vivent, n'est-ce pas ? Et celui-là avait une belle occasion de faire quelques piastres.

– Mais j'ai quatre-vingt-quatre ans, fait la vieille. Je suis à la veille de mourir et je n'ai pas besoin de râtelier.

– Si vous vous laissez empoisonner par ces chicots, vous mourrez peut-être bientôt, riposte notre homme, mais si vous les faites enlever, vous vous rendrez à cent ans.

Naturellement, la vieille paraît incrédule.

– Mais c’est pas tout, ajoute le dentiste. Vous ne le croirez peut-être pas, mais une fois débarrassée de ces vieilles dents et avec un beau dentier, vous paraîtrez rajeunie de vingt ans au moins. Là, vous voyez votre bouche. Elle creuse, elle vous fait paraître mémère, mais avec les dents que je vous poserais, vous auriez un joli sourire, vous auriez votre figure d’autrefois. Si vous le vouliez, vous pourriez faire des conquêtes, ajoute-t-il en riant.

Là-dessus, la vieille tente de sourire, mais depuis le temps qu’elle avait désappris, elle ne fait qu’une laide et vilaine grimace.

Puis le dentiste ouvre une armoire, en sort un râtelier qu’il lui met sous les yeux.

– Tenez, regardez ces belles dents brillantes, voyez l’émail. Les vedettes du cinéma n’en ont pas de si belles. Je vous le jure, avec ça dans la bouche, personne ne vous donnera plus de cinquante ans.

La vieille se laisse gagner par ces belles paroles (les jeunes aussi d’ailleurs) et, sur le champ, tandis qu’elle est consentante, le dentiste

fait diligence. En douze minutes, il lui enlève toutes ses vieilles dents ébréchées, cassées, gâtées. Mais le sang se met à ruisseler, à couler comme d'une chantepleur. On n'aurait jamais cru que cette petite vieille si sèche avait tant de sang. Alors, voilà le dentiste alarmé, la vieille aussi, presque'effolée. À la hâte, il lui fait des piqûres dans les gencives martyrisées.

– Vous allez retourner chez vous en taxi, dit-il.

Et il fait venir une voiture, y pousse sa cliente en donnant l'adresse au chauffeur. Celui-ci part en vitesse, fait descendre sa passagère, sonne à la porte et s'en va. Lorsque la fille aperçoit sa mère, le menton, le cou et la robe couverts de sang et qui crache du rouge à pleine bouche, elle invoque Jésus, la Vierge et tous les saints du paradis. Elle pose des questions, mais la vieille continue de rejeter du sang sur sa robe et sur le plancher. Entre temps, avec sa bouche édentée, elle bredouille des choses incompréhensibles. Alors, la fille appelle un médecin qui fait des injections et parvient à arrêter l'hémorragie. Puis péniblement et d'une façon presque'inintelligible,

la vieille explique son aventure. Étendue dans son lit et d'une faiblesse extrême, elle ne ressemblait nullement à une vedette de Hollywood.

La nuit, le sang recommence à couler de tous ces trous béants dans la bouche. De nouveau, le médecin accourt. Il a l'air grave, soucieux. En lui-même, il se dit qu'il ne doit pas lui en rester beaucoup de sang à la pauvre octogénaire. Il fait de nouvelles injections qui produisent enfin l'effet espéré. Mais tout de même, la vieille doit passer une semaine au lit pour se remettre un peu. Et tout ce qu'elle peut prendre comme nourriture, c'est du lait, uniquement du lait. Sa bouche est une plaie vive. Enfin, elle peut se lever. Alors le dentiste téléphone et dit à sa cliente d'aller le voir. Elle s'y rend. En la voyant, il s'aperçoit que le temps presse, qu'il faut se hâter.

– Je vais prendre vos empreintes et vous faire un dentier qui vous permettra de manger. Tiens, un comme celui-ci. Seulement cinquante piastres.

La vieille retourne chez elle. Trois jours plus tard, son bourreau lui apporte le râtelier qu'il a fabriqué. Mais dès qu'il tente de le poser dans la

bouche de son infortunée cliente, celle-ci gémit et pousse des cris de douleur. Ses vieilles gencives déchirées, martyrisées ne peuvent rien supporter. Incapable d'installer les fausses dents, le praticien les dépose avec son compte sur le bureau, à côté du lit. Les plaies refusent de se cicatriser et, comme avant, la vieille ne peut absorber que du lait. Sa bouche est un nid d'ulcères qui la font atrocement souffrir. Elle a une bouche empoisonnée la pauvre vieille.

Pendant un mois, elle a souffert un vrai martyre, affaiblissant un peu plus chaque jour, puis elle est morte sans avoir mis son beau dentier qui devait la rajeunir de vingt ans et qui est encore sur le bureau, à côté de son lit.

La robe violette

M^{me} Lomond c'était une femme qui ne voulait pas vieillir. N'entendez pas par là que c'était une de ces vieilles folles qui s'ingénient à singer les jeunes et qui ont par suite l'air lamentablement ridicules. Pas du tout. Simplement, elle ne négligeait pas sa personne ni sa toilette. Dès le matin, elle s'habillait, se coiffait, tout comme si elle attendait des visiteuses. Mais c'était pour elle-même qu'elle s'astiquait ainsi. Une mise négligée lui était extrêmement pénible.

M^{me} Lomond avait deux filles mariées depuis longtemps et qui avaient des enfants. À soixante-dix-sept ans, la vieille dame devint veuve. Le défunt lui laissait quelques milliers de piastres d'assurance. Tour à tour, ses enfants lui offrirent de la prendre chez elles.

– Vous savez, vous seriez bien traitée, vous vous couleriez la vie douce et il y aurait

quelqu'un pour prendre soin de vous si vous tombiez malade.

Carrément, elle refusa.

– Aller demeurer chez vous, vous donner mon argent et garder les petits pendant que vous iriez au cinéma ou que vous visiteriez les magasins. Je vous ai élevées et je suis à l'âge de me reposer et non d'être bonne d'enfants.

Les deux filles furent bien désappointées, car les quelques milles piastres de la mère auraient bien fait leur affaire.

M^{me} Lomond continua d'habiter le petit appartement qu'elle occupait depuis de longues années. Elle se faisait sa cuisine elle-même et prenait grand soin de sa santé. Toujours, elle s'habillait simplement, mais avec goût. C'est une personne distinguée, ne pouvait-on s'empêcher de remarquer en la voyant. Jamais un détail négligé dans sa mise. Dans son modeste chez-soi, elle vivait une vie tranquille, non dénuée d'agrément. Et les années s'écoulaient.

Un jour, en se promenant, elle aperçut à la

montre d'un magasin de modes une adorable robe violette en crêpe de soie. Un rêve de robe. Extrêmement simple, originale par le fait même, élégante et possédant un grand cachet de distinction. Du coup M^{me} Lomond fut séduite, conquise. Jamais elle n'avait vu une robe qui lui plaisait autant que celle-ci. Elle la voulait, rien ne pourrait l'empêcher de l'acheter. Sous le coup de l'impulsion, elle entra dans le magasin et en demanda le prix. Vingt-cinq piastres, répondit la vendeuse. Cela lui donna un coup. Jamais elle n'avait payé si cher pour une robe. De sa vie, M^{me} Lomond n'avait commis d'extravagances. Quand bien même elle en ferait une avant de mourir, quand bien même elle s'offrirait une toilette qui la tente. Alors, elle essaya la robe. – Vrai, on croirait qu'elle a été faite pour vous, déclara l'employée. La vieille dame se regardait dans la glace et de voir ce vêtement d'un beau violet qui s'adaptait si parfaitement aux lignes de son corps, elle était ravie, elle se sentait infiniment heureuse. Elle ne se demandait pas en quelles occasions elle la porterait. Ce qu'elle savait, c'était que cette robe enchantait son imagination

et était une joie pour ses yeux. Donc, elle l'acheta et l'emporta. On lui aurait demandé le double du prix, elle l'aurait prise quand même. En route, elle avait hâte d'arriver chez elle pour revêtir sa nouvelle robe. Lorsqu'elle se trouva dans sa chambre, qu'elle ouvrit la boîte et palpa l'étoffe souple, si soyeuse, qui était une caresse sous les doigts, elle fut envahie par une immense satisfaction. Et à la lumière entrant par la fenêtre, elle regardait le tissu d'un beau violet, du violet de certains iris. M^{me} Lomond allait et venait dans la chambre, admirant tout à son aise la robe qui lui donnait l'air d'une reine. Même si elle la portait simplement chez elle, dans sa maison, ne serait-ce pas suffisant ? C'était pour elle qu'elle l'avait achetée, pas pour les autres. Comme elle se sentait un peu fatiguée, elle s'assit dans une élégante chaise que son mari lui avait donnée lors du vingt-cinquième anniversaire de leur mariage. Avec sa tête blanche soigneusement coiffée, elle se regardait dans le grand miroir de son bureau et cela lui rappelait certain tableau qu'elle avait vu un jour dans un musée. Finalement, après un dernier coup d'œil dans la glace, elle enleva la

robe violette et la déposa sur le lit blanc. Et soudain, une idée lui traversa le cerveau. « Je me ferai enterrer avec cette robe. » Et à cette pensée, elle éprouvait comme une coquetterie posthume. Oui, elle la porterait quelques fois dans sa maison, pour son plaisir et, lorsqu'elle serait morte, on l'ensevelirait avec sa belle robe violette. Non, elle ne ressemblerait pas à ces pauvres mortes qui, vêtues de noir paraissent si lamentables, si vieilles, si pitoyables dans leur livrée funèbre. Un jour ou l'autre, il faut bien faire des arrangements avant de mourir. Elle, elle avait choisi sa dernière robe.

À une couple de semaines de là, M^{me} Lomond revêtit la belle robe violette et s'étendit sur son lit blanc, les mains croisées sur la poitrine et les yeux à demi fermés. Elle jouait à la morte. Dans le grand miroir de son bureau qu'elle avait placé et incliné de façon à se voir, elle regardait cette vieille dame à cheveux blancs, en robe violette, reposant sur son lit dans la pose que l'on donne aux trépassés. C'est ainsi qu'elle serait lorsqu'elle serait morte. Mais cette évocation ne lui inspirait ni crainte, ni frayeur. On aurait dit

que cette robe enlevait à la pensée de la mort l'effroi et même l'angoisse qu'elle inspire souvent. Les yeux mi-clos, elle contemplait sa robe violette et elle songeait. À sa main brillait l'anneau d'or que son mari lui avait donné lors de leur mariage, il y avait si longtemps. Oui, son alliance aussi, elle voulait s'en aller avec, elle voulait la garder. Elle avait traversé la vie avec elle. Pendant soixante-deux ans, elle l'avait eue à son doigt et elle s'en irait emportant l'anneau qu'elle avait reçu au temps lointain de sa jeunesse.

Un jour, elle reçut la visite de ses deux filles et elle leur montra la robe.

– Combien l'avez-vous payée ? demanda l'aînée.

– Vingt-cinq piastres, répondit simplement la mère.

– Vingt-cinq piastres ! Mais pour cet argent, vous auriez pu avoir un beau costume que vous auriez porté toute la saison. Et puis, qu'est-ce que vous voulez en faire de cette robe ?

– Ce que je veux en faire ? Hé bien, je veux qu'on me la mette pour m'enterrer. C'est pour cela que je l'ai achetée. Maintenant, je compte sur vous pour que cette volonté soit exécutée. Je veux aussi qu'on me laisse mon alliance.

– Mais maman, vous n'êtes pas pour mourir ce soir ni demain, fit la cadette. Vous nous donnez froid dans le dos en parlant ainsi.

– Je vous fais simplement mes recommandations, répondit la mère.

À un mois de là, elle se coucha un soir et s'endormit paisiblement. Le lendemain, on la trouva morte dans son lit.

Les deux filles accoururent.

– Tu sais, elle était un peu drôle, maman, dans ces derniers temps, fit l'aînée. Qu'est-ce que tu penses de sa robe violette ?

– Écoute, elle ne s'en va pas en soirée ni au bal ; elle s'en va au cimetière. Les gens nous prendraient pour des folles si on l'affublait de cette robe violette. Pour une femme de son âge, ce serait ridicule.

Alors, on lui a mis une robe noire, mal taillée, dans laquelle la pauvre M^{me} Lomond paraît justement ce qu'elle ne voulait pas être : une vieille femme. Puis, comme on la mettait dans son cercueil, la cadette a arraché l'anneau d'or de sa mère, elle a volé la morte. Et l'aînée s'est fait un couvrepieds avec la belle robe violette.

Le vieil avare

C'était un vieil avaricieux, un méprisable ladre, un bonhomme bien mesquin que le père Nésime Ploche. Sordide que je vous dis, qui n'aurait pas donné un sou à un pauvre qui le lui aurait demandé pour l'amour de Dieu. Sa maison était la dernière d'un petit village de campagne et bien qu'il eût un fort compte en banque, il vivait là seul, pauvrement, chichement, sans aucun agrément. Un triste sire. Lorsque ses parents allaient lui rendre visite, il leur disait : « Vous allez être obligés d'aller manger à l'hôtel, car je n'ai rien à vous offrir. Vous savez, moi, je digère mal, alors je grignote une croûte de pain et c'est là mon repas ». Ou bien encore : « Lorsque vous reviendrez, apportez donc un peu de provisions, car moi, je me nourris des produits de mon jardin et je sais que ce n'est pas suffisant pour la visite. »

Parfois, il ouvrait son armoire et montrant les tablettes vides : « Vous voyez, je n'ai rien », déclarait-il, avec un accent de regret, mais les œufs étaient cachés au grenier et le jambon dans une vieille huche. Non, pas recevant du tout le vieux Nésime Ploche. Répugnant, tellement il était ladre.

Enfin, il mourut un jour le vieil avare. Au su de cette nouvelle, tous ses parents de la ville et des paroisses environnantes accoururent qui en boghei, qui en bicycle, qui en automobile. Pas parce qu'ils avaient de la peine, vous vous imaginez bien. Non, ils ne venaient pas pour pleurer, se lamenter et prier, mais pour festoyer, se réjouir et célébrer l'heureux événement. De son vivant, il ne leur avait jamais offert un repas, hé bien ! maintenant, ils allaient avoir leur revanche. Oui aussitôt que l'on apprit que le vieux pingre était passé de vie à trépas, l'on arriva en hâte pour faire bombance aux dépens du mort. Pendant les trois jours qui précédèrent les funérailles, quatre femmes cuisinèrent sans arrêter, toujours debout devant les fourneaux, constamment occupées à faire cuire des viandes,

des pâtés, des ragoûts, des volailles, des omelettes, des gâteaux, des tartes, des crèmes, des puddings. Et pendant trois jours et trois nuits, ce fut pour les parents du défunt un festin comme on n'en avait jamais vu dans la localité. Chacun mangeait, se bourrait, faisait ripaille. Rassasiés, repus, les convives se levaient et cédaient leur place à d'autres qui, à leur tour, engloutissaient les victuailles que l'on apportait sans cesse et qui circulaient autour des tables. Et l'on se réjouissait, disant : « Hein, s'il nous voyait faire un fricot comme ça dans sa maison, le vieux pingre, ça lui ferait mal au cœur... Il ne nous aurait pas donné une bouchée de pain, hé bien ! on va se régaler à ses dépens maintenant qu'il est parti. »

L'un de ses neveux racontait : « Un jour, j'arrête en passant pour lui dire bonjour. J'étais avec un ami qui entre avec moi. Nous étions assis dans la cuisine. Mon ami regardait la table sur laquelle était une assiette sale et une tasse et soudain, il lance comme ça : « C'est un beau tapis ! »

Le beau tapis, c'était un vulgaire coupon de toile cirée.

Au bout de quelques minutes, mon ami s'exclame de nouveau : « C'est un sacré beau tapis ! »

Le vieux nous regarde curieusement tous les deux puis il demande :

– Qu'est-ce qu'il a donc à dire que c'est un beau tapis ?

– Ben, il regarde le tapis et il trouve que c'est un beau tapis, mais s'il y avait des verres à bière dessus, il regarderait pas tant le tapis mais les verres.

– Ben, tu sais, mon neveu, qu'il fait, je ne peux pas vous offrir de bière ni de fort parce que je n'en prends jamais une goutte et que je n'en tiens pas à la maison.

– Dans ce cas, on va se payer la traite nous-mêmes, dis-je, car nous avons un flacon de gin dans la voiture.

Alors, mon ami sort et revient apportant la bouteille et deux verres.

– Bon, on ne vous en offre pas puisque vous n'en prenez pas, dis-je. Ce sera à votre santé.

Et mon ami et moi nous prenons un coup à son nez. Il était bien vexé le vieux, mais il ne pouvait rien dire.

Chacun de s'esclaffer en se représentant la figure du vieil avare.

Avant d'aller le mettre en terre, ce furent trois jours de goinfrerie et de farces au gros sel. Personne ne paraissait le regretter le vieux Nésime Ploche.

La réunion faillit toutefois se terminer de façon tragique. En effet, une femme se bourra tellement de nourritures, qu'elle eut une indigestion aiguë, perdit subitement connaissance et s'écrasa au plancher. Il fallut faire venir l'ambulance pour la conduire à l'hôpital où elle resta deux jours avant de revenir à elle. Pendant ce temps, l'on conduisit le vieil avare au cimetière et chacun retourna chez soi joyeux et satisfait.

La marchande à la toilette

Vraiment, c'était un magasin unique que celui de M^{me} Labadie, un magasin où ces dames pouvaient acheter des souliers, des chapeaux, des gants, des bas et mille autres articles pour la moitié du prix qu'elles auraient payé ailleurs. Et la marchande, quelle charmante femme ! Affable, de bonne humeur, aimable avec vous, même si vous alliez chez elle seulement pour fouiller dans l'amoncellement de marchandises qu'elle entassait dans son salon. Elle avait un tas de clientes qui venaient des quatre coins de la ville, qui finissaient par se connaître, qui causaient entre elles comme à un thé ou à un bridge. M^{me} Labadie ce n'était pas seulement une personne bien avenante, c'était une acheteuse fort avisée, très habile et s'entendant admirablement aux affaires. Après une faillite ou un incendie dans un établissement de commerce, elle arrivait en hâte, faisait une offre pour un lot de marchandises

qu'elle choisissait. Et ordinairement, elle retournait chez elle avec une voiture chargée d'articles de toilette qu'elle débitait ensuite à « des prix défiant toute compétition » pour nous servir de la formule employée par ces messieurs du commerce. Elle n'avait pas un magasin régulier M^{me} Labadie ; elle exerçait son industrie dans sa maison privée où les marchandises s'empilaient dans un apparent désordre fort pittoresque. Cependant, si vous lui demandiez un article, elle n'avait pas besoin de chercher, M^{me} Labadie. Elle savait toujours où le trouver. Non seulement les clientes étaient heureuses de faire des emplettes au rabais, mais leur grand plaisir était de fouiller parmi ces amoncellements de linge de tout genre qu'offrait la marchande. Il arrivait parfois que certaines visiteuses peu scrupuleuses glissaient subrepticement dans leur sacoche quelque article qui les tentait trop fort.

– Mais on vous vole, M^{me} Labadie. Il y a des femmes qui vous chipent des gants, des mouchoirs, des camisoles, déclarait parfois une cliente à la directrice de la maison, pour lui ouvrir les yeux et la mettre en garde contre les voleuses.

– Mais, chère madame, vous croyez peut-être que je ne m’en aperçois pas. Je les vois bien, mais elles éprouvent une telle jouissance à me piller ainsi que je n’ai pas le cœur de les avertir et de me faire rendre mon bien. Tenez, pour un article de dix ou quinze sous qu’elles me volent, elles ont du plaisir pour cinq piastres. D’ailleurs, je note cela, et lorsqu’elles achètent quelque chose, un autre jour, je me rembourse en leur vendant plus cher.

Ah ! les clientes de M^{me} Labadie passaient de bonnes heures l’après-midi dans son salon converti en magasin. L’on jasait, l’on discutait, l’on se racontait les nouvelles et on regardait, on palpitait, on froissait, on jetait de côté chaque morceau de marchandises entassées dans la pièce. Les femmes se téléphonaient : « Allez-vous chez M^{me} Labadie, aujourd’hui ? Je vous rencontrerai là. » Et elles venaient du nord, du sud, de l’est, de l’ouest. Oui, un magasin bien agréable que celui de M^{me} Labadie. Son seul inconvénient, c’était qu’il changeait trop souvent d’adresse. Chose curieuse, la marchande qui était si pratique, si avisée, si habile en affaires, ne demeurait jamais

plus d'un an au même endroit. Il lui arrivait même de déménager au bout de six mois. Jamais satisfaite de la localité. Alors, elle changeait de quartier, s'en allait ailleurs, s'installait dans une nouvelle maison, téléphonait à quelques clientes et les chargeait de prévenir leurs amies. Et au bout de trois ou quatre jours, toutes ces dames se rencontraient de nouveau, en quête d'occasions et pour le plaisir de se revoir et de causer.

Elle serait devenue riche M^{me} Labadie, mais elle avait un mari qui ne travaillait pas et qui jouait aux cartes. Il lui coûtait cher, jusqu'à deux cents piastres dans un mois. Mais elle ne se plaignait jamais. Elle se plaisait dans son commerce et à la longue, ses clientes étaient devenues un peu ses amies. Ah ! si seulement elle n'avait pas déménagé si souvent ! Cela dérangeait les habitudes. Puis, il fallait s'adresser à quelqu'autre cliente pour obtenir la nouvelle adresse.

Un jour, elle laissa encore son magasin pour s'en aller ailleurs, mais ne téléphona à aucune cliente comme elle faisait autrefois. Quelques-

unes de celles-ci la cherchèrent en vain. Ne la trouvant pas, elles renoncèrent à regret à leur distraction coutumière. Elles l'oublièrent peu à peu et prirent le chemin d'autres magasins. L'une de ces femmes toutefois, restait fidèle à M^{me} Labadie. Elle la cherchait toujours. Elle s'adressait à ces dames qu'elle avait autrefois l'habitude de rencontrer au magasin d'occasions, mais aucune ne pouvait la renseigner. Celle-là, elle ne pouvait se consoler de ne plus fouiller dans les amoncellements de marchandises. Et elle téléphonait : « Vous ne savez pas où est M^{me} Labadie ? Je la cherche. Je ne sais où elle est rendue, ni ce qu'elle est devenue. Vous comprenez, elle déménage si souvent, elle n'est pas facile à trouver. »

Enfin, un jour, elle l'obtint l'information désirée.

– M^{me} Labadie ? Ah oui, je sais où elle est et je vais vous le dire. La pauvre femme est dans une bonne place. Elle a fini de déménager. Ça fait deux ans qu'elle est au cimetière.

Problème de veuve

Après sept semaines de tortures à l'hôpital l'homme était mort d'une étrange et bizarre maladie qui avait complètement dérouté la science et l'expérience des médecins de la maison. Aussitôt le décès constaté, ils voulurent pratiquer l'autopsie pour en connaître les causes. Prévenue de leur intention, la veuve protesta énergiquement, opposant un refus catégorique aux instances des praticiens.

– Dans ce cas, fit le chef de clinique, il va vous falloir payer immédiatement la note de l'hôpital qui est de cinq cents piastres.

Devant cet ultimatum, la femme qui n'avait pour toute fortune qu'une assurance de mille piastres laissée par son mari resta perplexe et demanda quelques heures pour réfléchir. Lors donc, elle courut chez une amie à qui elle soumit son problème en lui demandant son avis.

– Payer un compte de cinq cents piastres ou laisser pratiquer l'autopsie ? s'exclama l'autre. Tu me demandes quelle alternative il faut choisir. Franchement, je crois que tu es folle pour hésiter. Moi, si c'était mon mari, je garderais mon cinq cents piastres et ils pourraient le vider jusqu'au trognon, comme un coq.

Oraisons funèbres

Vous pensez peut-être que lorsqu'on l'a mis dans sa fosse, qu'on l'a enterré et qu'on a planté au-dessus de lui une planche avec l'inscription : Ci-gît Ambroise Paré, décédé à l'âge de 65 ans. Requiescat in pace, que c'est bien fini. Oui, fini pour lui, le vieil imbécile, mais c'est alors que les troubles commencent pour sa femme et les enfants qu'il a laissés derrière lui. Vous le pensiez riche cet homme-là et sa famille comptait sur son héritage. Il possédait quatre ou cinq maisons qui lui donnaient un beau revenu et il avait des obligations qui rapportaient un joli montant. Mais une fois disparue la vieille fripouille, vous découvrez avec stupeur et indignation que ses maisons sont grevées d'hypothèques à leur pleine valeur et que son coffret de sûreté est vide comme si des cambrioleurs l'avaient visité. Oui, c'est ainsi. Pendant des années, il a été hypocrite au possible.

Il a dépouillé les siens au profit de sa maîtresse. Alors, au lieu de recevoir un héritage qui leur eût permis de vivre confortablement, les enfants vont avoir à lutter péniblement pour gagner leur vie et ils seront en outre obligés de prendre soin de leur mère. Puis lui, Ambroise Paré, il pourrit et se décompose lentement dans sa fosse au-dessus de laquelle vous avez envie d'aller déposer des ordures.

Ou bien il se nomme Sévère Laramée le défunt que l'on a mis en terre et il a laissé un testament qui a mis la brouille dans toute sa famille. Et il avait des dettes à droite, à gauche, partout. Alors, une fois descendu dans son trou, voilà que les créanciers arrivent de toutes parts et harcèlent la pauvre veuve. Puis ce sont des procès qui mangent le petit héritage.

Et Napoléon Fichaux propriétaire du grand magasin à rayons *À la bonne ménagère*, qui faisait de belles affaires, qui prospérait et qui serait sûrement devenu très riche sans la bosse de vanité qu'il avait reçue en naissant. La vanité, comme on sait, cela se voit vite chez un homme

et il se trouve toujours des flatteurs pour l'exploiter. Or donc, notre marchand fut vite entouré de types sans scrupules désireux de tirer profit de sa faiblesse, de lui soutirer son argent. Pour ce, ils lui suggérèrent un automne de fonder un club de hockey qui porterait le nom de son magasin et qui lui ferait ainsi une belle réclame, la meilleure possible. Lui se laissa convaincre. Naturellement, on le nomma président et ce titre le gonflait d'orgueil. Ses aviseurs lui fournirent même un tas de joueurs ayant eu des noms fameux dans le passé, mais maintenant brûlés, usés, finis. Néanmoins, ils recevaient pour leurs services un paiement hors de proportions avec leurs maigres capacités. Et ce club, on le faisait voyager dans toute la province, on l'envoyait jouer dans la plupart des villes de quelque importance. Alors, les frais de déplacement et les salaires coûtaient des sommes folles. C'était de la publicité rudement dispendieuse. Mais, adroitement, les conseillers de M. Fichaux qui avaient le tour du bâton dépouillaient cyniquement le patron dans toutes les affaires relatives au club. Et chaque semaine,

la pauvre dupe réunissait ses joueurs, le gérant de l'équipe, ses conseillers et ses amis dans le sous-sol de son magasin et leur servait de copieux soupers arrosés de bonnes liqueurs. Dans ces occasions, les intéressés se levaient à tour de rôle et prononçaient un petit discours, vantant l'initiative, l'esprit sportif et les talents de monsieur le président dont le nom, grâce à son club, était maintenant connu dans tout le Québec. M. Fichaux se grisait de ces paroles élogieuses autant que du whiskey et du rhum qu'il ingurgitait. C'était un encens qui lui était aussi agréable que l'arome de ses cigares dont la fumée emplissait la salle. Et lorsqu'il avait ainsi pris quelques verres, M. Fichaux devenait enclin à plus de générosité encore et les chèques de vingt-cinq, cinquante et même cent piastres, tombaient de ses mains dans celles de ses amis. Il voulait montrer qu'il était un vrai sportsman, comme si d'être sportsman était une preuve d'intelligence supérieure.

Quand ce fut l'été, encouragés par leur succès, les rusés compères persuadèrent le faible, naïf et vaniteux M. Fichaux de faire l'acquisition d'une

écurie de pur sang qui porteraient son nom à la victoire sur les champs de courses. Une fois de plus, le marchand tomba dans le panneau. Alors, on lui fit acheter une demi-douzaine de chevaux qui avaient déjà fourni leur carrière et qui n'étaient plus bons qu'à être abattus pour faire du savon, et une couple de poulains pleins de promesses, lui assurait-on. Des pur sang quand vous courez après pour en acheter, ça coûte cher et les entraîneurs, les valets d'écurie, les jockeys, ne travaillent pas pour des prières. M. Fichaux en fit l'expérience. Mais lorsqu'il arrivait à l'hippodrome en complet gris clair, avec sa lunette d'approche en bandoulière et qu'il se rendait au paddock en passant devant la foule massée dans la grande estrade, il était tout glorieux. Lorsqu'un de ses porte-couleurs prenait part à une épreuve, M. Fichaux, en vrai turfman, pariait un joli montant sur les chances de son coursier et, sa jumelle devant la figure, il suivait fébrilement les détails de la course, mais invariablement son cheval se faisait battre.

Son club de hockey, son écurie de pur sang lui coûtaient cher, terriblement cher à M. Fichaux,

mais ses amis, ses conseillers qui s'engraissaient de ses pertes et qui grappillaient sur toutes les transactions l'encourageaient à continuer, lui prédisant de glorieux succès dans un avenir rapproché. Et ils continuaient de vanter les beautés du sport et toute la publicité qu'il rapporte. M. Fichaux fut toutefois à même de constater que la banque ne prisait guère ce genre de réclame car lorsqu'il se vit forcé de demander à ce qu'elle lui consentit des avances, elle les lui refusa, disant que les banques avancent de l'argent pour le commerce légitime, non pour des entreprises sportives. M. Fichaux s'adressa ailleurs, mais il n'obtint que des refus. Il était mal pris. Et lui qui avait commencé à boire avec ses amis, vidait maintenant seul une demi-bouteille par soir pour noyer ses ennuis, mais le remède était pire que le mal. Puis l'alcool lui était absolument contraire. Ses affaires et sa santé allaient mal, très mal. Alors, comme ça devait arriver, il a fait faillite, puis il est mort, mort à quarante ans. Débarrassé de tous les tracas qui avaient fondu sur lui. Mais sa veuve se demande comment elle va faire pour vivre et les fils qui

sont sans ressources, sans emploi, s'adressent aux anciens amis de leur père pour qu'ils les aident à se trouver une situation mais alors, ces parasites, ces exploiters qui ont bu son scotch, fumé ses cigares, mangé ses plantureux soupers, qui l'ont grugé, qui lui ont extorqué son argent, se débarrassent prestement de ces quémandeurs, de ces importuns. Alors, au lieu de la vie d'abondance à laquelle elle était habituée, la famille maintenant réduite à la misère, le bénit le défunt !

Et la vieille Catherine Labarge, une vieille fille de soixante-quinze ans qui avait des douzaines de neveux et de nièces, pas riches les uns ni les autres et à qui un cent ou deux cents piastres aurait fait grand bien, vous pensez peut-être qu'en mourant elle a partagé entre eux son modeste avoir. Bonnes gens ! Elle a légué son argent et sa maison à son voisin. Mais oui, à son voisin.

Je pourrais vous en citer des douzaines, mais de songer à eux me donne un tel dégoût que je veux m'efforcer de les oublier.

Oui, c'est poison les morts. Ils vous ont fait souffrir pendant qu'ils étaient vivants et maintenant qu'ils sont disparus, ils continuent et même c'est pire. Ils seraient à mille pieds sous terre que leur souvenir maudit vous harcèlerait.

À 85 ans

Moi, si j'avais un conseil à vous donner, je vous dirais : Tâchez de ne pas vous rendre à 85 ans, surtout si vous n'avez pas de rentes. Quatre-vingt-cinq ans c'est bien vieux et, vous savez, à cet âge on radote un peu, on bavarde, on raconte parfois des choses qu'il serait mieux de garder pour soi. (Vous me direz : Pas besoin de se rendre à 85 ans pour ça. Il y en a bien des jeunes qui jasant autant. Ça, je vous le concède).

Ainsi, le père Sabourin qui se la coulait douce à l'hospice avec sa pension de vieillesse : ses trois repas par jour, sa pipe, les palabres avec les autres pensionnaires. L'antichambre du paradis quoi ! Il s'est joué un mauvais tour. Lorsque l'inspecteur du gouvernement est passé avec son répertoire de questions, le vieux s'est mis en frais de parler. Tout innocemment, il lui a raconté ceci et cela, que son fils Arthur gagnait tant, que

l'autre, Napoléon, recevait tel salaire, et son troisième, Alphonse, tant, et autres boniments. Il faisait de son mieux pour se rendre intéressant le père Sabourin, mais il a trop parlé et il a eu la surprise de sa vie lorsque monsieur l'inspecteur après l'avoir patiemment écouté lui a dit : Mais, mon ami, je ne puis voir pour quelles raisons vous acceptez l'argent des vrais pauvres. Vous, ce sont vos enfants qui devraient vous faire vivre et non le gouvernement. Vous avez commis là un abus grave. Je ne dis pas que vos fils seront obligés de rembourser à l'état ce que celui-ci vous a donné, mais je vais recommander que vous ne receviez plus un sou. Dans tous les cas, vos enfants devront s'arranger entre eux pour payer votre pension. Il n'en revenait pas le père Sabourin. Voilà ce qu'il avait gagné à trop parler.

Mais quand Élise, sa bru, a appris la chose, elle en a fait une colère, une vraie. Mettez-vous à sa place, hein, et osez dire qu'elle a tort.

– Moi qui ménage, qui me prive de tout et maintenant, je vais être obligée de payer pour nourrir ce bavard qui n'avait qu'une chose à

faire : ouvrir la bouche pour manger et non pour parler. Bien, le vieil imbécile, je vais l'inviter pour toute une journée et je vais lui faire manger des pâtés de porc frais, je vais le bourrer jusque là, et j'espère bien qu'il va prendre une indigestion pour en crever. Et s'il tombe mort dans la rue, soyez certain que ce n'est pas moi qui irai l'identifier à la morgue. L'enterrera qui voudra, mais pas moi. Puis, je ne veux pas l'avoir dans mon terrain au cimetière.

Le sourd-muet

Toujours coiffé d'un tuyau cabossé et enveloppé d'une vieille redingote, ce sourd-muet avait trouvé un truc pour vivre sans travailler. Vers la fin de l'après-midi, il parcourait la liste des décès dans le journal et se choisissait un mort, un mort cossu autant que possible, un mort de la classe moyenne, là où on n'est pas regardant sur la mangeaille. Alors, dans la soirée, il se rendait le voir son élu, hochait la tête en le regardant dans sa bière, comme pour dire que c'est bien triste. Avec un air de componction, il serrait des mains pour exprimer sa sympathie, s'installait confortablement, en familier de la maison, et prenait de copieuses collations avec les parents et les amis du défunt. Les heures passaient. Pendant que les autres causaient, lui faisait honneur aux piles de sandwiches et de tartines et vidait de nombreuses tasses de café qui lui faisaient éprouver un grand sentiment de bien-

être. Et pas de danger de se compromettre par quelque parole imprudente, car il était muet. D'ordinaire, il passait à la maison mortuaire, la nuit précédant les funérailles et il faisait bombance aux dépens du mort. Et lorsqu'on partait pour l'église, on le voyait avec son haut-de-forme au poil hérissé et sa redingote fripée dans la procession qui suivait le corbillard.

Chaque matin, nanti d'un plantureux déjeuner servi par des parents hospitaliers et bien intentionnés, il suivait la dépouille mortelle d'un nouveau trépassé.

Mais la mode des gueuletons aux veillées funéraires s'est perdue de même que celle de porter des hauts-de-forme, dans la classe moyenne. Il vint un temps où il n'y avait plus que lui et les croque-morts à arborer cette coiffure. Alors, le métier du pauvre sourd-muet est devenu bien précaire. Et quant à l'exercer chez les riches, c'était une autre histoire. On ne pénètre pas chez eux comme on veut et on ne s'assoit pas à leur table sans invitation. Pas le moindre free lunch à espérer. Et parader avec les fortunés dans le

cortège funèbre, il ne fallait pas y penser. Son tuyau n'était vraiment pas assez reluisant et sa redingote un peu trop vieillotte. Cela aurait juré. Il aurait eu trop l'air misère et les gens se seraient éloignés de lui comme d'un pestiféré.

Pas de chance non plus chez les pauvres. Son haut-deforme eut été déplacé.

Son métier est devenu usé comme sa défroque, une chose du passé, et le pauvre sourd-muet a fini ses jours à l'hospice des vieux.

Les deux vieux

Ils étaient deux vieux qui avaient bien un total de cent-vingt-cinq à cent-trente ans. Alors qu'il y en a qui possèdent de l'argent, des maisons, une foule de choses, eux ils avaient une pelle et un râteau. Et lorsque le printemps était revenu, que la neige était disparue et que les grives avaient fait leur apparition dans les cours, eux, munis de leur pelle et de leur râteau, ils allaient de porte en porte et, pour vingt-cinq sous, offraient de nettoyer le petit terrain en avant de votre maison. Patiemment, sans se hâter, ils enlevaient les feuilles mortes, les bouteilles à lait, les boîtes de conserves, les papiers de tous genres qui recouvraient votre gazon. La toilette terminée, ils recommençaient chez le voisin. Lorsqu'ils avaient réuni un montant suffisant, ils allaient s'acheter une petite bouteille de whiskey et, assis sur la marche d'un hangar ou sur une boîte à vidanges, dans une ruelle, ils se chauffaient

béatement au soleil en prenant une gorgée d'alcool à même la bouteille. Aussi inoffensifs que les moineaux.

Depuis les années qu'ils nettoyaient les terrains dans ma rue, je les connaissais un peu. Or, ces jours derniers, j'aperçus l'un des deux vieux qui, avec sa pelle et son râteau, accomplissait seul son habituelle besogne.

– Qu'est-ce que fait donc votre compagnon aujourd'hui ? Il n'a pas le goût à travailler ? Il se repose ?

– Ben, il a fini de travailler. Il va se reposer longtemps. Il est mort.

– Il est parti bien vite. Il me semble que je l'ai vu encore ces jours derniers.

– Ah oui ! Un soir, il n'avait pas assez d'argent pour s'acheter du bon whiskey. Alors, il en a bu du mauvais et le lendemain, il n'avait plus besoin de pelle ni de râteau.

– Puis, vous, vous tenez bon ?

– Faut bien. Pis quand je ne travaille pas, je m'ennuie, pis je pleure, je pleure trop. Ça, c'est

mauvais signe. C'est de la folie. Ben sûr que c'est la fin qui approche. Vrai, j'avais hâte que le printemps arrive pour gagner une couple de cennes. Moé, il me faut un peu d'argent pour prendre un p'tit coup. J'ai besoin de ça. À la maison, ils me disent : Donnez-vous pas de mal, mangez, dormez, écoutez votre radio. Mais je ne peux rester là à rien faire. Je m'ennuie trop, je pense trop. Faut que je travaille pour m'acheter une p'tite bouteille. Ça fait pas de mal à personne, ça. Je sais bien que je ne devrais pas en prendre, mais vous comprenez, j'ai soixante-quinze ans, je n'ai pas de parents, je suis seul au monde et ces idées-là, ça me porte à boire.

– Mais ces gens chez qui vous demeurez ?

– Ce sont des étrangers, mais ça fait longtemps que je suis avec eux et ils me gardent. C'est mon refuge. Ils besognent dur pourtant. Ils ont une boutique dans le fond de leur cour et ils travaillent pour des manufacturiers d'habits. À onze heures, minuit, une heure, vous pouvez voir les fenêtres éclairées. Il y en a encore un ou deux qui travaillent. L'un des garçons, un jeune, doit

faire cinq cents boutonnères par jour. Il se couche lorsqu'il a fini et il recommence le lendemain. Et les filles cousent et pressent les habits. Partout à côté, les gens dorment, mais dans la boutique, vous en voyez un ou deux penchés sur leur travail. Le père est mort il y a deux mois. Il avait bien trimé et il avait élevé une famille de quinze enfants. J'avais été absent quelques semaines... Lorsque je suis sorti... j'avais soif et pas d'argent. Alors, je me suis dit : Je vas aller lui demander dix ou quinze cennes. Mais sa femme m'a informé qu'il était bien malade et que personne ne pouvait le voir. Le lendemain, il a été transporté à l'hôpital dans une voiture d'ambulance. Je suis allé le voir. Le docteur et un prêtre étaient là. Ils sont sortis et je suis resté seul avec lui. Son bras était sur le drap et je voyais qu'il tentait de le lever pour me serrer la main, mais il n'avait pas la force. Alors, d'une voix faible, il m'a dit : Retournez à la maison et soyez bon garçon. Je suis parti et je ne l'ai pas revu vivant. Cet homme là, c'était du bon monde. Ah ! oui, mieux que des parents.

Tout en parlant, le vieux avait terminé sa tâche, fini de nettoyer avec son râteau le petit carré de terrain en avant de la maison. Alors, il a sonné à la porte et une dame à cheveux blancs après avoir regardé le travail accompli lui a remis une pièce de vingt-cinq sous. Il l'a mise dans sa main gauche, puis avec sa droite a fouillé dans sa poche, comptant sa monnaie avec ses doigts. Alors, se tournant vers moi : Vous ne pourriez pas me donner quatre cennes, c'est tout ce qui me manque pour que je puisse m'acheter une p'tite bouteille.

Le village de l'enfance

Lorsque Louis Dubuc se trouva à dix-neuf ans, une place à la ville, il était très heureux de laisser son village où la vie était si tranquille, si monotone, où il ne se passait jamais rien. En imagination, il entrevoyait une existence bien agréable, bien plaisante là-bas, où l'on gagne de l'argent avec lequel on peut s'acheter de beaux habits, où il y a tant de distractions et d'amusements. À cette heure, il envisageait l'avenir d'un cœur léger.

– Viens nous voir aussi souvent que tu le pourras, lui recommanda sa mère en l'embrassant et au regret de le voir s'éloigner.

– Écris-nous de temps à autre, fit le père en lui serrant la main.

– N'ayez pas peur, je ne vous oublierai pas, répondit le jeune homme.

– Achète-toi un beau bicycle, fit le jeune frère en manière d’adieu.

Et Louis Dubuc s’en fut à la ville. Il avait un modeste emploi où il travaillait ferme mais où il ne rencontrait pas beaucoup de bienveillance ni de sympathie. Pas de camaraderie comme au village. Étranger. Là, chacun pour soi. Toutefois, il se fit à cette vie, prenant lui aussi la même attitude à l’égard des autres. Évidemment, la réalité était différente de ce qu’il avait rêvé, mais il était satisfait.

Il fut longtemps sans retourner au village et il n’écrivait pas fréquemment. Bien souvent, par de beaux dimanches d’été, sa mère attendit en vain le fils parti à la ville.

Des années s’écoulèrent et, comme il gagnait maintenant un salaire raisonnable, il se maria. Bientôt, il commença à trouver qu’il en coûte plus pour vivre deux que seul. Tout de même, il réussissait à subvenir aux besoins du ménage. Puis, un garçon et une fille entrèrent dans la maison. L’on formait une famille de quatre personnes. Parfois, le soir, en voyant jouer les

petits, l'homme songeait à ses vieux qui achevaient leur vie au village.

Louis Dubuc se rendait compte de ses responsabilités et il ne faisait guère d'extravagances pour lui-même, car il aurait voulu économiser pour plus tard, afin d'aller finir ses jours au village de son enfance, mais c'était difficile, car souvent, sa femme répétait : Il faut vivre comme du monde ; il faut faire comme les autres. Et c'était cette ambition de l'épouse qui mangeait le salaire. Des jours, il se demandait ce qui arriverait s'il tombait malade ou s'il perdait son emploi. Cette pensée le rendait malheureux, bien qu'il ne redoutât pas telle catastrophe.

Les enfants grandissaient. Puis, la vieille mère en campagne mourut et, un an plus tard, ce fut le père. Le frère resté là-bas hérita de la maison paternelle.

Comme il fallait vivre comme du monde, faire comme les autres, l'on acheta une automobile et le dimanche, l'on faisait un petit voyage avec les jeunes. Parfois, l'on allait au village de M. Dubuc et l'on mangeait chez le frère, maintenant marié à

son tour. Des anciens qui voyaient le visiteur disaient : « Tiens, je ne me trompe pas, c'est Louis Dubuc, de la ville. Il a une belle voiture, hein ? »

– Oui, il a une bonne place et il est à l'aise aujourd'hui. Il vit bien, ajoutait un autre.

Vêtue d'une toilette tapageuse, M^{me} Dubuc était flattée, bien heureuse, lorsqu'elle entendait une remarque de ce genre.

Ça passe vite les années. Louis Dubuc commençait à grisonner. Sa femme aussi, mais elle se teignait les cheveux, voulant continuer à paraître jeune. On vivait comme du monde, on faisait comme les autres, mais tout le salaire y passait.

Puis, un jour, qu'il avait été injustement traité, Dubuc éprouva un grand sentiment de lassitude et de dégoût. Depuis si longtemps, il était à la tâche et sous les ordres des autres, il aspirait à la libération et à l'indépendance. Il songeait à la douceur et au contentement qu'il goûterait à se reposer dans le petit village de son enfance, à cultiver un bout de jardin, à pêcher l'achigan sur

les bords de la rivière qui traverse la région. C'est dangereux ces idées là pour un homme qui n'a pas le sou. Elles ne l'aident pas à réaliser le désir qu'il éprouve et elles lui rendent la besogne plus dure, la vie plus amère. Ce n'est pas l'oreiller qu'il faut pour dormir en paix. Être mécontent de son sort, c'est bien triste.

Finir ses jours dans son village. Ce rêve lui était venu comme une maladie qui, insidieusement, se glisse en vous et mine votre organisme. Souvent, il y pensait le soir. Il prenait son journal pour le lire, mais au lieu de cela, il songeait et, en imagination, il voyait un ermitage à côté duquel fleurissaient des lilas et des boules-de-neige. En vieillissant, il devenait bucolique.

Mais de rêver à la campagne, d'évoquer une petite maison à soi, une petite maison blanche avec des volets verts, ça ne donne pas de pain. Il fallait se lever chaque matin, se rendre au travail, exécuter la corvée quotidienne, remâcher le soir avec amertume, dans une vaine révolte, les avanies de la journée, dormir d'un sommeil troublé, pour se remettre le lendemain sous le

joug. Cela chaque semaine, chaque mois, d'une année à l'autre. Maintenant, sa femme était bien démolie, plus belle à voir, mais elle continuait de teindre ses cheveux, de se peindre la figure et les ongles et de porter des toilettes de petite jeune. Lui, parfois, il avait des pantalons rapiécés. Lorsqu'il était assis sur sa chaise, ça ne paraissait pas.

Sûr qu'il était fatigué. Fatigué du travail et fatigué des remarques blessantes, des reproches cruels et grossiers. Ah ! pouvoir dételer, pouvoir se reposer, aller vivre dans le village de son enfance ! Justement, un jour, il apprit que le père Levert, l'un des anciens de la place était mort et que sa maison, voisine du boulanger, était à vendre. Certes, ce n'était pas un palais, mais quand on se fait vieux, on devient moins exigeant, plus accommodant. Puis, il avait toujours aimé ça, lui, Dubuc, l'odeur du pain qui cuit, cette bonne odeur qui fait venir l'appétit et que l'on aspire à pleines narines. Ça ferait son bonheur cette demeure où le père Levert avait vécu toute sa vie. Il s'informa du prix et, sous le coup de l'impulsion, vendit son auto, retira de la

banque ses quelques cents piastres d'économies et acheta la maisonnette. Dans l'étude du notaire où il signa le contrat, il était aussi heureux et aussi ému que le jour où il avait signé son acte de mariage, il y avait si longtemps. Maintenant, ce n'était pas tout d'avoir sa petite propriété. Il fallait avoir les moyens d'y vivre. Mais à la campagne, dans un village, on se nourrit à bon compte, se disait-il. Alors, tout en continuant à travailler, il se mit à économiser féroce­ment. Sa femme protestait, disputait, hurlait, boudait. Lui, il économisait ses sous pour prendre sa retraite. Avare, c'était ce qu'il était devenu. Déjà, il y avait trente-deux ans qu'il était à l'emploi de la même maison. Alors, il s'imaginait qu'après de si longs états de service, s'il annonçait qu'il se retirait, on lui accorderait une pension, la moitié de son salaire, probablement. Avec cette rente et ce qu'il avait déjà mis de côté, il en aurait assez pour vivre. Mais lorsqu'il suggéra la chose aux patrons, alléguant qu'il n'était plus jeune, qu'il n'avait plus ses forces de jadis, ceux-ci refusèrent. Accorder une pension, ce serait créer un précédent. Un employé se retire, mais il peut

vivre encore dix ans, quinze ans, vingt ans même, sans qu'il donne pour un sou de travail. Non, accorder une pension, ce n'était pas une chose pratique. Une semaine de travail, une semaine de salaire, ça c'est équitable, et chacun est quitte.

Alors, ainsi rebuté, le pauvre Dubuc, bien usé, bien caduc, a continué sa besogne de plus en plus pénible, plus dure chaque jour. Cependant, les patrons n'avaient pas oublié les aveux de Dubuc au sujet de sa fatigue, de ses forces défaillantes et, un samedi, en ouvrant son enveloppe de paye, il trouva son salaire diminué. Il avait trop parlé le vieux Dubuc. Quand même, il dut partir chaque matin pour aller accomplir sa tâche et subir d'amères avanies que semblait lui attirer sa tête grise.

Comme il ne pouvait aller vivre dans sa maison là-bas, il l'avait louée. Un autre l'occupait avec sa famille. Lui Dubuc, continuait de vieillir à la ville.

Mais tout arrive un jour. Après des années d'attente, après avoir été si longtemps en servage, Dubuc partit un jour pour son village. Il partit par

un admirable jour de mai alors que la campagne était d'un beau vert tout neuf, que l'herbe sentait bon, que les lilas étaient en fleurs et que les oiseaux chantaient gaiement dans les pommiers couverts d'une frondaison blanche et rose. L'air était doux, tiède, la brise vous caressait la figure. Ah, oui ! une vraie belle journée pour retourner au village de son enfance. Pour la circonstance, son fils et sa fille et deux camarades l'accompagnèrent jusqu'au cimetière où les pissenlits aux fleurs d'or faisaient des taches lumineuses entre les tombe et les croix rouillées et branlantes. Et on le descendit dans une fosse où sa vieille carcasse fourbue se reposera enfin.

La vierge folle

C'était une vierge folle qui avait eu bien des amours au temps de sa jeunesse et même longtemps après. Mais tout passe et l'âge étant venu et ses charmes pas mal disparus, elle prit un jour une décision. Et après un lessivage général de sa conscience qui en avait grandement besoin, elle laissa là son dernier amant qui s'en trouva bien débarrassé et son patron qui lui devait un montant de salaire arriéré, entassa ses meubles dans un camion et s'en fut dans une petite campagne lointaine où elle ouvrit une magasinette.

Comme c'était au printemps, que les arbres verdissaient, que les fleurs sortaient de la terre, elle put se distraire pendant quelque mois à cultiver son jardin et à vendre quelques articles dans sa boutique. Et puis, il y avait des étrangers, des automobiles passaient, et cela mettait un peu

de vie dans la place. Mais les saisons de l'année se succèdent comme les saisons de la vie et après le printemps et l'été vint l'automne. Les citadins qui avaient passé le temps des chaleurs dans la localité s'éloignèrent et bientôt, il ne resta plus dans le pays que les villageois soucieux, pauvres et taciturnes. Les illusions dont elle s'était bercée en venant ici s'en allèrent avec les feuilles mortes et elle souffrit d'un ennui morne, lourd, accablant. Puis, on ne change pas de nature en changeant de lieu et, des jours, elle ressentait des ardeurs qui la consumaient.

Dans ses loisirs, elle songe à son enfance alors qu'elle était très pieuse. Alors, elle se jette à la dévotion et s'efforce de retrouver les élans de ferveur de ses jours de couvent. Elle va à la messe chaque matin et se confesse et communie chaque semaine, mais c'est bien le diable comme c'est difficile de retrouver ce que l'on a perdu et, après avoir été une pécheresse pendant plus de trente ans, on ne devient pas une sainte du jour au lendemain.

Elle s'ennuie atrocement.

Rien ne différencie une semaine d'une autre tellement la vie se déroule la même chaque jour. Si, par hasard, le curé annonce deux décès le même dimanche, c'est un gros événement.

Et l'hiver arrive. Dès quatre heures de l'après-midi, il fait déjà noir et il faut allumer les lampes. La campagne est triste et sale, les chemins défoncés par la pluie. Alors que les ténèbres enveloppent le petit village, elle songe aux rues de la grande ville brillamment éclairées de lumières multicolores et dans lesquelles roule un flot continu de promeneurs qui admirent les marchandises de luxe étalées dans les vitrines. De chez elle, elle ne peut distinguer la maison d'en face tellement tout est noir. Deux lueurs, l'une chez le voisin et l'autre deux ou trois arpents plus loin révèlent seules que des gens vivent ici. Partout ailleurs ténèbres et obscurité. C'est lugubre. Elle a l'impression d'être dans un pays mort. Parfois, pendant des journées entières, il ne passe qu'une seule voiture dans le village : celle du courrier qui laisse au bureau de poste un sac de malle dans lequel il n'y a jamais rien pour elle. Quelques rares campagnards, pas même à toutes

les heures, passent lentement à pieds dans leurs vêtements étriqués. Parfois l'un d'eux entre dans sa magasinette et, d'un ton dolent, offre d'échanger de la viande, du beurre, des œufs pour sa marchandise. Jamais elle n'aurait cru que l'argent fût si rare. Dans ce pays de misère un sac d'oranges est un luxe. Des journées, il n'entre absolument personne chez elle. Alors, elle se dit que ce n'est pas vivre que d'habiter là. C'est être enterrée vivante. Un soir, elle s'est sentie le cœur si faible qu'elle croyait qu'elle allait mourir. Et incapable de se lever, écrasée sans forces sur sa chaise. Un bien mauvais moment à passer.

Que va-t-elle devenir ? Elle est bien découragée, bien découragée...

À certains moments, elle sent la folie qui plane sur elle. Suivent des crises de dévotion. Le matin elle se lève à bonne heure et, pendant que le village est encore plongé dans les ténèbres, elle se rend à la messe basse que, pour économiser le combustible, le prêtre célèbre dans la sacristie. Sept ou huit dévotes, toujours les mêmes, sont là, toussant, se mouchant, éternuant. Péniblement,

elles s'agenouillent sur leurs genoux rhumatisants, s'assoient sur trois pauvres bancs de bois provenant de l'ancienne école et égrènent leur chapelet. Il leur est impossible de suivre l'office dans leur paroissien, car les trois lampes à pétrole qui éclairent la chapelle sont accrochées si haut qu'elles ne permettent pas de lire.

L'après-midi, elle fait une promenade. Parfois, il y a quatre et cinq pieds de neige dans le petit village. Tout ce qu'elle voit au loin, c'est la neige blanche recouvrant les montagnes, et les épinettes et les sapins verts qui tranchent sur cette blancheur. La fumée des cheminées monte droite et mauve dans le ciel bleu. Aucune vie dans la place. Tout semble arrêté, figé. En faisant sa promenade, elle retourne à l'église et, comme à ce moment, elle est absolument seule, elle peut se recueillir et c'est alors qu'elle prie le mieux. Mais elle sent qu'elle ne peut obtenir de communication avec le ciel. Elle voudrait éprouver ce qu'elle ressentait autrefois, mais impossible. Oui, la piété de son enfance est bien loin.

Ah ! que l'hiver est long, triste et froid.

Les soirées sont interminables. Alors, pour tuer le temps, pour s'empêcher de penser, à la lumière de sa lampe – il n'y a pas d'électricité là-bas – elle travaille à des couvre-pieds. Mais son esprit vagabonde. Elle évoque le passé. Elle pense à celui-ci qui voulait toujours l'amener souper quelque part, à celui-là si élégant dans son uniforme d'officier, à tel autre qui était si jaloux et qui arrivait toujours ivre chez elle, à cet autre encore qui lui racontait sans cesse ses infortunes conjugales, à celui-là... Mais elle frissonne. Elle sort de sa songerie, revient à la réalité. Il fait froid dans la maison. Elle est seule dans cette petite campagne si loin de la ville, seule, effroyablement seule. Elle est la grande solitaire. Elle se lève, la fournaise est presque éteinte. Alors, elle y jette une bûche qui fait jaillir les étincelles... Puis elle décide de se coucher. Elle se met au lit, mais ces fantômes qu'elle a évoqués tout à l'heure troublent son imagination, elle ne peut pas dormir. Alors, elle se relève et, pour se changer les idées elle vaque à quelque travail. Enfin, fatiguée, elle se recouche, s'endort et fait

des rêves épuisants.

Derrière son comptoir, elle revient sans cesse au temps passé, alors qu'elle changeait d'amoureux comme d'emploi. Quand ça ne faisait pas avec un, elle en prenait un autre et quand ça n'allait pas dans une place elle en trouvait une autre. Tout cela est bien changé. Aujourd'hui, elle n'a plus ni ami ni emploi. C'est comme à la roulette, quand le croupier annonce : Rien ne va plus.

Elle ne reçoit jamais une lettre ; elle n'en écrit aucune. Ceux qui l'ont connue, continuent leur vie ailleurs, l'ont probablement oubliée. C'est comme si elle avait émigré dans un autre pays. Elle est échouée dans ce coin perdu et jamais elle ne pourra en sortir. Elle mourra là et elle sera enterrée dans le petit cimetière aux humbles croix de bois...

Au cimetière

– Ta mère est morte la nuit dernière, annonça M^{me} Lesage à son mari lorsque celui-ci rentra le matin de sa promenade. J’ai reçu un téléphone du village, ajouta-t-elle. Les funérailles auront lieu lundi.

M. Charles Lesage avait justement quitté la veille le bureau où sa vie s’était écoulée. Il avait pris sa retraite après trente-neuf ans de service régulier. Maintenant, on lui apprenait la mort de sa mère.

M. Lesage se sentit le cœur serré. Depuis longtemps, certes, il s’attendait à cet événement, car sa mère était invalide depuis six ans et elle était dans sa quatre-vingt-douzième année. Chaque fois qu’il la voyait, il s’imaginait toujours que ce serait la dernière, mais malgré tout, il était un peu surpris et fort affligé.

Sa mère était morte. Cette mère qui, tous les

jours de son existence avait travaillé pour sa famille, qui s'était dévouée, qui s'était usée pour ses enfants n'était plus. Il se sentait très malheureux car sa mère avait été toute la bonté de la vie. Il se rappelait les durs travaux qu'elle avait accomplis, sa rude tâche quotidienne, ses continuels sacrifices, son complet oubli d'elle-même pour ne songer qu'aux siens et il voyait l'amour infini dont son cœur maternel avait toujours été rempli.

M. Lesage se représentait sa figure si vieille reposant sur l'oreiller, si vieille qu'elle semblait une apparition sortie des tombeaux. Ce n'était pas une image douce, mais la voix était resté celle d'autrefois et, dans ses visites, M. Lesage l'entendait toujours avec une vive émotion.

Toute la journée, tristement, M. Lesage évoqua des souvenirs, des scènes de son enfance et de sa jeunesse près de celle qui était morte.

Le lundi, il se rendit à sa paroisse natale pour assister aux funérailles. Il n'était pas entré dans l'église du village depuis la mort de son père, il y avait plus de quarante ans. Le sentiment de cette

fuite du temps s'imposait à lui pendant que les chants funèbres montaient vers la voûte du temple tout drapé de tentures de deuil.

Après la cérémonie, il suivait le corbillard pour se rendre au cimetière et pendant cette lente procession, il respirait forcément le gaz que laissait échapper l'automobile au ralenti. Le cortège atteignit le champ du repos. C'était un nouveau cimetière dans lequel M. Lesage n'était jamais entré. Sur des monuments funéraires, il lisait des noms d'anciennes familles qu'il avait connues autrefois. Il y avait un chemin de croix dont les stations avaient été données par différents paroissiens, par des notables. Il en voyait une portant l'inscription : Don de Simon et Sénécal. C'étaient les propriétaires du plus ancien magasin de la localité. Simon et Sénécal, le nom qui figurait sur l'enseigne de leur maison de commerce s'étalait ici sur cette image religieuse.

L'on arriva près de la fosse béante et le corps de la vieille mère, de cette vieille mère qui avait entouré les siens de toute la bonté de la vie fut lentement descendu dans la terre.

Les parents et les amis formaient un demi-cercle. Alors, le fossoyeur et son aide firent doucement glisser les premières pelletées de glaise sur le cercueil. Silencieux, recueillis, les spectateurs regardaient combler le trou.

Puis, des pipes s'allumèrent, un murmure de voix s'éleva dans le groupe. L'on causait maintenant. M. Lesage entendait ceci :

– Tiens, c'est lui Charles, celui qui a le chapeau gris à la main au bout de la fosse, celui qui n'a pas de cheveux.

– Je ne le reconnais pas du tout, répondait une autre voix.

– C'est lui certain. Regarde, il est avec son frère.

– Il a arrêté de travailler la semaine passée. Ça faisait trente-neuf ans qu'il était dans le même bureau. Les journaux l'ont annoncé. Je l'ai lu samedi. Il est à sa pension.

M. Lesage écoutait ces choses qu'on disait de lui, mais il ne reconnaissait pas ceux qui parlaient ainsi.

Et les pelletées de terre continuaient de tomber sur le cercueil de la vieille mère au cœur si bon, si tendre pour les siens.

Maintenant, autour de la fosse tout le monde causait.

Un vieil homme s'approcha de M. Lesage.

– Me reconnais-tu ? demanda-t-il, présentant sa figure à ses regards.

Malgré le temps, malgré la longue séparation, un nom jaillit de la bouche de M. Lesage, un nom qu'il lui cria à la face :

– Étienne Parent !

C'était celui qui lui avait sauvé la vie un jour.

– Combien ça fait-il de temps que nous nous sommes vus ?

– Cinquante-et-un, cinquante-deux ans ?

– Oui, ça fait cinquante-deux ans.

– Quel âge avais-tu lorsque j'ai travaillé chez vous ?

– J'avais neuf ans. C'était l'année de ma première communion.

C'était tout un long passé qui surgissait. On lui parlait de son enfance et il était vieux, il était au bout de sa carrière. Pour la première fois peut-être, il avait le sentiment net que sa vie était écoulée, qu'elle avait sombré dans le temps illimité comme une pierre que l'on jette à l'eau. L'effroyable détresse de sentir toutes ces années enfuies, ces années qui représentaient la courte durée qu'il serait sur la terre, lui pesait, l'accablait. Il fut toutefois distrait. D'autres arrivaient à leur tour, cherchaient à se faire reconnaître, d'anciens camarades d'école, d'anciens voisins, des gens qu'il n'avait pas vus depuis quarante ou cinquante ans et qui le tutoyaient comme autrefois, alors qu'il était p'tit gars. Lui scrutait leurs traits, ces figures qu'il avait connues jeunes et qu'il retrouvait vieilles, déformées, méconnaissables. Finalement, ces amis retrouvés étaient obligés de se nommer.

– Ah ! on n'est plus des jeunes poulains, on ne lève pas le cul, disait un ancien camarade de la petite école du rang qui avait toujours eu un langage pittoresque. Je ne t'aurais jamais reconnu.

Au milieu de ces conversations, M. Lesage n'entendait plus que faiblement le bruit sourd des pelletées de terre comblant la fosse. De gros rires éclataient maintenant dans le groupe qui avait déjà oublié la morte.

Pressés, les assistants s'éloignaient, sortaient du cimetière.

– Le curé nous attend pour signer dans le registre.

C'était un oncle qui prenait le bras de M. Lesage et qui l'entraînait vers le presbytère.

Tous les parents et les amis étaient partis. Il ne restait plus dans le cimetière que le fossoyeur et son aide qui achevaient de remplir la fosse au fond de laquelle reposait pour l'éternité la vieille mère qui avait eu pour ses enfants toute la bonté de la vie et dont le cœur avait toujours battu pour eux d'un amour infini.

Une rencontre

Guy Martel avait été l'un de mes bons camarades au temps de ma jeunesse. C'était un gentil garçon avec une jolie figure et toujours vêtu avec une certaine élégance. Il aimait le théâtre, avait un vernis littéraire et possédait une voix agréable qui ravissait les jeunes filles dans quelques familles où il fréquentait et où on l'invitait à chanter et parfois à dîner. Avec cela, distingué dans ses manières et absolument sage. Pas de vices. Avec tant de qualités, il ne pouvait rester vieux garçon. Comment aurait-il pu résister aux embûches dressées par les mères et leurs filles ? Il se maria jeune. Au bout de quelques années, grâce à certaines influences qu'il s'était acquises, il fut nommé par le gouvernement à un poste officiel à Bruxelles. Rien d'important, mais c'était du pain sur la planche pour la vie. Plus tard, il fut envoyé à Londres puis finalement à Paris. Dans ces grandes capitales, il vivait sa

petite vie tranquille, sage comme il l'avait toujours été. Il eut un fils qui, lorsque vint l'âge, suivit les cours des high schools et des lycées. Évidemment, je ne recevais jamais de lettres du camarade. L'on s'était quitté tout simplement. La vie nous emportait chacun de son côté. Les nouvelles que j'apprenais à son sujet me venaient de son frère que je rencontrais rarement, à de très longs intervalles.

Or, il y a quelques années, au temps où l'on pouvait encore s'éloigner, au temps où l'on n'était pas comme des oiseaux en cage ou du bétail enfermé dans un enclos, je fis à l'automne une petite croisière dans l'Amérique centrale. Le navire faisait escale d'une demi-journée à Panama. Je me promenais donc avec ma femme dans les pittoresques rues de cette ville cosmopolite. Nous flânions agréablement, échangeant nos impressions. Nous nous étions arrêtés un moment devant une petite maison blanche ombragée par des bougainvillées en fleurs et devant laquelle s'étendait un petit carré de gazon parfaitement entretenu. Au centre un banc pour se reposer en paix. Lorsqu'on est en

voyage, on se fait des idées, l'imagination vagabonde. Je cherchais à voir si je ne lirais pas, inscrit au-dessus de la porte le *Carpe diem* d'Horace. Oui, il me semblait que ce devait être là l'étroite demeure d'un homme heureux qui goûte chaque heure de la vie, l'asile de repos choisi par un sage qui devait vivre là des jours de douce félicité. Juste à l'instant où nous nous remettons en marche, nous vîmes sortir de la maison une dame à cheveux blancs aidant et soutenant un vieillard chancelant, presque invalide, extrêmement maigre, la figure jaune, bilieuse, qui s'appuyait sur une canne.

– Hein ? on se fait des imaginations, dis-je, péniblement impressionné en me tournant vers ma compagne.

– Oui, on est tenté de se dire : c'est la maison du bonheur et puis...

– Tiens, ils parlent français, fit la vieille dame en regardant ces étrangers qui passaient.

– Oui, ils parlent français ; je les ai entendus, déclara le vieux en se laissant tomber sur son banc.

En entendant ce timbre de voix, je retournai soudain plus de trente ans en arrière. Non, je ne pouvais me tromper. Je regardais l'homme. Rien dans sa personne que je pouvais reconnaître, mais cette voix...

Résolument, je fis deux pas.

– Pardon, monsieur, mais ne seriez-vous pas Guy Martel ?

Le vieux parut extrêmement surpris.

– C'est mon nom, c'est moi, fit-il, mais vous ?

– Un vieux camarade, Albert Laberge.

Ses regards scrutaient ma figure.

– Oui, je me rappelle bien, mais ta physionomie a changé et je ne peux te retrouver. Pour ce qui est de moi, je n'ai pas besoin qu'on me le dise. Je ne suis pas même l'ombre de moi-même, simplement une loque. Mais comment m'as-tu reconnu ?

– Mais par le timbre de la voix. Ta figure est différente de ce qu'elle était mais la voix est la même que celle d'autrefois.

Il nous fit asseoir à côté de lui pendant que sa femme allait chercher des rafraîchissements.

Il expliqua : J'avais une vie facile à Paris, mais ma santé était devenue mauvaise, très mauvaise, puis mon fils s'est marié avec une jeune fille qui suivait des cours là-bas pour parfaire son éducation et il est venu demeurer ici où il est l'associé de son beau-père, un grand marchand de soieries. Alors, ma femme et moi nous l'avons accompagné.

Juste à ce moment, un élégant jeune homme en vêtements de toile, coiffé d'un chapeau de paille, franchit la petite barrière donnant accès à la maison blanche ombragée par des bougainvillées en fleurs. Il jeta sa cigarette et salua son père et les visiteurs.

– C'est mon fils Louis, fit mon vieux camarade.

– Tu n'avais pas besoin de dire que c'est ton fils. C'est exactement toi tel que tu étais il y a trente ans.

Je contemplais le jeune homme. C'était la

même taille, la même petite moustache noire, les mêmes yeux gris, la même jolie figure, les mêmes manières gentilles, le même air de distinction que le père dans sa jeunesse. Seulement, le climat avait bruni son teint. Pendant que je retrouvais ainsi sur les traits du fils l'image effacée de mon vieux camarade, je n'avais pas vu arriver une jeune femme, une jeune chinoise en costume américain, suivie d'un joli petit chinois de deux ou trois ans.

– Bonjour, Louis, fit-elle avec un aimable sourire en posant d'un geste familier sa main sur le bras du garçon.

– C'est ma bru et mon petit-fils, fit mon vieux camarade en nous présentant.

Tout stupéfait, je regardais cette étrange famille que le hasard m'avait fait rencontrer.

Oui, on en voit des choses en voyage !

Ils étaient tous bien aimables, voulaient nous garder, nous offrir une collation, mais je remerciai, disant que nous avions juste le temps de regagner notre navire.

Nous nous dîmes adieu.

Et d'avoir retrouvé cet ancien camarade miné par la maladie, tout changé, invalide, son fils marié à une chinoise et père d'un petit chinois, je suis reparti de Panama avec une impression vraiment pénible.

L'on se quitte

Ces deux vieux avaient vécu ensemble pendant quarante-neuf ans. Quarante-neuf ans, ça fait bien des jours et aussi bien des souvenirs qui vous attachent l'un à l'autre. Au cours de cette longue vie commune, ils avaient partagé leurs petites joies, leurs afflictions, leurs épreuves. L'un près de l'autre, ils avaient lentement vieilli. Puis, un jour, la vieille tomba malade. Tout de suite, le médecin déclara que c'était grave, qu'il n'y avait pas de guérison possible. Alors, les enfants envoyèrent la mère à l'hôpital. Quant au père, comme il était maintenant seul, incapable de prendre soin de lui et que personne n'en voulait, ils lui trouvèrent une place dans un hospice. Là, il vivait dans une grande salle avec un tas d'autres vieux, pauvres et sans famille, qui fumaient comme des cheminées défectueuses, se querellaient pour les motifs les plus futiles, qui se battaient même. Des compagnons bien bruyants,

bien fatigants, trouvait le pauvre homme. Avec cela, il y avait un règlement à suivre, et cela aussi, c'était ennuyeux. Certains jours, il allait voir sa vieille compagne, s'asseyait à côté de son lit, et lui prenait la main qu'il tenait longtemps dans la sienne, en silence. D'autres fois, il lui répétait à tout instant la même question : Est-ce que tu souffres beaucoup ? Au bout de quinze ou vingt minutes, la religieuse lui disait : Faut vous en aller, mon pauvre monsieur, parce que ça la fatigue. Alors, il ramassait son chapeau et retournait à son hospice où les vieux qui retombaient en enfance étaient bien fatigants. Un jour, en sortant de l'hôpital, il s'était égaré, avait erré dans les rues sans se reconnaître. Un bon samaritain l'avait fait monter dans un tramway après lui avoir donné un billet pour payer son passage.

Après avoir traîné pendant plus de deux mois et avoir bien souffert, la vieille mourut. Alors, les enfants firent transporter le cadavre dans un salon mortuaire.

Le matin des funérailles, deux des fils recevaient les parents et les connaissances, serraient des mains, remerciaient pour les couronnes de fleurs ou les bouquets spirituels. Le vieux arriva de son hospice, entra dans la chambre funéraire, s'agenouilla à côté du cercueil de sa compagne et, après une prière, alla s'asseoir en silence dans un coin. À l'église, il s'installa dans un banc, seul, suivant l'office des morts dans le paroissien qui lui avait servi toute sa vie. Après le dernier Requiescat, il prit place au son des glas derrière le corbillard, en tête du cortège funèbre. Sous la neige fine qui tombait, le dos légèrement voûté, il marchait seul, d'un pas lourd, du pas d'un homme qui porte un rude fardeau. Après quelques minutes, l'on fit halte, et le cortège se débanda, la plupart des gens retournant chez eux. Invités par les fils, des parents montèrent dans les trois autos en arrière du corbillard. Celui-ci, avec la morte dans son cercueil repartit, en route pour le cimetière. Et oublié des siens, le vieux vêtu de noir, marchant de son pas lourd, les épaules légèrement courbées, sous la neige qui tombait, prit

lentement une rue transversale. Les deux vieux,
ils s'en allaient chacun de son côté...

Une femme malchanceuse

Il est huit heures et quarante-cinq du matin. M^{me} Lemeunier achève son déjeuner en attendant son programme favori de radio à neuf heures. Le téléphone sonne.

M^{me} Lemeunier. – Ça, ça doit être papa qui veut s'inviter à dîner. Sonne, vieil ennuyeux.

Elle finit sa toast et prend une gorgée de café. Le timbre du téléphone sonne toujours.

M^{me} Lemeunier – Non, mais est-il têtue ? Qu'est-ce que j'ai donc fait au bon Dieu pour avoir un père pareil ?

Le téléphone continue de sonner.

M^{me} Lemeunier – Ça, c'est exaspérant. Si je ne réponds pas, il va sonner toute la journée. Ça va être charmant de manger avec lui. Pourquoi donc faut-il un père pour venir en ce monde ? Ce n'est pas déjà si beau sans ça.

Se décidant enfin : Faut que je réponde, je suis déjà toute étourdie de cette sonnerie. Elle se lève et d'un air résigné prend le récepteur.

– Allo, c'est toi, papa ?

Une voix à l'autre bout de la ligne :

– Mais non, ce n'est pas ton père. Tu penses donc toujours à ton père, toi ? Qu'est-ce que tu lui veux à ton père ? C'est Marichette qui parle.

M^{me} Lemeunier – Bon, j'aime mieux ça. J'avais peur que ce ne fût papa qui s'annonce pour le dîner. Puis, qu'est-ce que ça veut dire que tu sois debout si à bonne heure ? Attends une demi-minute, veux-tu, que je finisse ma tasse de café.

Marichette – Non, je ne peux pas attendre. Ton café, tu le feras réchauffer. Faut que je te parle. Ah ! ma chère, je n'ai pas dormi de la nuit. J'ai eu une trop forte émotion. Je suis une vraie loque.

M^{me} Lemeunier – Qu'est-ce qui t'arrive donc ?

Marichette – Ah ! ma pauvre amie, quel désastre ! quelle infortune ! J'ai perdu vingt mille

piastres hier soir.

M^{me} Lemeunier, surprise et incrédule : Vingt mille piastres ! Mais tu te plains tout le temps de ne pas avoir d'argent, d'être pauvre comme Job.

Marichette – Oui, c'est-à-dire que je n'ai pas exactement perdu vingt mille piastres, mais j'ai bien failli gagner vingt mille piastres. Failli, ma chère, c'est comme si on m'avait arraché vingt mille piastres des mains.

M^{me} Lemeunier – Bon, raconte-moi ça, Marichette.

Marichette – Tu sais que mon mari a eu un terrible accident d'automobile hier soir. Une collision, les deux voitures démolies.

M^{me} Lemeunier – Non, je ne le sais pas. Comment veux-tu que je le sache ? Est-ce qu'il est à l'hôpital.

Marichette – À l'hôpital ? Tu te moques de moi. Il n'a rien eu, pas une égratignure. Un vrai miracle, tu sais. C'est le chauffeur de l'autre automobile qui est à l'hôpital et qui va prendre le chemin de la morgue, car il a une fracture du

crâne. Il n'a pas la moindre chance d'en réchapper. Mon mari, lui, est sorti ce matin pour aller voir l'agent qui a assuré sa voiture.

M^{me} Lemeunier – Est-ce qu'il était seul ton mari ou s'il était avec sa blonde ?

Marichette – Il était seul. Sa blonde doit garder la maison pour soigner son mari qui souffre de la grippe.

M^{me} Lemeunier – Si elle avait été avec lui au moins et si elle avait été défigurée, ça aurait été une compensation.

Marichette – Comment ça ? Moi, je ne lui en veux pas à cette femme. Si ce n'était pas elle, ce serait une autre. Ça ne changerait rien et c'est à une autre qu'il achèterait un manteau de fourrure et qu'il donnerait son argent. Il lui faut une maîtresse et celle qu'il a n'est pas pire qu'une autre.

M^{me} Lemeunier – Oui, puis le vingt mille piastres ? D'où sort-il ce vingt mille piastres là ?

Marichette – Tu sais que mon mari a une assurance sur la vie de dix mille piastres avec une

clause que, s'il meurt d'un accident, le montant est doublé, ce qui fait vingt mille piastres. Alors, si mon mari s'était fait tuer hier soir, je serais veuve et j'aurais vingt mille piastres. Au lieu de cela, c'est l'autre imbécile qui va faire une promenade en corbillard. Ah ! franchement, je n'ai pas de chance. Je n'en reviens pas. C'est comme si on m'avait volé vingt mille piastres.

M^{me} Lemeunier – Oui, vingt mille piastres, par ces temps-ci, c'est un joli magot.

Marichette – Je te crois que c'est de l'argent. Puis libre, donc ! Je te dis que le Dr Levert qui ne cesse de me faire des compliments et que je rencontre toujours sur ma route n'aurait pas pris de temps à s'amener. Tu sais, sa femme se meurt et c'est mon idée qu'il ne restera pas longtemps veuf. Et il a de l'argent, lui. Tiens, ça me fait penser à Marcel Barreau qui m'avait demandé de le marier dans le temps. Je ne sais où j'avais la tête quand je lui ai préféré Rodolphe. Est-on bête un peu quand on est jeune fille ? Tiens, je l'ai rencontré avec sa femme il y a quinze jours Marcel Barreau et elle avait sur le dos un beau

manteau en vison qu'il lui avait offert. Tiens, quand je pense à tout ça, j'enrage. Je pourrais me battre.

M^{me} Lemeunier – C'est vrai que tu n'as pas de chance ?

Marichette – Bien, ça te prend du temps à le dire. Puis, maintenant que je t'ai raconté mon malheur, vas faire réchauffer ton café et ensuite, tu prépareras un bon dîner pour ton père qui va sans doute s'amener à midi.

M^{me} Lemeunier – Rosse, va ! As pas peur, s'il se fait jamais écraser celui-là, je ne retirerai pas vingt mille piastres d'assurance, mais je serai obligée de le faire enterrer.

Marichette – Enfin, j'ai perdu hier soir, mais on ne perd pas toujours. Le sort peut changer. Tu sais, mon mari, il est sujet à des étourdissements subits et il pourrait bien lui arriver un autre accident... Un jour, je décrocherai peut-être le gros lot.

M^{me} Lemeunier – Je te le souhaite, et puis, que ça ne t'arrive pas trop tard.

Une pauvre vie

Elle se nommait Emma Levailant. C'était une vieille fille bien maigre et bien usée. Pendant toute sa vie elle avait été asservie à de rudes labeurs, à d'épuisantes besognes. Et sa figure et son corps portaient la marque des dures fatigues qu'elle avait endurées.

Alors qu'elle avait quatorze ans, son père devenu veuf s'était remarié. Les cinq enfants avaient alors quitté la maison paternelle pour éviter les mauvais traitements de la belle-mère, une féroce marâtre. Emma était entrée en service dans une famille du petit village qu'elle habitait. Elle y était restée huit ans, travaillant de toutes ses forces, se surmenant et ne prenant jamais un jour de repos. Son salaire était maigre, dérisoire, mais elle ne dépensait presque rien. Précieusement, elle serrait son argent. Un jour, après des années de rudes besognes, elle eut cent

piastres à elle. Alors, elle s'en fut chez le notaire et lui demanda de lui placer ses économies afin de les faire fructifier. Lorsque sa patronne mourut, Emma entra comme cuisinière à l'hôtel de la localité où elle passa trois ans, continuant de ménager et de serrer ses sous. Ce n'était pas par amour de l'argent, par avarice, qu'elle agissait ainsi, mais elle comprenait qu'elle vieillirait, qu'il viendrait un jour où elle ne pourrait plus travailler et elle voulait éviter la misère et la charité. Surtout, elle voulait éviter l'hospice des vieux qu'elle avait visité un jour et qui lui avait causé une impression extrêmement pénible. Dans sa famille, elle avait été élevée pauvrement, elle avait vécu pauvrement, elle était habituée aux sacrifices et aux privations et elle voulait être à l'abri du besoin dans ses vieux jours. Alors elle amassait ses écus pour quand elle serait vieille, impotente, afin de subvenir alors à ses besoins. Elle ménageait, mais chaque année, fidèlement, sans y manquer, elle remettait cinquante sous au curé pour avoir un service d'Union de prières lorsqu'elle mourrait. Elle savait qu'elle ne se marierait jamais et elle prenait ses précautions.

Toujours elle avait été chez les autres, mais voilà qu'un jour elle trouva à acheter pour cent piastres, une vieille maison en bois, basse et étroite, blanchie à la chaux, avec un bout de terre pour jardin. Elle ne désirait pas un palais ; elle acquit la maisonnette. Désormais, elle avait un toit à elle. Alors, elle s'installa dans sa bicoque. Maintenant, au lieu d'être régulièrement en service elle faisait des journées : un lavage ici, un ménage ailleurs, un peu partout dans le petit village. Et si une femme tombait malade, on recourait à Emma Levailant pour prendre soin de la maison. Au printemps, on demandait ses services pour enlever les doubles fenêtres et les laver et à l'automne, elle les remplaçait. Un peu avant les fêtes du nouvel an, on s'adressait à elle pour le grand bardas annuel. Toujours des tâches ardues dont elle s'acquittait à la satisfaction des plus difficiles. Dans ses heures de loisir, elle confectionnait des couvre-pieds avec des retailles qu'on lui donnait ou des coupons qu'elle achetait. Cette petite industrie domestique ajoutait à son revenu. Dans son jardin, elle cultivait des légumes dont elle tirait une partie de sa

subsistance. Même, elle vendait des pieds de laitue, des carottes, des oignons, du céleri, des tomates. Son régime de vie était extrêmement frugal, car elle se refusait toutes les douceurs, n'achetant jamais un fruit, une bouteille de liqueur rafraîchissante, une crème glacée. Un jour, dans une maison où elle servait, on lui avait donné une orange. Elle l'avait trouvée délicieuse. Plusieurs fois par la suite, à l'époque des fêtes, elle avait eu le désir d'en acheter un sac, mais elle avait résisté à la tentation. Les ananas aussi, elle trouvait cela bien bon, mais elle se disait que ces friandises-là, c'étaient pour les riches. Alors, elle s'en passait. Jamais elle n'avait eu une jolie toilette. Les modes venaient et passaient ; elle les ignorait. Pendant douze hivers, on l'avait vu porter le même manteau avec ornements en galons. De toute sa vie, elle n'avait jamais eu une paire de bas de soie. On lui donnait de vieux chapeaux, de vieilles jupes, de vieilles bottines. Ces défroques constituaient sa garde robe. Sans cesse elle économisait ; elle économisait sur tout : sur une allumette, sur un lacet de soulier, sur le pétrole de sa lampe. Jeune, elle avait pris le pli et

elle continuait. C'était sa vie. Mais chaque année, elle allait porter au notaire un beau cent piastres pour qu'il le fit travailler.

– Mais vous voulez donc devenir millionnaire, M^{lle} Levillant ? lui avait-il dit un jour en badinant.

– Non, mais je ne veux pas aller finir mes jours à l'hospice, avait-elle répondu.

À faire des journées à droite et à gauche dans presque toutes les maisons de son village, Emma Levillant était arrivée à soixante-quatre ans. Pendant toutes ces années, elle avait durement trimé, peiné, elle s'était dépensée sans compter et maintenant, elle était usée et la vie ne lui avait rien donné. Son existence toute entière s'était écoulée dans les plus rudes tâches et elle s'était refusé toute satisfaction, tout agrément.

Maintenant, elle était vieille, ses forces étaient bien diminuées et elle ne pouvait plus donner une journée entière. Si elle travaillait l'avant-midi, elle devait se reposer l'après-midi. Un soir, elle se sentit très faible. Alors, comprenant qu'elle était rendue au bout du voyage, elle se jeta sur

son lit. Rapidement, elle continua de faiblir. C'était comme si elle enfonçait dans le noir, comme si elle glissait à l'abîme. Elle ne souffrait pas, simplement elle s'en allait. Au matin, elle était morte.

Comme résultat de sa vie de patient travail, de continuelles privations et d'âpres économies, elle laissait trois mille cinq cents piastres. Dans son testament, elle demandait à être enterrée avec un service d'Union de prières, dans le cercueil le plus simple possible et elle laissait tout son argent aux missionnaires pour acheter des petits chinois et pour catéchiser et instruire de jeunes nègres du continent noir.

Le fâcheux voyage

Flore Goyette s'est faite religieuse. Un désespoir d'amour l'a conduite à Dieu. Depuis des années, elle aimait éperdument le grand Louis Primeau, premier commis au magasin général du village, mais elle n'était pas payée de retour. Lui, c'était un garçon volage de qui toutes les filles raffolaient mais qui ne s'attachait sérieusement à aucune. Pendant quelques mois, il avait fréquenté Flore, puis il avait tourné son attention d'un autre côté. Alors, la pauvre amoureuse était devenue inconsolable, immensément malheureuse. En peu de temps, elle avait changé, dépéri. Elle était devenue maigre, jaune, les yeux cernés, triste à voir. Et plus le cœur à la besogne, mais indolente, détachée de tout, comme en dehors de la vie.

– Pour sûr qu'elle a gros de peine, disait la mère.

– Oui, mais tu verras que Primeau aura son

tour. Il prendra une femme qui lui en fera endurer, répondait le père.

– Oui, mais ça ne guérira pas Flore, ripostait-elle.

Puis, lorsque la délaissée apprit un jour que l'infidèle allait épouser la veuve Lebron elle se décida à entrer au couvent, trouvant qu'il n'y avait plus rien pour elle dans la vie. Mais pour être admise dans la communauté, il lui fallait un dot de mille piastres et ses parents n'étaient pas riches. Alors, la famille avait couru à droite, à gauche, de tous côtés, pour trouver le montant. M. Antoine Paré, beau-frère de Flore, et maire de la localité, fournit le tiers de l'argent.

– Des piastres, on ne ramasse pas ça comme des fraises au bord du chemin, déclarait la mère à sa voisine en lui racontant toute la misère qu'ils avaient eue à réunir la somme.

Il n'y avait que quelques mois que Flore était novice lorsqu'elle fut prise de rhumatisme inflammatoire. Le sort semblait s'acharner sur elle. Néanmoins, elle persista dans sa détermination de se faire religieuse. Des

semaines passèrent, puis une lettre arriva un jour au village informant le père qu'elle prononcerait ses vœux le jour de la fête de saint Clément et incluant deux cartes pour la cérémonie. Alors, le maire annonça à ses beaux-parents qu'il les conduirait à la ville dans sa voiture.

Pendant ce temps, au lieu de s'améliorer, l'état de la novice empirait. La veille de sa profession religieuse, elle était si souffrante qu'elle dut passer la journée au lit et le médecin lui fit douze piqûres et lui donna un traitement électrique sur les membres malades. « Une chance que vous êtes en état de grâce », dit-il, « car je vous injecte des remèdes assez forts pour vous tuer. On n'en donnerait pas une plus grosse dose à un cheval. »

Réellement, il eût été préférable d'ajourner la cérémonie, mais les religieuses qui avaient reçu la dot ne voulaient pas prendre le risque d'être obligées de la rendre au cas où la novice mourrait avant d'avoir prononcé ses vœux. Le lendemain, le prêtre dut lui donner la communion dans sa chambre et elle fut conduite à la chapelle dans une chaise roulante.

La veille, pendant que Flore était étendue sur un lit de douleur, son père, sa mère, M. Paré, sa femme Clémentine et deux oncles et deux tantes prenaient place dans la vieille automobile du maire et se dirigeaient vers la métropole. Ne voulant pas loger à l'hôtel, ils se rendirent chez une nièce mariée, mais comme celle-ci et son mari n'occupaient qu'un étroit logis, elle ne put mettre de lits à leur disposition, si ce n'est le sien propre qu'elle offrit aux deux vieux qui ne l'acceptèrent qu'après une longue discussion. Quant au mari qui devait travailler le lendemain, il s'étendit sur le chesterfield du salon et les visiteurs passèrent la nuit sur leur chaise, sommeillant seulement quelques minutes. Au matin, il étaient plus fatigués qu'après une semaine de dur travail. Tout de même, après avoir pris une tasse de café, ils partirent pour le couvent, mais là, la portière expliqua qu'elle ne pouvait recevoir tout ce monde parce qu'il n'y avait pas de place. Le père et la mère qui avaient reçu des cartes pouvaient seuls être admis. Et en même temps, elle remit au papa la note du médecin pour les soins donnés la veille. Il

voudrait bien la payer avant de partir.

Alors, le maire, sa femme Clémentine et les autres parents ont dû rebrousser chemin et retourner chez la nièce. M. Paré était mortifié au possible. Être parti de si loin, avoir dépensé de la gazoline et se voir refuser l'entrée à la chapelle pour la profession religieuse de sa belle-sœur, il y avait là de quoi faire sortir un honnête homme de son caractère. Sa femme aussi était bien vexée.

– Vrai, elles ne se forcent pas les sœurs. Elles s'imaginent qu'on va user leur oratoire à le regarder. On leur donne mille piastres et elles n'ont seulement pas de places pour nous.

Dans le même moment, le prêtre au pied de l'autel faisait prononcer aux novices les vœux de chasteté, de pauvreté et d'obéissance. Torturée par son rhumatisme, Flore ne put accomplir que de peine et de misère les exercices prescrits. « C'est le diable qui s'en mêle pour m'empêcher de faire mon salut, mais il ne gagnera pas », dit-elle.

La cérémonie terminée et, après avoir réglé le compte du médecin pour les piqûres, les deux

vieux sont sortis en silence, courbés comme s'ils portaient un poids sur leurs épaules. Puis, en descendant les degrés du perron, le père a déclaré d'une voix tremblotante :

– Tu sais, elle a bien mauvaise mine Flore. Et après une pause, il a ajouté tristement : Elle ne fera pas vieux os, c'est sûr.

– Non. J'ai bien peur qu'on ne la revoie jamais vivante, répondit la mère avec un soupir.

Puis, avec un air lugubre, comme s'ils revenaient du cimetière, les deux vieux sont retournés chez la nièce. Après avoir mangé, avoir fait quelques emplettes à la ville, tout le monde s'est entassé de nouveau dans la vieille automobile et a repris le chemin du petit village de campagne que Flore ne reverrait plus jamais. On ne parlait pas : chacun était silencieux. On avait comme l'impression d'être arrivé en retard pour des funérailles, juste au moment où le corps vient d'être enterré. Fatigués du trajet, tombant de sommeil par suite de leur nuit blanche, mécontents, désappointés de n'avoir pu assister à la cérémonie, transis par le froid, ils arrivèrent

chez eux vers minuit après avoir laissé en passant le vieux et la vieille à leur porte. Alors, sans même prendre le temps de manger, ils se sont couchés et étendus comme de grands cadavres dans leurs lits ils ont dormi tout leur saoul le reste de la nuit et le lendemain jusqu'à trois heures de l'après-midi.

En se levant, ils étaient débarrassés de leur fatigue et de leur mécontentement. Les ennuis, les contrariétés de la veille, tout était oublié. Tout avait sombré dans ce profond repos de leurs membres et de leur cerveau. Il ne leur restait plus qu'un grand vide à l'estomac. Alors, Clémentine qui passait sa jupe cria à son mari : « Fais une bonne attisée que je vous prépare une omelette au lard. »

Et à ces mots, chacun se sentit heureux.

Fait divers

Dans l'immense New-York.

Portant de larges lunettes noires, un homme suivait d'un pas lent et incertain une longue rue bordée de chaque côté de hauts édifices en briques percés d'innombrables fenêtres. Bien qu'on ne vît pas ses yeux, le passant avait une mine soucieuse. Et d'un simple coup d'œil, le premier inconnu rencontré aurait pu deviner quel métier il exerçait. Son nez cassé, écrasé, ses oreilles aplaties, sa figure déformée, disaient à ne pas s'y tromper que l'homme était un boxeur. Sa face ressemblait à une pièce de fer forgé qui porte la marque des coups de marteau. Lui, c'étaient les coups de poings qui lui avaient façonné son masque. Trapu, le teint très brun, les cheveux noirs, il était facile de voir qu'il appartenait à quelque race étrangère. Il devait être italien, juif ou sud-américain.

Au milieu du remous humain que l'on observe vers les six heures du soir, il avançait sans hâte, traînant sa canne sur le pavé. Il s'en retournait chez lui, abattu, l'esprit inquiet. Cet après-midi là, il était allé consulter un médecin pour ses yeux, car il ne voyait plus. Lorsqu'il était dans l'arène, et qu'il se battait, il ne parvenait pas à distinguer l'adversaire. L'homme passait devant lui comme une ombre, un fantôme entrevu à travers un voile. L'adversaire lui décochait des coups qu'il ne voyait pas venir, qu'il ne pouvait parer ni esquiver. Le praticien avait été franc, ne lui avait pas laissé d'illusions.

– Mon ami, il faut renoncer à la boxe, lui avait-il dit. Vos yeux sont finis. Et si vous ne voulez pas devenir tout à fait aveugle, accrochez vos gants et portez des lunettes noires.

Les gants, c'était son gagne-pain et il fallait vivre.

Le médecin ne s'était pas informé s'il avait des économies. Il n'en avait jamais eu. Au début de sa carrière qui avait été fort brillant, il avait, un soir de veulerie, ramassé une habituée de

boîtes de nuit, une *gold digger*, l'avait amenée à son appartement. Et non seulement, il avait gardé cette fille un jour ou deux, mais il l'avait épousée. Alors, depuis ce soir fatal, tout l'argent qu'il avait gagné, elle l'avait follement dissipé. Lorsqu'il allait recevoir son chèque, le lendemain d'une rencontre, elle l'accompagnait à la banque et il n'avait même pas le temps de compter les billets. Elle s'en emparait, courait s'acheter trois ou quatre toilettes, un bijou et, chaque soir, tant qu'il y avait de l'argent, elle le forçait à l'accompagner aux cabarets, à boire et à foxtrotter avec elle. Après les combats disputés avec acharnement, alors qu'il avait remporté une glorieuse victoire, elle l'obligeait à s'habiller dans sa loge. Et ce boxeur, les arcades sourcilières et les joues fendues, la bouche en sang, les jambes fatiguées, pouvant à peine le porter, elle le traînait à un club quelconque, avalait une demi-douzaine de cocktails, s'accolait à lui et, aux accords d'un jazz épileptique, dansait frénétiquement. Elle s'affichait avec le vainqueur. Elle ne l'avait jamais aimé, elle n'avait jamais aimé personne qu'elle-même. Une

égoïste féroce, voilà ce qu'elle était cette *gold digger* qui ne s'était accrochée à ce boxeur que pour l'argent qu'il lui apportait. Et constamment, elle le narguait, le piquait, le provoquait.

Pendant onze ans, ils avaient vécu ainsi. Aujourd'hui, il était lamentablement usé. Il ne se battait plus. Il encaissait les coups de l'adversaire. Il servait de punching bag. Même, si le médecin qu'il venait de voir ne lui avait pas ordonné de serrer ses gants, les commissaires de la boxe lui eussent sûrement refusé le permis de se battre de nouveau, car son dernier combat avait été un spectacle dégoûtant. Son adversaire lui avait fendu et coupé la figure avec ses gants. Les deux hommes et l'arbitre étaient littéralement couverts de sang et le public avait crié, hurlé au juge d'arrêter la rencontre. Finalement, au milieu d'une tempête de huées, le gérant de l'infortuné boxeur avait jeté l'éponge juste au moment où le malheureux, masse sanglante, croulait au plancher, hors de combat. Pitoyable fin de carrière.

Tristement il songeait à ce qu'il aurait pu être

sans cette femme, sans ce continuel besoin d'argent qu'elle avait. C'était certain, elle lui avait gâté ses chances dans la vie. Probablement qu'il aurait pu devenir champion, gagner de fortes sommes, acquérir l'aisance, mais sans cesse, elle réclamait de l'argent, toujours de l'argent. Par suite, il s'était battu trop souvent, parfois pas suffisamment préparé, pas assez entraîné. Jamais il ne pouvait se reposer, récupérer ce qu'il perdait. Alors, il avait été en déclinant et maintenant, c'était la fin.

Pour voir faiblement et se guider, il lui fallait des lunettes noires et une canne...

Tout en ruminant ses pensées, il était arrivé devant la fourmilière humaine où il habitait, un haut édifice en briques qui ressemblait à tous les autres. Avec une douzaine de locataires de la maison, il prit l'ascenseur et débarqua au huitième étage. Brusquement, comme on fonce pour faire face à l'adversaire, il ouvrit une porte et entra.

Sa femme était là, une petite blonde, mince, maigre, la figure peinte, les ongles rouges, tout

habillée, le chapeau sur la tête, prête à sortir. En l'apercevant, elle éclata d'un rire aigu, faux comme tout ce qui était en elle.

– Qu'est-ce que c'est que ce déguisement ? Veux-tu aller dévaliser un magasin ou vas-tu à une mascarade ? demanda-t-elle d'un ton sarcastique.

Et plantée devant lui, elle regardait cet homme avec ses larges lunettes noires et sa figure martelée pendant tant d'années par les directs et les uppercuts de ses adversaires.

– Je voudrais bien aller à une mascarade, mais le temps de s'amuser est passé.

– J'espère que tu ne vas pas garder ce masque de hibou pour aller souper.

– D'abord, moi je voudrais manger ici ce soir. Je prendrais une tasse de thé avec un peu de charcuterie.

– Tu es comique aujourd'hui. Tu ne t'imagines pas que je vais mettre un tablier et que nous allons manger un bout de saucisson dans la cuisine, comme de parfaits amoureux. Tu peux te

faire un gueuleton si tu veux, moi je vais au restaurant.

Et en parlant ainsi, elle avait sorti son tube de rouge et elle s'en appliquait sur les lèvres, devant lui, comme pour le narguer.

– Puis, ajouta-t-elle, tout en continuant à s'enduire de rouge en se regardant dans son miroir de poche, qu'est-ce que c'est que ces lunettes et cette canne ? Je t'ai demandé une robe il y a quinze jours et tu n'avais pas d'argent. Tu en trouves aujourd'hui pour te procurer ces ornements. Ça fait un mois que je ne me suis rien acheté. Tu voudrais peut-être que je sorte toute nue ?

Il eut envie de riposter : Ça ne te gênerait pas, mais ce serait triste à voir, mais il avala la réplique.

– Les lunettes, tu sais aussi bien que moi pourquoi je les porte, dit-il. Je n'y vois plus. Je suis allé voir un oculiste et il m'a recommandé de porter des verres.

– Puis, tu ne vas pas te battre avec ces

lunettes, j'imagine ?

– Je ne me battrai pas avec les lunettes ni sans lunettes. J'ai fini de me battre.

– Alors, tu vas te faire recevoir avocat ou peut-être te faire nommer sénateur ? fit-elle ironique, mauvaise au possible.

– Je ne sais ce que je vais faire, mais je ne peux plus me battre. Je verrai à trouver quelque'emploi.

– A-t-on idée d'un boxeur qui ne veut plus se battre ? C'est incroyable. Tu vas peut-être trouver une jolie femme qui voudra faire de toi son gigolo. Beau comme tu es, tu as des chances.

La colère fermentait en lui.

– En attendant que tu trouves quelque chose, fit-elle en s'adoucissant un peu, tu ne pourrais pas, tout de même, livrer quelques combats, trois ou quatre ?

– Je te répète que je ne distingue rien. Je ne vois pas l'adversaire dans l'arène. Comment puis-je l'atteindre, le frapper ? Je ne peux que recevoir les coups.

– Si tu essayais encore une ou deux fois ?

– Veux-tu me faire assommer sans que j’aie la chance de me défendre ? D’ailleurs, on ne me le permettrait pas.

– Bien, quand je t’ai marié, je pensais que je prenais un homme qui pourrait me faire vivre.

– Est-ce que, jusqu’ici, je ne t’ai pas fait vivre ?

– Oui, mais aujourd’hui, tu n’as pas le sou et ce n’est pas un homme que j’ai, c’est un singe, fit-elle, haineuse, déçue de voir qu’elle ne pourrait plus obtenir de lui aucun argent.

– Un singe ?

Une violente colère l’avait envahi.

– Oui, un singe et je t’assure que l’argent que j’ai eu de toi, je l’ai rudement gagné. Ça valait cher de t’embrasser.

La rage au cœur, il la fixa un moment, fit un pas en avant et leva la main comme pour la frapper.. À le voir en fureur, elle éprouvait une âpre volupté. C’était sa joie de le provoquer, de l’insulter, de le pousser à bout. Avec sa langue

acérée, vingt fois par jour, elle lui décochait des traits qui s'enfonçaient dans sa chair. Les paroles venimeuses, empoisonnées lui venaient tout naturellement à cette petite femme blonde, maigre, frêle, insignifiante.

À son geste, lorsqu'elle vit le poing menaçant, elle se mit à crier comme une comédienne qui simule la peur et, prestement, saisit une paire de longs ciseaux qui traînaient sur un meuble.

Jetant toujours ses cris aigus et tenant son arme levée, elle se dressait devant lui, le bravant. Elle le regardait, trapu, noir, la figure déformée, avec de larges et fortes mains.

– Singe ! Singe ! Singe ! lança-t-elle trois fois sur une note différente.

Soudain, il s'élança, lui arracha les ciseaux des mains et se mit à la frapper avec fureur à la figure, à la poitrine, aux bras. Blessée à mort, elle s'affaissa, s'abattit sur le carreau. Mais, de la voir étendue sanglante, il n'était pas satisfait. Son fer plongeait et replongeait dans cette forme agonisante. Il se vengeait des misères qu'elle lui avait fait endurer pendant les onze ans qu'ils

avaient vécu côte à côte. Rouge, la lame s'enfonçait dans la chair, sortait et rentrait de nouveau, tailladant et lacérant ce corps de femme inerte. Enfin, il se calma. À travers ses lunettes noires, il regardait le cadavre gisant sur le plancher. Débarrassé ! Il était enfin débarrassé. Il n'entendrait plus sa voix ironique, narquoise, mauvaise, irritante, insolente. Elle était morte et il éprouvait un immense soulagement.

Soigneusement, il lava ses mains, les essuya. La chaise électrique ? Elle ne lui faisait pas peur. Chaque jour qu'il avait passé avec cet être sans amour et sans pitié, il avait fait face à quelque chose d'autrement redoutable. Lentement, il prit son chapeau, jeta un dernier coup d'œil en arrière. Sur le tapis de la pièce, le sang de la *gold digger* faisait une grande fleur rouge...

La belle morte

Après avoir été trente mois malade au lit, la vieille s'est enfin décidée à mourir. Elle n'avait pas souffert, si l'on peut dire, seulement, elle était faible, faible. Il fallait en prendre soin comme d'un enfant qui vient de naître. C'est ainsi. L'on finit parfois comme l'on a commencé. Elle avait fait placer son lit à côté de la fenêtre et, pendant les premiers mois de sa maladie, avec deux ou trois oreillers sous la tête, elle regardait dans la rue. Puis, elle dut renoncer à cela ; elle était trop faible. Alors, elle s'ennuyait bien la pauvre femme. Oui, elle s'est bien ennuyée avant de mourir. Enfin, elle est partie à quatre-vingt-dix ans.

Sa fille et son fils qui demeuraient avec elle ont fait grandement les choses. Pour sa dernière toilette, la fille lui a fait donner un permanent et le fils a acheté un cercueil en bronze de mille

piastres. Le vendeur, garçon jovial, a déclaré :

– Et vous savez, les étoffes et la bourrure sont à l'épreuve des mites.

Alors, dans son beau coffre, la vieille ne sera pas mangée par les mites.

Les parents et les connaissances qui n'avaient pas vu la défunte depuis des années, sont venus admirer le beau cercueil, mais ils ne reconnaissent pas la morte. Elles sont là trois ou quatre dames à causer avec la fille de la trépassée.

– Oui, elle est belle, si bien coiffée, avec de coquettes ondulations. Pas très ressemblante, par exemple, remarque l'une.

– Non, je ne trouve pas que c'est bien elle. Autant que je me rappelle, votre mère ne se faisait jamais coiffer, hein ? fait une autre.

– Non. C'est la première fois. Elle n'était pas à la mode, maman, mais moi, je n'étais pas pour la laisser partir avec les cheveux embroussaillés, comme une quêteuse.

La morte a une autre fille, mariée et pauvre.

Celle-ci a timidement fait remarquer que mille piastres pour un cercueil, c'est une bien grosse dépense. Et elle songe à sa propre fille, atteinte de tuberculose, qui travaille péniblement dans un bureau, pour gagner sa vie. Le médecin lui a dit que si elle pouvait aller passer six mois dans un sanatorium, elle aurait de bonnes chances de guérir, mais la mère n'a pas l'argent nécessaire pour payer ce séjour dans les montagnes. Intérieurement, elle se dit que l'on devrait penser un peu aux vivants et ne pas tout donner aux morts.

Mais la fille non mariée, réplique :

– Peut-être bien que c'est un peu cher, mais notre père a été enterré dans un cercueil de mille piastres. On ne peut pas faire moins pour notre mère.

Alors, la vieille s'en est allée en terre avec son permanent, dans son beau cercueil à l'épreuve des mites, et la petite fille qui ne peut se payer un séjour au sanatorium, après avoir peiné à la tâche, rendue à bout, elle crèvera de tuberculose.

La jambe coupée

Ce brave homme s'était rendu à soixante dix-huit ans avec ses quatre membres. On peut dire qu'il avait été chanceux, car ça n'arrive pas à tout le monde. Il y en a tant qui perdent un bras, une jambe dans des accidents d'automobiles, de tramways, de chemins de fer, et que sais-je ? Lui, il avait évité ces malheurs, mais sa chance ne pouvait toujours durer. Alors à soixante-dix-huit ans, voilà que la maladie s'insinue traîtreusement dans son système, l'assiège, torture son vieux corps. Le pauvre homme était miné par le diabète et il fondait, il fondait. Lui, gros et robuste jadis, n'était plus que l'ombre de lui-même. Puis, voilà que la gangrène attaque sa jambe. Vaillamment, il endurait la douleur, mais il n'avait pas d'illusions. Il savait parfaitement qu'il n'y avait rien à faire, rien à faire que souffrir en attendant la mort. Pris comme il l'était, c'était évident qu'il n'irait pas loin. Toutefois, il était résigné à son

sort. Mais le médecin-chirurgien qui le traitait, n'était pas pour le laisser partir en paix, mourir de sa belle mort. On est chirurgien ou on ne l'est pas et le métier de chirurgien, comme chacun sait, c'est de couper de la chair humaine. Avec ça, il savait que le malade possédait quelques centaines de piastres qu'il laisserait à des héritiers qui suivraient sa dépouille mortelle affublés d'un deuil hypocrite. Alors, pourquoi ne prendrait-il pas sa part du petit pécule ? Car il songeait à s'acheter une automobile nouveau modèle. Et on ne les donne pas les autos. Alors, une petite opération viendrait bien à propos. Si elle ne procurait aucun bien au malade, elle serait au moins fructueuse pour lui. Donc, un jour, il arrive chez son diabétique et, d'un air apitoyé :

– Ce n'est pas humain de laisser souffrir un homme comme ça. Cette jambe-là est gâtée. Faut l'amputer avant qu'elle n'empoisonne le reste du corps. Il faut que ça se fasse immédiatement.

Parlant avec autorité, il a convaincu le malheureux et sa famille qu'il fallait couper le membre malade. C'était urgent, affirmait-il (oui,

car le malade pouvait mourir d'un jour à l'autre et il ne fallait pas manquer ça). L'ambulance est venue chercher l'homme de soixante-dix-huit ans et l'a conduit à l'hôpital. Tout de suite, on l'a mis sur la table et on lui a enlevé sa jambe. Il a expiré comme on le sortait de la salle. Alors, vite, on a enveloppé le corps sanglant dans un drap et plus vite encore, on l'a ramené chez lui.

Puis, vingt minutes plus tard, le médecin-chirurgien aperçoit une jambe qui est là, abandonnée.

– Qu'est-ce que c'est que cette jambe là ? Qui est-ce qui a perdu sa jambe ? Est-ce qu'on laisse traîner des jambes comme ça ? demande-t-il.

– C'est la jambe du vieux diabétique, répond l'un des internes.

– Alors, qu'on la lui rende sa jambe. Est-ce que j'en ai besoin, moi, de sa jambe ? Croyez-vous que je vais la garder pour en faire cadeau à ma femme ? Qu'on la renvoie au plus tôt à son propriétaire.

Et l'interne a fait un colis et l'a envoyé porter à l'adresse du mort. Ainsi, il aura ses deux jambes pour se présenter devant saint Pierre.

Mariage d'amour

Elle avait éprouvé une grande déception d'amour. Le coup avait été d'autant plus cruel qu'il était inattendu. Pendant la période qui suivit, elle vécut des jours de sombre désespoir avec une lourde peine au cœur et grandement blessée dans son orgueil. Par la suite, elle était devenue aigrie, amère, révoltée. Bientôt même, son caractère devint si désagréable qu'elle perdit son emploi de secrétaire dans le bureau de courtage où elle travaillait depuis des années. De mal en pis. Alors, elle ne décolérait plus. Soudainement mise de côté pour une autre qui recevait la bague de fiançailles qu'avec un petit air de triomphe elle montrait à toutes ses amies. Il n'y a pas de mots pour dire comme c'était vexant. Elle avait l'impression de vivre dans un cauchemar. Et sans ressources. Absolument découragée.

– Elle est bien détraquée, déclaraient ses amies apitoyées.

Depuis le jour où elle avait appris son malheur, elle avait voué à tous les hommes une haine féroce, implacable. Sans cesse elle songeait à toutes ces années perdues, à ces années pendant lesquelles elle n'avait été qu'un passe-temps, un amusement, une distraction pour celui qu'elle considérait depuis longtemps comme le futur compagnon de sa vie. Rien ne pouvait adoucir l'humiliation qu'elle avait éprouvée.

Ces hommes, disait-elle, tous les mêmes : fourbes, menteurs, hypocrites, trompeurs, sans foi. Elle en défilait une litanie. Oui, ils vous mettent de côté comme une vieille paire de souliers et ils en épousent une autre. Si au moins, cette autre était plus jolie, plus intelligente, plus gentille, ce serait à demi mal et l'on n'aurait que soi à blâmer. Mais, regardez, dans la plupart des cas, ils prennent une niaise, une sucrée, une précieuse qui, l'anneau passé au doigt, pose à la princesse. Oui, des farceuses, des dondons. Et tout le chapelet d'épithètes malsonnantes que

peut suggérer le dépit d'avoir été supplantée par une autre y passait. Jamais elle ne pouvait en dire assez, jamais elle ne parvenait à se vider le cœur.

Être ainsi humiliée, bafouée ! Elle n'en revenait pas.

– La pauvre, pour sûr qu'elle a l'esprit dérangé, répétait une amie.

– Oui, puis ça pourrait finir mal, déclarait une autre.

Depuis quelques jours, elle songeait au suicide et elle cherchait à trouver quelque chose de dramatique afin d'apitoyer ses connaissances et de se rendre sympathique.

Ce fut à ce moment qu'elle rencontra un jeune soldat enrôlé depuis deux mois dans l'armée et qui devait partir dans une semaine. Pour lui, ce fut le coup de foudre. Et trois jours après l'avoir vue pour la première fois, il la demanda en mariage. Alors, prenant un air innocent :

– Ce serait mon rêve, dit-elle, mais si nous nous marions, comment ferai-je pour vivre puisque tu t'en vas dans quatre jours ?

Alors lui, avec une belle générosité :

– Mais le gouvernement te donnera cinquante piastres par mois et, s’il venait à m’arriver malheur, tu recevrais ta pension de veuve.

Alors, posant ses lèvres sur celles du soldat, elle répondit :

– Nous nous marierons quand tu voudras.

Ils se marièrent le lendemain.

Trois jours plus tard, il lui faisait ses adieux et partait pour la guerre.

Lorsque la porte se fut refermée et que le bruit des pas descendant l’escalier se fut éteint, elle s’exclama d’une voix haineuse :

– Maintenant, j’espère bien qu’il va se faire tuer, que je ne le reverrai jamais. Tout ce que je demande, c’est de recevoir ma pension de veuve pour le reste de mes jours.

Une belle famille

Chaque été, depuis des années, ils parcourent les campagnes, le père et le fils, dans une vieille charrette traînée par un cheval blanc et ils demandent l'aumône de porte en porte.

D'une voix niaise, le père explique que sa femme est paralytique. Depuis vingt ans, elle est incapable de se mouvoir. Ils ont eu quatorze enfants. Quatre sont morts en naissant, trois sont des simples d'esprit, quatre sont des infirmes et deux sont muets. L'aîné seul est normal, en santé. La mère est devenue paralysée lors de son premier accouchement. Depuis ce temps, elle doit garder le lit. Des voisines lui rendent des services car elle est bien à plaindre, la pauvre femme. Et la famille augmente presque à chaque année. « On peut pas empêcher ça, hein ? Quand le bon Dieu vous envoie un enfant, faut bien le garder. Bien certain qu'on aimerait mieux avoir des petits bien

faits, bien portants, mais que voulez-vous, on n'a pas le choix », dit-il.

Mon voisin qui est arrêté un jour de juillet chez cette famille pour lui laisser quelques victuailles, me raconte qu'il a trouvé, vers midi, deux des garçons âgés de seize à dix-sept ans, étendus tout nus et dormant sur une méchante paille sous la remise, deux garçons d'une saleté repoussante et littéralement couverts de mouches qui les mangeaient. On aurait dit des charognes, déclare-t-il, et l'un d'eux était difforme, avait une jambe pas plus grosse qu'un bâton.

Ayant donné ses explications, le père demande l'aumône pour l'amour de Dieu. Et au lieu de lapider cet être malfaisant, ce fou criminel, les bonnes gens le plaignent, compatissent à ses malheurs, lui donnent de l'argent, des provisions, pour qu'il continue à procréer des malheureux, des infirmes, des idiots.

Un saint homme

Sans vouloir le louer, on peut dire que c'est un homme bien pieux, un saint homme que le père Antoine Mailloux. Bien convaincu de l'importance de faire son salut. Et que tout le reste est vain. Un modèle pour tout le monde. Il est, si l'on peut dire, confit dans la dévotion. Comme il est vieux, il ne travaille plus, mais il prie. On serait tenté de le canoniser de son vivant. Le matin, il va à la messe et l'après-midi, il fait de longues visites à l'église. À cinq heures et demie, lorsque l'annonceur de la radio donne la liste des décès de la journée, assis à côté de l'instrument, le père Mailloux intercède avec ferveur pour les défunts qui ont comparu devant Dieu. Comme il n'a pas fait fortune avec son métier de menuisier, il reçoit la pension de vieillesse et de leur côté, ses enfants l'aident de leur mieux. S'il arrive qu'il peut soustraire quelques piastres au budget du loyer et de la

mangeaille, il court au presbytère pour faire dire une messe. Aux quêtes du dimanche, il est aussi généreux que les riches. Il veut faire bon usage de l'argent qu'il reçoit du gouvernement et de ses enfants. Aussi, accueille-t-il avec sympathie les religieuses qui sollicitent des fonds pour leurs œuvres et les missionnaires qui vont évangéliser les pauvres chinois plongés dans les ténèbres du paganisme. Pour eux, il ouvre largement sa bourse, car il ne faut pas s'attacher aux biens de la terre et il est certain d'ailleurs qu'il prête à Dieu. Pour sûr que c'est un saint homme que le père Mailloux. À sa fille qui part pour le cinéma, il dit : Tu ferais bien mieux d'aller au salut. Et à son fils qui annonce qu'il va passer la fin de semaine dans les Laurentides : Avec cet argent là, tu pourrais faire poser une pierre à l'oratoire saint Joseph.

Et voilà que sa femme languissante depuis longtemps, doit prendre le lit. Le médecin déclare qu'elle est très mal. Pendant qu'elle repose, le vieux ouvre sa cassette à argent et se sauve avec la monnaie pour aller faire brûler des cierges. Ça, c'est mieux que les remèdes du docteur, déclare-

t-il. Mais lorsqu'il voit arriver la garde et qu'il apprend qu'il faut la payer trois piastres par nuit, il se révolte, il s'insurge. Un vrai gaspillage ! Quand elle dort, sa vieille, qu'est-ce qu'elle a besoin d'avoir à côté d'elle cette grosse femme en tablier blanc qui se croit maîtresse dans la maison et qui prétend commander à tout le monde, même à lui, le maître du logis ? Est-ce qu'une grand-messe ne serait pas infiniment préférable ? Le docteur, bien sûr que c'est un exploiteur et qu'il partage avec la garde le salaire que celle-ci reçoit. Des complices évidemment.

Sa femme est mourante, mais le père Mailloux est résigné à la volonté de Dieu. Doux et humble de cœur, il accepte les épreuves qu'il lui plait dans sa bonté de lui envoyer. Il pénètre dans la chambre où la malade, la face toute défaite respire difficilement dans un sommeil qui est un peu comme l'agonie. Doucement, il la pousse sur l'épaule pour l'éveiller et la regardant d'un air d'infinie pitié : Je viens de dire trois *avé* pour que tu fasses une bonne mort.

La vieille fixe sur lui un regard d'épouvante,
sa figure fait trois grimaces et elle expire.

La bénédiction

Le vieux grand-père est mort et il repose dans son cercueil dans le salon tout tendu de noir de la maison qu'il a bâtie de ses mains au temps lointain de sa jeunesse. Sa figure donne l'impression d'une paix éternelle, mais l'on a oublié de lui fermer la bouche qui est grande ouverte et dans laquelle l'on aperçoit deux longues dents jaunies qui pointent, les deux seules qui restaient au défunt. En quelques heures, la demeure se remplit de vieilles gens avec des figures lugubres, qui ne peuvent se décider à parler à haute voix, mais chuchotent de façon mystérieuse. Or, l'on a amené là une petite fille de l'aïeul, une enfant de sept ans, nerveuse et agitée. La fillette passe là trois longues journées au milieu de ces faces de deuil, de ces gens qui marchent à pas feutrés et conversent à mi-voix en lui jetant des regards haineux parce qu'elle est jeune, est tout le temps en mouvement, monte et

descend les escaliers à la course et fait du bruit. Sa mère et sa tante lui disent constamment de se tenir tranquille, mais elle est la seule enfant dans cette réunion de vieux, elle est très énervée et, au lieu de se calmer, elle devient plus agacée et impossible à contrôler. Au déjeuner, elle a maladroitement répandu sa tasse de café sur la nappe et sur sa robe et le soir, en voulant aider à enlever la vaisselle après le souper, elle a cassé une assiette. Et heurte une chaise, taquine le chat, va à la grange chercher les œufs qu'elle apporte dans son tablier et qu'elle échappe lorsqu'elle trébuche en gravissant les marches du perron. Une belle omelette. Pas endurable cette remuante.

Un père franciscain ami de la famille, vient faire une visite à la maison et pénètre dans la chambre mortuaire. Alors, les unes après les autres, les vieilles femmes vont le rejoindre et lui parlent à voix basse comme à confesse. Soudain, la tante prend la gamine par la main, l'entraîne dans la pièce tendue de noir où repose le mort et la désignant au religieux : Mon père, voici une enfant impossible, tapageuse, fatigante, comme possédée du diable et qui, à l'école, ne sait jamais

son catéchisme. Vous devriez bien l'exorciser.

– L'exorciser, ce serait peut-être exagéré, mais je pourrais la bénir, répond le père.

La prenant par le bras et la mettant devant lui, il lève la main au-dessus de la tête de la petite et prononce quelques mots en latin en fermant à demi les yeux. Alors, l'enfant est très contente, s'imaginant que, dorénavant, avec cette bénédiction elle saura son catéchisme sans avoir besoin de l'étudier et de se casser la tête pour apprendre sa leçon.

Mais, lorsqu'elle retourne à l'école après les funérailles du vieux grand-père, elle constate qu'après avoir lu son catéchisme elle ne le sait pas plus qu'auparavant et qu'elle n'y comprend rien. Elle réalise alors que la bénédiction a été simplement un geste, un leurre, et n'a pas opéré. Depuis ce temps, les bénédictions lui semblent une farce ridicule et ne valent pas un mégot de cigarette.

Le vieux

Depuis le matin, le vieux allait d'un pas lent et fatigué par les rues de la ville. À mesure que le temps passait, il se sentait les pieds plus lourds, mais il marchait quand même. Il n'allait nulle part, car il était sans toit, sans asile. À dix heures de l'avant-midi, avec d'autres malheureux, il avait avalé une soupe chez les sœurs. Depuis, il n'avait rien mangé et il avait faim. Faim et froid, car on était en décembre et la neige recouvrait les trottoirs et les toits des maisons.

Le vieux avançait lentement, enveloppé d'un lamentable paletot aux boutons arrachés, fermé sur lui par des épingles de sûreté. Une goutte d'eau, une guédille, lui pendait constamment au bout du nez. Elle se détachait et tombait sur son pardessus décousu aux épaules et dans le dos, mais il s'en formait de suite une autre qui glissait à son tour et allait rejoindre la première. Son nez

était comme ces glaçons qui pendent aux toits et fondent lentement au soleil. Ces gouttes n’embarrassaient pas le vieux. Il y était habitué et d’ailleurs, il n’avait pas de mouchoir pour les essuyer.

Le soir était tombé et le vieux marchait toujours, les jambes bien fatiguées et l’estomac tirillé par la faim. Il allait avec son minable paletot, pauvre défroque de quelqu’un qui l’avait porté neuf autrefois et l’avait ensuite jeté au rebut. Le vagabond marchait parce qu’il lui fallait remuer pour ne pas se laisser geler. Il allait, attendant l’heure de pénétrer au refuge pour la nuit.

Le vieux était depuis longtemps entré dans la misère et il en avait maintenant jusqu’au cou. Jamais il n’en sortirait, jamais il ne finirait de marcher ni d’avoir faim, si ce n’est le jour où il s’en irait au cimetière. Il était fait à cette existence et il n’espérait rien. Il était comme le cheval qui, mal ferré, mal nourri, les entrailles criant famine, tire sur la route de neige, quand le vent cingle et mord, un traîneau lourdement

chargé. Le cheval ne se plaint pas ; il accepte sa destinée. De même pour le vieux.. Il n'avait personne qui put l'aider, personne vers qui se tourner. Des enfants que, pour un instant de satisfaction, il avait aveuglement lancés dans ce monde de peines et de malheurs, les uns étaient morts, d'autres étaient éloignés ou n'avaient pas une bouchée à donner à celui qui leur avait fait le triste cadeau de la vie.

Parfois, quand il avait trop faim, il se risquait à mendier, mais ce n'est pas là, généralement, un métier profitable. Le passant à qui le malheureux s'adresse va tout droit sans l'écouter, sans lui accorder un regard, comme s'il était sourd, ou, s'il arrête les yeux sur lui, c'est pour lui montrer une figure hostile, colère, une figure qui lui dit aussi clairement que des paroles : Qu'est-ce qu'il a celui-là à m'embêter ?

Oui, ce serait préférable d'avoir des rentes que de demander l'aumône dans la rue.

Mais le vieux ne fait aucune réflexion. Il est fatigué, il a froid, il a faim et il attend l'heure de l'ouverture du refuge. Tout en marchant, il passe

devant une épicerie et, à la vitrine, il voit de beaux fruits, d'autres bonnes choses qui se mangent et qui réconfortent un homme qui tombe d'inanition. Il a grand faim. S'il entrerait demander quelque chose, peut-être qu'on lui donnerait. C'est possible, cela peut arriver. Timidement, à travers la vitre, il regarde à l'intérieur, puis pousse la porte, franchit le seuil. Le commis qui est là le regarde et continue de disposer des boîtes de conserves sur les tablettes pendant que le vagabond est là debout avec son vieux paletot, sa vieille tête grise, ses yeux humbles et son nez rougi au bout duquel pend une goutte qui va tomber. Puis, l'employé s'éloigne, va à l'arrière-boutique. Lorsqu'il revient, le mendiant est toujours là qui attend patiemment. Alors, le garçon se décide et va vers lui.

– Vous n'auriez pas un morceau de quelque chose à me donner pour manger ?

Le commis jette un coup d'œil autour de lui, se demandant quel déchet il pourra bien jeter à cet importun afin de s'en débarrasser. Il fait quelques pas, va à l'arrière du magasin et là,

aperçoit quatre bouts de saucisse dans une boîte. Il en prend deux, les met dans un papier et les remet au mendiant qui s'en va.

Dehors, le vagabond regarde ce qu'on lui a donné. De la saucisse, de la viande. Ah ! si elle était rôtie, s'il sentait la bonne odeur de la graisse. Et à cette évocation, sa bouche s'entrouvre et bave et son nez d'où s'échappe une goutte d'eau cherche à humer un fumet de mangeaille chaude, mais il ne respire que l'air glacé. Brusquement, le pauvre mord dans la saucisse qu'on lui a donnée. Il la dévore telle quelle et sa faim diminue. Le vieux continue de marcher mais soudain, il se sent mal. Tout à l'heure, il souffrait de la famine, mais maintenant, il ressent des douleurs à l'estomac, dans tout le corps. Ses jambes faiblissent. Instinctivement, il se dirige vers le refuge pour s'y écrouler. Dieu, qu'il se sent malade ! Il est à bout de forces et souffre de crampes atroces au ventre. Le mal le torture. Certain qu'il va écraser sur le pavé. Finalement, il arrive à l'asile comme les portes s'ouvrent pour la nuit. En chancelant, il pénètre dans la maison.

– Je suis malade, ben malade, articule-t-il d'une voix faible.

Alors, le gardien l'empoigne par un bras, le soutient, et le conduit à une couchette.

– Qu'est-ce que vous avez, le père ? demande-t-il.

– J'sais pas. J'cré que j'vas mourir.

Alors le gardien s'en va au téléphone et appelle d'urgence le médecin de l'établissement. Celui-ci arrive et trouve le vieux râlant, gémissant et se tordant sur sa paillasse.

Du premier coup d'œil, il discerne les symptômes de l'empoisonnement. Il devine que le vieux est fini, qu'il n'y a rien à faire.

– Avez-vous bu du mauvais whiskey ? interroge-t-il.

– Ça fait des années que j'ai pas pris un coup, répond le moribond.

– Qu'est-ce que vous avez mangé ?

– Deux bouts de saucisse qu'on m'a donné dans une grocerie.

– Où ça ?

Le vieux ne se rappelle pas, ne le sait pas.

Alors, le médecin informe la police qui appelle les magasins et fait enquête. C'est ainsi qu'on apprend qu'un commis distrait a donné par erreur au vagabond de la saucisse empoisonnée destinée à débarrasser l'épicerie des rats qui l'infestent.

Et le vieux est mort dans la nuit au refuge et au matin, on a transporté son cadavre à la morgue.

Couverture algérienne

La femme était vieille avec l'une de ces figures qui semblent n'avoir connu que les malheurs et les calamités. Toute sa vie, elle avait travaillé et économisé. Toujours, elle s'était privée de ces petites douceurs qu'elle aurait aimées et que tout le monde s'accorde. Aux étalages des magasins, elle regardait les beaux raisins blonds, les oranges de la Californie si tentantes, les énormes pamplemousses juteuses et sucrées dont elle était si friande. Elle les contemplait un long moment... et passait outre. Les jours de marché, elle allait voir les voitures arrivant de la campagne, chargées de produits de tous genres. De ses vieux doigts, elle palpait les belles dindes grasses, appétissantes, mais finalement, achetait un maigre poulet, à la peau bleuâtre. C'était ainsi. Maintenant, elle avait des sous, avait à la banque un dépôt dont elle ne verrait jamais le fond, mais elle continuait

d'économiser car elle avait pris le pli et ne pouvait plus agir autrement. Depuis des années, elle portait le même vieux chapeau déformé, cabossé, verdi par les pluies, la neige et le soleil, la même jupe noire inusable et le même chandail gris qu'elle s'était tricoté elle-même. Absolument l'air d'une pauvre à qui l'on aurait été tenté de faire l'aumône. Et depuis plus de trente ans, elle couchait sur le même lit au sommier usé, défoncé, aux ressorts détendus, cassés. Quant à ses couvertures, elles remontaient à plus loin encore et lui servaient depuis plus de quarante ans. Ah ! elle ne jetait pas son argent par les fenêtres la mère Douai.

Puis, il arriva que son fils se maria. Seule désormais, la vieille économisa davantage si possible. Mais voilà qu'un beau jour, en parcourant un grand magasin pour se distraire, elle aperçut une superbe couverture aux couleurs éclatantes, une couverture d'Algérie, très large, épaisse, tissée d'une laine soyeuse et qui était aussi belle à regarder qu'un jardin de fleurs à l'été. Comme médusée, la vieille femme la contempla longtemps, pâmée d'admiration

devant ce chef d'œuvre. De ses vieilles mains grises comme ses cheveux, elle la touchait, la tâtait d'un côté, puis de l'autre, puis finalement, s'informa du prix. Trente-cinq dollars. À l'énoncé de ce chiffre, elle crut perdre connaissance, mais se remit toutefois de son émotion et, pendant cinq minutes au moins, regarda en silence la couverture algérienne, belle comme un tapis persan et dont les riches couleurs la fascinaient. Puis soudain, la vieille qui toute sa vie avait économisé les sous se décida. Là, sous le coup de l'impulsion irrésistible, elle commit une extravagance, la première et la seule de son existence. Trente-cinq dollars ? Eh bien, je la prends, déclara-t-elle du ton résolu dont elle aurait dit : Marchons à la mort. Elle acheta la merveilleuse couverture dont le coloris qui avait tout l'éclat des pays d'Orient l'éblouissait. Pas pour elle-même, toutefois. C'était bien trop beau pour sa vieille peau. Au commis, en lui comptant les billets de banque, elle donna l'adresse de son fils marié. Un cadeau qu'elle voulait lui faire pour enjoliver sa maison, un cadeau qui serait un souvenir de sa mère. Après avoir payé, elle

retourna chez elle dans un état d'exaltation extraordinaire, l'esprit si agité qu'elle ne voyait rien de ce qui l'entourait et qu'une couple de fois elle faillit se faire écraser par une automobile.

Cinq jours plus tard, son fils pensa à la remercier.

Or, à deux mois de là, un dimanche, la mère Douai voulut aller juger par elle-même de l'effet que produisait dans la maison de son fils la belle couverture qui avait été la plus grande folie de ses soixante-et-onze ans. En entrant, elle l'aperçut, sale, malpropre, jetée négligemment sur le divan et retombant jusque sur le plancher comme un paillason. Un amer désappointement la tint un instant immobile. Juste à ce moment, le chien qui avait barboté dans la boue entra et, en caniche habitué à prendre ses aises, trottina vers le meuble. Alors pendant que la vieille muette d'étonnement, les yeux agrandis de surprise et l'esprit bouillonnant d'indignation le regardait, il sauta sur le divan et, tranquillement, suivant son habitude, se coucha au beau milieu de la couverture d'Algérie aux couleurs éclatantes.

Cadeau d'anniversaire

Le ménage Lafleur passait la soirée chez le ménage Poirier. Sans façons, comme de vieux amis, de gens qui se connaissent depuis longtemps. Alors, tout en causant de choses et d'autres, madame Hermine Lafleur remarqua comme ça, en regardant son homme : Pensez-vous, ça faisait treize ans hier qu'on est mariés.

– Bien, ça c'est curieux, fit madame Hermance Poirier. Nous autres, ça fera quinze ans demain.

– Quinze ans ! Ça passe vite, hein ? Vous allez voir que votre mari va vous apporter un beau cadeau. Puis, vous l'aurez bien mérité, déclara l'amie.

Ça, c'était une pointe que madame Lafleur lançait à son sien de mari qui avait oublié de lui offrir un petit souvenir et qui se trouvait vexée de la chose.

Poirier lui, ne comprenait rien aux cadeaux d'anniversaires. Il ne connaissait pas ça, n'en avait jamais fait. Pensez-vous, s'il fallait donner des cadeaux à tous les anniversaires de naissance ou de mariage, on n'en finirait jamais, on serait constamment à faire des présents. On se ruinerait vite pendant que les marchands feraient fortune. Et il ne fit aucune réponse à la suggestion de madame Lafleur.

Le lendemain, après son travail, Poirier retournait chez lui quand il rencontra son ami Brisebois.

– Ça fait longtemps que je t'ai vu, fit ce dernier. On va prendre un verre de bière, hein ?

Et ils entrèrent dans la taverne du coin. Alors, de verre en verre, d'histoire en histoire, le temps s'écoula. Les deux amis étaient chaudasses, paquetés, bien heureux. Soudain, Poirier regarda l'heure au cadran de la salle.

– Sept heures et demie ! s'exclama-t-il. Bien certain que le souper va être froid.

Il se leva pesamment, mais ça le taquinait bien

un peu d'être en retard. Juste à ce moment, il se rappela que ça faisait quinze ans qu'il était marié et il se souvint de ce qu'avait dit madame Lafleur. Alors, comme les nombreuses libations qu'il avait faites l'incitaient à être généreux, il se dit : Bien, je vas lui en acheter un cadeau.

Les deux copains sortirent de la taverne et se séparèrent. Poirier regarda autour de lui comme cherchant à trouver ce qu'il pourrait bien dénicher pour sa femme. Il était là arrêté le nez en l'air, se demandant : Qu'est-ce que je vas lui apporter à Hermance ? lorsque ses regards se posèrent sur un étalage de plantes et de fleurs en pot, disposé par terre à côté du trottoir, dans une petite rue transversale. Il s'approcha. Tout de suite, le marchand vint à lui.

– Combien vendez-vous ça ? demanda Poirier, en désignant du doigt un plant de fleurs rouges.

– Ces beaux géraniums là, tout fleuris, que vous pouvez mettre dans votre maison, sur votre fenêtre, dans votre cour ou sur une tombe au cimetière, ça vaut vingt cents le pot, répondit l'homme.

Poirier regardait les géraniums et s'accordait à reconnaître avec le marchand qu'ils étaient bien beaux.

– Combien en avez-vous là ? demanda-t-il, montrant les vases alignés à côté les uns des autres.

– Dix-huit, répondit le vendeur après avoir compté.

– C'est bon, je les prends, déclara Poirier. C'est pour ma femme, expliqua-t-il. C'est un cadeau pour notre anniversaire de mariage.

– Bien, elle va être contente. Puis, bien sûr qu'elle va vous embrasser en arrivant, fit le marchand, riant en lui-même de cette loufoque idée d'homme ivre.

– Mais me faudrait une voiture, remarqua Poirier d'un air perplexe, après un moment de réflexion.

Alors, le fleuriste avisant un taxi qui passait et craignant que son client ne change d'idée : En voici une. Et il héla lui-même le chauffeur.

– Tiens, dit-il, monsieur, en désignant Poirier,

voudrait se faire conduire quelque part avec ces fleurs.

Poirier fit de la tête un signe d'assentiment. Puis, pendant qu'il payait ses dix-huit pots de géraniums, l'homme au taxi se mit à les placer sur le plancher de sa voiture, sur la banquette d'arrière, en avant, à côté de son siège. Enfin, il réussit à caser les dix-huit pots et Poirier monta dans l'auto et s'installa au milieu des fleurs rouges.

– Prends la rue Coloniale. Je te dirai où arrêter, commanda le passager.

Et l'on fila, puis l'on arrêta devant la demeure de Poirier. Lorsque sa femme furieuse d'avoir si longtemps attendu pour le souper le vit entrer portant dans ses bras un pot de géranium, elle se calma un peu et eut un sourire forcé, car elle voyait que son mari avait pensé à elle, mais lorsqu'elle vit apparaître le chauffeur tenant deux autres pots, les déposer dans le passage, retourner à sa voiture et en rapporter deux autres encore, elle commença à trouver la farce mauvaise. Elle en vit entrer dix-huit. Lorsque les deux derniers

eurent été rangés dans le petit corridor et que la porte se fut refermée après le départ du chauffeur, Hermance éclata.

– Mais t’as donc complètement perdu la tête, espèce de fou. Qu’est-ce que tu veux faire avec dix-huit pots de géraniums ?

– Mais c’est ton cadeau pour notre anniversaire de mariage, riposta Poirier.

– Pour notre anniversaire de mariage ? hurla Hermance, mais ça fait quinze ans qu’on est mariés et tu ne m’as jamais rien donné avant aujourd’hui.

Alors avec une logique d’ivrogne :

– Justement. Je t’en donne un pot pour aujourd’hui, quatorze pour les années passées et trois comme intérêt, rétorqua l’époux.

Hermance ne répondit rien car la colère l’étouffait. Un moment, elle eut l’envie de lui lancer les dix-huit pots par la tête ce qui aurait fait dix-neuf pots cassés. Toutefois, elle se calma et n’en fit rien, mais pour lui rendre sa politesse,

elle lui a servi dix-huit soirs de suite une omelette au fromage pour son souper.

Ô l'aimable femme !

Ce soir là, M. et M^{me} Gervais se promenaient rue Sainte-Catherine. C'étaient de petites gens qui se distraient honnêtement en faisant une balade. Lui était un modeste employé et il gagnait un petit salaire. Alors, au lieu d'aller au théâtre, les deux époux se contentaient du spectacle qu'offre la rue. Ils allaient flânant, regardant les étalages des magasins, observant les passants qu'ils croisaient et causant. Soudain, voilà M^{me} Gervais qui s'arrête devant une vitrine et s'exclame : Ô le joli chapeau !

– Lequel ? interroge M. Gervais pour qui tous les chapeaux se ressemblent.

– Mais celui en velours avec une boucle. Il n'y a que celui-là. Les autres sont des horreurs.

Or, désirant faire plaisir à sa femme, M. Gervais en revenant le lendemain de son travail arrête au magasin et achète le chapeau que sa

femme admirait la veille.

– Tiens, voilà pour toi, dit-il, en entrant en lui remettant le sac contenant la toque de velours.

– Qu'est-ce que c'est ? demande-t-elle d'un ton agressif.

– Mais regarde ! C'est le chapeau que tu as remarqué hier soir.

Alors, M^{me} Gervais lance un regard irrité à son mari, prend le sac et le jette dans une armoire. Et toute la soirée, elle boude, la figure cachée derrière les pages d'un magazine.

À quelque temps de là, M. Gervais constatant que sa femme continue de porter son vieux turban lui demande : Mais qu'est-ce que tu attends pour mettre ton chapeau neuf ?

– Mon chapeau neuf ? Eh bien, je ne le mettrai pas.

– Mais pourquoi, puisqu'il te plaisait tant ? Que vas-tu en faire alors ?

– Ce que je vais en faire ? Je l'ai brûlé.

– Mais voyons, tu es folle. Tu badines.

– Je ne suis pas folle et je ne badine pas. J’ai allumé le feu avec.

– C’est renversant. Tu t’arrêtes devant une vitrine. Tu t’exclames : Le joli chapeau ! Je te l’achète et tu le brûles.

– Oui. J’ai dit : C’est un joli chapeau. Il était joli à voir comme ça, en passant. Il serait joli sur la tête d’une autre ; pas sur la mienne.

– Mais, songes donc que je l’ai payé quatre piastres et que cet argent est perdu.

– Bon, mais est-ce que je t’avais demandé de m’acheter un chapeau, moi ? Lorsque j’en voudrai un, j’irai le chercher. Et puis, fous-moi la paix, hein !

La peur de mourir

L'on vient de conduire cette jeune femme au cimetière.

Tuberculeuse pendant des années, elle était depuis décembre dans les dernières phases de l'implacable maladie. Sans cesse, elle se sentait s'en aller, mais elle se rebiffait, résistait, ne voulant pas mourir l'hiver parce qu'il fait trop froid. Tenace au possible, elle tendait toute son énergie dans un effort désespéré pour se raccrocher à la vie, pour se prolonger quelques mois, pour durer jusqu'au printemps.

Des jours, elle vivait des heures d'angoisse à voir tomber la neige blême, livide, effroyablement triste, à voir le vent secouer furieusement les branches nues et noires des arbres. Et elle éprouvait des frissons de terreur à contempler les fantastiques paysages de glace que l'hiver mettait aux carreaux de sa fenêtre. Tout ce

froid lui inspirait une indicible horreur et son être en révolte se raidissait contre la mort.

Un matin de février, sa sœur entra dans sa chambre. Alors la malade lui dit : Je ne sais ce que j'ai, mais il me semble qu'il fait bien froid ici et je me sens plus faible qu'hier. Est-ce que je serais plus mal ?

Le cœur serré, sa sœur lui répondit : Mais non, tu parais bien. Tes yeux sont brillants et ta figure est colorée.

– Alors, soulève un peu mon oreiller et donne-moi un miroir que je me voie.

Et la sœur la prenant sous les bras crut qu'elle touchait un glaçon. Comme elle lui remettait la tête sur l'oreiller, elle sentit sur sa figure un souffle infiniment léger. La malade expirait.

Lorsque la morte fut mise dans son cercueil elle était si maigre, qu'il ne restait plus rien. Les étoffes soyeuses et légères enveloppaient simplement un squelette et la figure était si décharnée, si vieillie, qu'à la regarder on avait l'impression de contempler une momie.

Deux roses

Après des heures heureuses, elle retournait vers la vaste maison, vide de joies et de tristesse, la même tous les jours, toujours.

Et le calme se faisait en la ville aux plus rares passants, cependant que les étoiles de ce soir de printemps emplissaient l'âme d'une immense volupté.

Le rêve, divin compagnon, cheminait avec elle, comme son ombre.

Tous les lilas, tous les pommiers fleuris des autres printemps disparus ressuscitaient à l'appel irrésistible de l'amour.

Au jardin du cœur germaient les illusions et l' Aimé, idéalisé, lui apparaissait lointainement comme un jeune dieu, ainsi qu'aux chapelles des cimes, les statues auréolées, cause d'extase des foules. Sur sa route, dans la grande nuit, une

haute fenêtre, retraite perdue, trouait l'ombre d'un rayon de clarté.

Une lumière blanche et douce, caressante, baignait deux roses mourantes d'amour en une délicate coupe d'argent ; deux roses de race patricienne, différentes, aux nuances rares, délicates, éteintes, indéfinies.

Un grand émoi la fit vibrer toute et ses lèvres murmurèrent le nom de l' Aimé dont le regard d'adoration et de ferveur faisait revivre à son automne avec les lilas et les pommiers fleuris des jours enfuis, ses illusions envolées et les années de ses vingt ans.

Le navire vogue dans la nuit

Le navire vogue dans la nuit tiède et troublante de la mer des Antilles.

C'est ce soir le souper d'adieu des passagers de la croisière. Le vin a pétillé dans les verres et l'on a porté des santés en songeant que ces souhaits sont aussi vains que la fumée des cigarettes. En grande toilette, parées de bijoux, les femmes se font plus tendres, plus ensorceleuses. Les rires fusent. Chacun s'est coiffé pour la circonstance d'un bonnet de fantaisie en papier : couronne de reine, turban de rajah, mitre d'évêque, casquette de marin, que l'on a remis à chaque convive. Frêles souvenirs que l'on jettera dans sa malle et que l'on exhumera plus tard du fond d'un tiroir en songeant à cette si lointaine soirée et en évoquant l'image à demi effacée d'une délicate figure de femme, d'un sourire...

La gaieté règne. L'on s'amuse. C'est la parade des masques.

Après le souper, les couples se promènent sur le pont tandis que, dans la grande salle brillamment illuminée, l'orchestre répand ses harmonies, fait entendre une musique enlevante. Le bal commence. Danseurs et danseuses évoluent avec entrain.

La vie est belle. C'est une soirée dont on se rappellera longtemps.

Si vite nouées, les nouvelles amitiés se dénoueront demain. Chacun reprendra ses habitudes de tous les jours, sa monotone existence. Chacun retournera à ses vieilles connaissances, oubliera vite les amis d'occasion.

Mais ce soir, il faut rire, danser, se réjouir.

Et la figure collée à une fenêtre de la salle, ce voyageur solitaire et toujours grave, contemple le gai spectacle. Attentivement, il regarde ces visages qui passent et repassent devant lui, joyeux, en dansant. Il scrute les physionomies de chaque personnage et, sur ces figures enjouées,

rieuses, pleines de jeunesse, exubérantes de vie, il cherche à entrevoir le masque qu'elles porteront plus tard, lorsqu'elles seront vieilles et flétries. Par la pensée, il transporte ces êtres hors cette scène de gaieté, de lumière et d'harmonies et se les représente sur leur lit de mort, dans des chambres luxueuses, des chambres d'hôpital, peut-être dans une pièce sordide. Par l'imagination, il entrevoit leur agonie et, au lieu de leurs rires, c'est leur râle qu'il entend, au lieu du sourire enjôleur, c'est leur dernière grimace qu'il devine. Au lieu de leurs brillants atours, il les voit dans leur toilette funèbre, celle que vous ne choisissiez pas, mais que l'ensevelisseuse vous impose.

Il en voit quelques-unes sur les dalles de la morgue...

Le navire vogue dans la nuit, sur la mer tiède et troublante.

Résurrection

L'enfant du docteur est morte.

Elle avait quatre ans et était fille unique.

Sans affres, sans agonie, elle s'est éteinte doucement comme un cierge, à la nuit tombante. Et à ce moment, une brillante étoile s'est allumée dans les profondeurs du firmament. Sa lueur entrant par la fenêtre de la chambre, irradiait le front pur de la petite morte.

L'on a mis dans la terre le corps gracile, charmant et chéri. Mais une douce illusion berce les parents. Leur enfant n'est pas morte. L'éternelle disparue est toujours avec eux. Ils lui parlent, ils entendent ses appels, son rire.

Sa mère lui met régulièrement son couvert à table. Elle remplit son assiette de morceaux choisis, de friandises. Chaque soir, elle défait les couvertures de sa couche, elle dispose l'oreiller,

comme si l'absente allait dans un moment reposer là sa tête adorée. Chaque matin, elle refait le lit comme si la petite avait dormi là.

Parfois, les parents courent brusquement à la fenêtre, ils ouvrent la porte, regardent, car ils sont certains d'avoir entendu sa voix au dehors.

Et l'enfant conçue dans une nuit d'amour dort au fond de la terre. Ses membres délicats se décomposent. Sa chair si blanche devient du limon, une boue fétide.

Mais l'artiste qui a vu s'envoler la petite âme, l'a ressuscitée dans un tableau. Il a peint sa figure douce et grave. Il a entouré sa tête d'un nimbe d'or et, dans ses yeux profonds, insondables comme l'abîme il a mis la vision de l'éternité.

Le chanoine qui fait sa cour

Le photographe Pierre Quéry qui a passé de longues années dans les journaux était allé un dimanche d'automne à Saint-Hyacinthe pour prendre quelques scènes d'une grande fête religieuse que l'on célébrait ce jour-là. Le même après-midi avait lieu au cimetière de Montréal, la cérémonie annuelle du jour des morts. L'archevêque Bruchési présidait cette dernière tandis que son coadjuteur officiait à celle de Saint-Hyacinthe. Quéry revenait dans le train et, sur le siège en arrière de lui, se trouvaient le prélat et un chanoine dont j'ai oublié le nom. Et tout bonnement, ils entamèrent la conversation avec le photographe qu'ils connaissaient depuis longtemps.

– Mais est-ce que vous n'aurez pas de vignettes de la cérémonie au cimetière dans le journal de demain ? interrogea le coadjuteur.

– Mais oui, j’ai été là l’an dernier et j’ai pris trois ou quatre poses de Mgr Bruchési et des vues de la foule. Alors, comme c’est toujours la même chose, je n’ai qu’à sortir mes vieux clichés et nous nous en servons de nouveau.

– Mais supposons que Mgr Bruchési fût allé aujourd’hui à Saint-Hyacinthe et que j’eusse officié au cimetière vous auriez eu une tâche difficile pour avoir des photographies des deux cérémonies.

– Ça aurait été la chose la plus facile au monde, répondit Quéry.

– Oui ? Et comment auriez-vous fait ? demanda le coadjuteur curieux et intéressé.

– Bien, je serais allé à Saint-Hyacinthe avec l’archevêque et, pour ce qui est de la démonstration au cimetière, j’aurais pris le portrait fait l’an dernier de Mgr Bruchési, puis un des vôtres. Je lui aurais coupé la tête et je l’aurais collée sur celui de Mgr Bruchési. Ce n’est pas plus malin que cela, expliqua Quéry.

Alors, souriant et regardant le coadjuteur d'un petit air finaud : C'est bien la première fois qu'il aurait eu une tête sur les épaules, ricana le chanoine désireux de faire sa cour au futur archevêque.

Le départ

Le train transcontinental était en gare et partirait dans un moment. Des gens arrivaient portant des sacs, des valises et, plus difficiles à percevoir, ces autres bagages que l'on traîne toujours avec soi : désirs, joies, peines, espoirs, désespoirs.

L'on traverserait un grand pays, puis un paquebot prendrait les voyageurs et, à travers l'immense océan, les conduirait au Japon, en Chine, plus loin encore...

Un groupe de missionnaires qui s'en vont évangéliser les païens et des religieuses chargées d'aller soigner les malades et d'instruire les enfants sont là accompagnés de parents venus leur dire adieu. Tous savent que c'est leur dernière entrevue en ce monde. Ceux qui partent ont l'âme sereine car ils savent qu'après leur pèlerinage ici-bas, ils seront réunis plus tard, pour

toute l'éternité, à ceux qu'ils ont aimé. Mais depuis longtemps déjà, ils sont détachés des affections terrestres. En ce moment, ils ne songent qu'à la gloire de Dieu, ils tournent leurs pensées vers le ciel.

À l'ultime minute, une voix sonore qui retentit dans toute la gare donne l'avis du départ. Affolée de chagrin et de désespoir, une vieille femme se jette sur son fils, s'accroche à lui, l'étreint de ses bras pour le retenir, pour l'empêcher de partir. Le sacrifice est trop grand ; elle ne veut pas s'en séparer. Vainement, le missionnaire tente de se dégager, de desserrer les liens qui le retiennent, la mère résiste et il faut les efforts réunis de deux employés de la compagnie de chemins de fer pour lui faire lâcher prise. Accablé par cette pénible épreuve et murmurant une prière, le prêtre gravit d'un pas pesant les marches du véhicule.

Pendant ce temps, une autre mère embrasse silencieusement sa fille qui s'en va soigner les lépreux. La religieuse monte dans le train et la vieille femme reste là immobile, telle une statue,

à côté du long convoi. Elle ne bouge pas, mais ses lèvres tremblent et de lourdes larmes coulent sur sa figure très pâle. Étrangère à tout ce qui l'entoure, elle regarde le wagon dans lequel a pris place celle-là qui est sortie de sa chair et qu'elle sait qu'elle ne reverra jamais.

L'énorme locomotive et la série de machines d'acier qu'elle traîne s'ébranlent et, pendant que l'on entraîne la mère du missionnaire qui jette des cris déchirants, l'autre reste immobile à sa place regardant ces voitures chargées de voyageurs qui s'en vont à leur destinée. Et soudain, d'un mouvement brusque, elle plonge, se jette sous les roues...

Et le cœur maternel, le vieux cœur de mère qui avait aimé son enfant plus que la vie était écrasé en bouillie sur les rails sanglants, tandis qu'ignorante de la tragédie, la jeune religieuse consumée de dévouement, songeait, la figure toute illuminée, à la joie de soigner les malades dans une léproserie chinoise et de mériter une place dans la céleste patrie.

Le colporteur et son cheval

Voici un fait divers que j'ai lu dans un quotidien. Je l'ai trouvé si beau dans sa tragique simplicité que je l'ai transcrit sans presque rien y changer. Si j'ai ramassé cette histoire qui ne m'appartient en aucune façon et si je l'ai jointe à celles de ce livre, c'est pour qu'elle ne soit pas tout-à-fait perdue. J'estime que cette page pourrait prendre place dans un volume d'Antone Tchekhov ou autre écrivain russe. Lisons le récit du journal :

John Puschuk, ukrainien de trente ans, demeurant à Rosemont, eut une pénible surprise le vendredi matin en entrant dans l'écurie au fond de sa cour. Il voulait atteler son cheval à sa voiture de colporteur pour faire sa ronde habituelle, mais il trouva sa bête gravement malade. Inquiet, alarmé, il fit venir un vétérinaire. Ce dernier regarda longuement l'animal,

l'examina en silence sur tous les côtés, le tâta, écouta sa respiration puis se redressant, déclara : Il a une grosse fièvre. Je suis certain qu'il a plus d'un seau de pus dans le corps. Il souffre d'un mal incurable. La seule chose à faire est de le détruire.

Ce verdict parut porter un rude coup au jeune colporteur. Néanmoins, il téléphona à la police demandant d'envoyer un homme pour abattre son cheval. Dix minutes plus tard, un constable, d'un coup de revolver, mettait fin aux souffrances de la bête malade. « Ça », fit-il, en désignant le cadavre, « c'est seulement bon qu'à faire du savon. Je vous enverrai un juif qui vous donnera une piastre et demie pour la carcasse ».

Puschuk entra ensuite chez lui et, pendant tout le reste de la journée, déclara sa femme, il marcha de long en large dans son logis, abattu, navré, démoralisé, refusant de prendre aucune nourriture. Le soir venu, il sortit sans souper et n'ayant pas prononcé une parole depuis la mort de son cheval. Les heures s'écoulèrent, la nuit vint et Puschuk n'apparut pas chez lui. Au matin,

il n'était pas encore rentré. Vers dix heures et demie de l'avant-midi, sa femme alla à l'écurie pour porter des ordures ménagères dans une boîte qu'il avait mise là à cet effet. En entrant, elle aperçut, à son horreur, le corps de son mari suspendu à une poutre au-dessus d'un tas de foin et de débris de vieilles voitures. Il était mort. Un médecin appelé en toute hâte déclara que le décès remontait à plusieurs heures. Le cadavre était rigide et froid. Le malheureux Puschuk s'était pendu dans la stalle qu'avait toujours occupée sa bête. On croit qu'il s'est enlevé la vie dans une crise de découragement lorsqu'il s'est vu privé de son ami et de son gagne-pain.

Une poulie grince

C'est sûrement une simple d'esprit.

Du printemps à la fin de l'automne, elle s'accoude chaque jour à sa fenêtre regardant devant elle avec une expression absente. Peut-être qu'elle a quatorze ans, peut-être seize. Il est aussi possible qu'elle en ait dix-huit. Depuis des années, elle habite avec sa mère une chambre à l'arrière, au deuxième étage d'un immense immeuble en brique qui abrite cinquante à soixante familles. Alors, chaque matin que le bon Dieu amène, elle s'accoude à sa fenêtre et regarde en face. En face, c'est la ruelle avec ses poubelles vides ou pleines, les cours pouilleuses des maisons de l'autre rue et des garages. Elle voit des femmes la tête enveloppée d'une serviette, secouant la poussière de leurs carpettes et de leurs vadrouilles ou battant leurs tapis et, les jours de lavage, d'énormes quantités de linge qui

sèche sur les cordes à tous les étages et que le vent agite et secoue violemment. Accoudée à sa fenêtre, la simple d'esprit, sans pensée, contemple ce panorama ou plus exactement, elle regarde devant elle sans voir, la tête vide. Jamais elle ne sort de la chambre. Lentes, monotones, insipides, les heures et les journées s'écoulent, toutes semblables et l'innocente reste accoudée à sa fenêtre devant la ruelle et les cours des maisons d'en face. Certains jours, elle lave quelques chiffons qu'elle attache à une corde qui part de sa croisée et va à un poteau de l'autre côté du passage. Alors parfois, elle saisit la corde et tirant, envoie promener ses pauvres guenilles à l'autre bout de la ligne pendant que la poulie en fer hurle et grince lamentablement. Puis, elle tire de nouveau en sens contraire et ramène ses chiffons, faisant crier et grincer la poulie. Ce manège l'amuse probablement car, pendant des heures, elle fait faire un va et vient continuel à sa corde, promenant ses loques au-dessus de la ruelle, pendant que la poulie fait entendre une plainte aiguë, pointue, discordante, qui râcle les nerfs et écorche les oreilles. Comme elle n'a ni

piano ni guitare, la simple d'esprit joue avec sa corde à linge.

Penchée à sa fenêtre, dans le soir qui tombe, l'innocente, une expression vide sur la figure et le cerveau vide de pensées, tire par saccades sur sa corde et la poulie geint, grince et se lamente...

Dicts de Gaston de Montigny

Le joyeux bohème que fut Gaston de Montigny aimait à raconter de savoureuses histoires de sa façon. Il me narra un jour la suivante : C'était un habitant de Saint-Lin. Il portait une ceinture fléchée et des souliers de beu cousus avec de la babiche. Et donc, il avait attaché sa jument grise attelée à un berlot bleu dans la cour d'une auberge de la place Jacques-Cartier et il était parti voir les images dans les vitraux du magasin Carsley. Je ne dis pas : il faisait froid, mais il faisait frette, 25 au-dessous de zéro. Mon habitant s'en allait donc rue Notre-Dame, lorsqu'il rencontre un vieil acteur du théâtre Royal, pardessus de printemps, tuyau de castor et oreilles de velours. Il faisait pas froid, il faisait frette.

L'Américain soulève son chapeau et s'adressant à l'habitant : I beg your pardon, sir,

but will you be so kind to tell me where is the St. Lawrence Hall.

L'habitant de Saint-Lin reste un moment sans parler, lance un petit crachat sur un banc de neige, fait basculer sa pipe d'un coup sec et répond : Crisse, en cas q'tu rises de moué, mange de la m...

L'auteur des admirables poèmes en prose *Le fiancé de neige*, *La prière du passant*, *La vieille horloge*, *L'Ave du moineau* me raconta un autre jour avec de grands éclats de rire la farce suivante :

Je montais hier la rue Saint-Laurent, lorsque, à la devanture d'un magasin, je vois un écriteau : « On demande un garçon ». J'entre et je me trouve en face d'une jeune fille. Je lui demande :

– Est-ce que le patron est ici ?

– Oui.

– Je voudrais le voir.

Elle appelle le boss. Il était là-bas, en arrière, à examiner un tas de papiers. Il s'avance. Il n'avait pas l'air commode.

- Bonjour, monsieur.
- Bonjour, monsieur.
- C’est vous qui êtes le patron ?
- Oui, monsieur.
- Vous voulez avoir un garçon ?
- Oui, monsieur.
- Êtes-vous marié ?
- Oui.
- Ben, faites-en donc un vous-même.

Et j’enfile la porte, je me sauve, me demandant à chaque moment si je n’allais pas recevoir une brique par la tête.

J’ai besoin de ces farces bêtes, me dit Gaston, pour obtenir par contraste la concentration d’esprit voulue pour mes poèmes et mes autres histoires.

L'enfant adoptif

Lorsque le défunt sort de l'église aux sons graves des glas et qu'on place son cercueil dans le corbillard pour le conduire à son dernier repos, c'est alors que les amis et les connaissances déballent à son sujet toutes les histoires qui avaient été tenues secrètes. Dame, c'est l'occasion ou jamais de se débarrasser de tous ces racontars, de toutes ces confidences faites par celui-ci ou celle-là et qu'on n'avait jamais ébruités.

Celui que l'on portait en terre ce matin là avait été un personnage important, avait joué un rôle considérable dans la vie publique et il laissait une fortune qui avait fait bien des envieux.

Dix landaus chargés de fleurs témoignaient de l'estime dont avait joui celui qui s'en allait. Parmi la foule qui sortait du temple, deux messieurs à cheveux gris qui avaient allumé leur

cigare dans le portique s'entretenaient du disparu.

– Vous savez que c'était un enfant illégitime, un enfant abandonné, n'est-ce pas ?

– Comment, il n'était pas le fils unique de M. et M^{me} Cléophas Dumont ?

– Pas du tout. Ces gens l'avaient tout simplement adopté. Ils étaient mariés depuis sept ans, n'avaient pas d'enfant et en voulaient un. Alors, ils sont allés à la Crèche et en ont choisi un. Ils l'ont adopté, élevé, l'ont fait instruire et lui ont donné un bon départ dans la vie. Avant de mourir, sa mère lui révéla le secret de sa naissance. Il la regretta au moins autant que si elle lui avait donné le jour. Le père la suivit peu après dans la tombe laissant à son fils adoptif un bel héritage.

– Je parie que s'il avait été leur propre fils il n'aurait pas pris de temps à le dépenser.

– Ça, c'est très possible, mais pas Dumont. C'était un travailleur, un garçon doué de grand talent. Il ne tarda pas à se faire connaître, à s'imposer, à conquérir des places, des honneurs

et de l'argent. Toutefois, il pensait aussi à sa mère, à sa vraie mère qu'il n'avait jamais connue. À cette heure où il était enfin arrivé, où il était devenu un haut personnage, il entreprit de la trouver, d'arriver à elle et de lui dire : Je suis votre fils. Il fit des démarches, des recherches, mais se heurta partout à une discrétion absolue, à un mutisme obstiné. Au lieu de se décourager, de renoncer à la tâche, il persista et, comme il avait toujours triomphé en tout, il réussit finalement dans cette entreprise. Il la trouva sa mère. Il la vit face à face. Pas glorieuse. Une vieille femme fanée, usée, la figure jaune, les mains pauvres. Il la regardait en silence : cela lui donnait un coup. Il prononça simplement : Maman, et il pleura.

Alors, ils parlèrent.

Après la naissance de son enfant, elle avait voulu demeurer à la Maternité, travaillant sans rétribution aucune, juste pour sa pitance, pour expier sa faute. Alors, elle était restée toute meurtrie dans son cœur et n'avait plus voulu reprendre contact avec la société fausse, traîtresse et féroce. Dans cette maison de la Maternité,

occupée à des besognes humbles et grossières, elle se sentait du moins à l'abri des dangers. Certes, elle était fière et heureuse de savoir que ce beau monsieur était son fils et qu'il pensait à elle, mais lorsque celui-ci offrit de la prendre et de l'amener vivre dans sa maison afin qu'elle pût se reposer pendant quelques années, elle refusa.

– Je t'ai donné la vie mais je n'ai pas été une mère. Je n'ai rien fait pour toi. Franchement, tu ne me dois rien et je ne mérite pas une telle reconnaissance. Puis, tu n'as pas besoin de t'embarrasser d'une étrangère.

– Mais vous n'êtes pas une étrangère, et je serais heureux de vous avoir avec moi.

– Moi je me sentirais mal à l'aise, comme une voleuse, car il me semble que, par ma présence, je volerais le sentiment de gratitude que tu dois à ceux qui t'ont élevé, qui ont remplacé celle qui aurait dû prendre soin de toi.

Le fils insista mais sans succès.

– J'ai vécu ma vie ici et je mourrai ici, déclara la fille-mère à cheveux gris.

– Et mon père ? questionna timidement notre ami.

– Ton père était un misérable. Il a abusé de mon ignorance, de ma pauvreté, de ma misère. Pour un moment de satisfaction égoïste, il t’a lancé dans la vie, puis il nous a abandonnés. Il s’est marié et a élevé une famille. Maintenant, il n’est plus. J’espère qu’il aura été jugé selon ses actes.

Ayant entendu ces âpres et amères paroles de vérité, le fils sortit. Et sa mère, humble servante à la Maternité pendant quarante ans, mourut subitement ce soir-là.

Ayant fini son histoire, l’homme jeta son cigare. Pendant ce temps, après de pompeuses funérailles au milieu d’une affluence des classes dirigeantes de la société, le cadavre du haut personnage, enfant abandonné, précédé de dix landaus de fleurs et suivi d’un long cortège d’automobiles, était lentement conduit au cimetière.

Une trouvaille

L'on fait parfois d'étranges trouvailles en démolissant de vieilles maisons. Ainsi, il arrive que l'on trouve une cachette de pièces d'or, un paquet de vieilles lettres d'amour que celle qui les avait reçues n'avait pu se décider à détruire. Même, l'on découvre parfois le squelette d'un enfant que, pour éviter des ennuis, un scandale, l'on a enterré en secret dans la cave. C'est ainsi. Cachette de l'avarice, cachette de l'amour coupable, cachette du crime, elles se découvrent un jour, mais alors, celui qui les a faites est depuis longtemps retourné en poussière.

Ce contremaître, lui, a fait une autre trouvaille. Il surveillait la démolition d'une ancienne et belle maison d'un quartier jadis très fashionable. Elle avait appartenu à une vieille femme qui avait vécu là presque toute sa vie et qui était morte depuis quelques années. Alors, sa superbe

résidence vendue à un spéculateur disparaissait pour faire place à un édifice moderne et plus pratique : un immeuble à appartements.

Les travaux cessaient le samedi midi, mais ce jour-là, le contremaître après avoir pris son lunch au restaurant était retourné à sa démolition et il allait et venait, flânant parmi les amas de pierres et de briques qui avaient jadis été une somptueuse demeure. Tout en marchant, il avait ramassé un éclat de bois et il s'en servait comme d'une canne. Maintenant que les murs avaient été rasés, les fondations étaient à découvert. Lentement, l'homme descendit dans la cave et, tout en regardant ici et là, il donnait machinalement un coup de bâton sur le sol. À un endroit, le ciment était recouvert d'une épaisse couche de sable. Comme s'il eût manié un outil de jardinier ou comme s'il eût voulu frapper une balle de golf, il donna un coup de bâton dans cette poussière. Il sentit une résistance comme si son bois avait rencontré un caillou poli. Alors, il se mit à fouiller et aperçut une longue bouteille couchée dans le sable. Vivement, comme on fait toujours dans un cas semblable, il la ramassa. C'était un

grand vin du Rhin avec, en rouge, la date, 1889. Avec son bâton puis avec ses mains, il se mit à chercher. D'autres bouteilles, d'autres encore. Toutes identiques. De leur lit de sable où elles reposaient depuis un demi-siècle, il les retirait avec une allégresse bien compréhensible et les alignait à ses pieds tout en les comptant. Treize bouteilles à long col de la même marque. Treize bouteilles de vin qui vous arrivent ainsi à l'improviste un samedi après-midi alors que vous avez congé jusqu'au lundi matin c'est mieux que si l'on venait vous apprendre que votre maison est en feu. Alors, comme chaque jour, l'homme allait demander un service au concierge de l'immeuble avoisinant, il prit trois bouteilles et alla sonner à la porte. Ce fut la femme qui ouvrit.

– Ça fait assez longtemps que je viens vous emprunter un tas de choses, vous demander des faveurs, c'est à mon tour aujourd'hui de vous faire une politesse. Appelez votre mari et nous allons vider quelques bouteilles de vin que je viens de trouver.

À ces mots, la figure de la patronne s'illumina.

– Bien, il est à la cuisine, répondit-elle. On va aller le rejoindre.

En pénétrant dans la pièce, le contremaître éleva joyeusement ses bouteilles au bout des bras.

– Regardez ce que j’ai trouvé. Du vin de 1889. On va boire ça entre amis, hein ?

– Pour sûr. Ça c’est une fameuse idée. Rosiane, sors des verres.

– Oui, mais c’est pas tout, reprit le contremaître. Ça, c’est un échantillon. Il y en a d’autres. On va aller les chercher.

Alors, le concierge prit une caisse en carton et les deux hommes sortirent. Peu après, ils revinrent apportant la balance de la trouvaille.

– Dis donc, fit le concierge, si tu invitais Léon et Tancrède, les deux chauffeurs, ce serait bien gentil. Ce sont de bons copains.

– C’est ça, dis leur de venir, répondit le contremaître.

L’on était cinq amis dans la petite cuisine.

Alors, ce vin merveilleux qui avait reposé

pendant cinquante ans dans une cave obscure, ce vin doré, lumineux, que l'on aurait dû déguster religieusement dans de fines coupes de cristal, en savourant des plats fins, on le versa dans des verres épais et grossiers et on l'ingurgita à plein gosier. Et à chaque bouteille que l'on débouchait, le contremaître remarquait : Vous voyez la date, 1889. Ce vin-là est plus vieux que tous nous autres, ajoutait-il. Il a cinquante-trois ans. Vous n'en avez jamais bu d'aussi vieux et vous n'en boirez jamais d'autre pareil.

– Les millionnaires, les plus riches de la ville, ne pourraient en acheter du semblable, enchérissait le concierge.

– Non du vin de cinquante-trois ans, il n'y en a pas d'autre dans tout Montréal.

Et heureux de leur chance, les cinq amis avalaient goulûment de grands verres du vin doré.

– Même l'archevêque ne prend pas du bon vin comme ça pour dire sa messe, affirma la femme du concierge.

– Non, bien sûr. À notre santé.

Et les verres remplis jusqu'au bord se vidaient de nouveau.

Les cinq amis avaient la figure rouge, congestionnée. Ils avaient la langue pâteuse, les jambes molles, mais ils savaient que du vin vieux de cinquante-trois ans ils n'en boiraient jamais d'autre et de penser qu'il ne leur coûtait rien, leur procurait un contentement impossible à exprimer. Tous, ils avaient la tête très lourde et l'estomac rempli à déborder, mais ils continuaient de vider les bouteilles trouvées dans la cave de la maison de la vieille femme. C'était une belle saoulerie.

Ils avalaient de grands verres, les remplissaient de nouveau et les vidaient encore. Dame, ce n'est pas tous les jours fête.

– Ils devaient l'avoir oublié ce vin-là, déclara le contremaître.

– Oui, et ils en avaient peut-être mis là une centaine de bouteilles. Ils en ont bu, ils en ont bu, puis ils ne savaient pas qu'il en restait. Ils l'ont oublié. Ils l'ont laissé là pour nous autres, répondit le concierge.

– Combien de bouteilles as-tu trouvées ?

– Treize, mais il y en a une dont le bouchon avait pourri et la moitié de son contenu s’est répandu, est perdu.

– As-tu bien regardé s’il n’y en a pas d’autres ?

– Je pense bien que c’est tout.

– Du bon vin comme ça, faut pas en perdre. Tiens, allons voir s’il n’en reste pas quelques bouteilles.

Alors, le contremaître, le concierge et le chauffeur Tancrede sortirent. Ils furent quelque temps absents. Pour sûr qu’ils cherchaient consciencieusement. Ils revinrent les mains vides. Mais lorsqu’ils rentrèrent dans la cuisine, Léon, l’autre chauffeur qui était resté en arrière, avait les mains pleines, et sur le petit canapé où le mari dormait son somme chaque après-midi, dans son ivresse il chevauchait avec de pénibles efforts et en geignant la femme de son ami. À cette vue, le concierge furieux saisit une bouteille vide et se précipita sur le couple qui s’étreignait encore,

mais ses deux compagnons l'arrêtèrent.

– Nous avons bu, nous sommes tous saouls. Il y a des malheurs plus graves que ça. On va vider une couple d'autres bouteilles et tu entendras raison. Ne te fâches pas pour si peu de chose, conseilla Tancrede conciliant.

Alors, pendant que l'homme et la femme réparaient le désordre de leurs vêtements, le contremaître déboucha deux autres bouteilles.

– Tiens, prends ça, dit-il en tendant un plein verre au concierge.

Docilement, celui-ci le vida jusqu'à la dernière goutte et les quatre autres en firent autant. Ils s'engouffraient le bon vin lumineux pour la crapuleuse satisfaction de se saouler.

Il était bien neuf heures du soir, les treize bouteilles de grand vin du Rhin étaient vides et les cinq amis étaient royalement ivres. Soudain, le contremaître s'adressant à l'un des chauffeurs : Toi, Léon, dit-il, tu devrais bien maintenant me conduire chez moi.

– Demandez donc à Tancrede. Moi, j'ai envie

de passer la nuit ici. Je pourrais dormir jusqu'à demain midi sur ce canapé, déclara-t-il.

– Toi, tu dormiras où tu voudras, mais pas ici, grogna le concierge que taquinait la jalousie.

– C'est bon, c'est bon. T'as pas besoin de te fâcher pour ça. Je m'en vas. Allons, vous deux, embarquez, je vous conduis chez vous.

Alors le contremaître et les deux chauffeurs se levèrent en titubant.

– Ben, chose certaine, on a bu du bon vin aujourd'hui, proclama le contremaître au moment de franchir la porte.

Il résumait l'opinion de chacun.

Les trois copains sortirent et s'installèrent dans la voiture qui démarra et prit la route à une belle allure. Mais le chauffeur avait la vue embrouillée, le cerveau fumeux et la main pas très sûre. Dans la rue, à cette heure, c'était une véritable procession d'autos allant dans les deux directions. Celui des trois amis zigzaguait dangereusement parmi les autres. Parfois, pour ne pas heurter la voiture qui précédait la sienne,

Léon appliquait brusquement les freins et les occupants éprouvaient une violente secousse. Puis il fut pris de l'ambition de dépasser ceux qui étaient en avant de lui et ce fut miracle s'il n'accrocha personne. À un moment, alors que l'on passait à côté d'une zone de sûreté, la main trop molle abandonna le contrôle du volant et la voiture heurta avec force la lourde borne en ciment et s'arrêta, une roue arrachée et son moteur aplati. Un constable accourut pendant que se formait un attroupement. Assis à côté du chauffeur, le contremaître avait une jambe broyée. Sur le siège d'arrière, Tancrede avait la figure fendue et saignait abondamment. Léon, lui, n'avait aucun mal. Les deux blessés furent transportés à l'hôpital et le chauffeur fut conduit à la station de police et il devra comparaître devant la justice sous l'accusation d'avoir conduit en état d'ivresse.

Le concierge, lui, son malheur c'est son infortune conjugale, mais il ne faut pas trop se désoler pour semblable bagatelle.

Monsieur le Président

Monsieur Emmanuel Ramon président de la Banque de Copahu arrive dans sa somptueuse limousine à l'imposant édifice de cette puissante institution financière. Sa mince et étroite personne engainée dans un pardessus gris clair, parfaitement immobile, il fait songer à un mannequin que l'on aurait déposé sur les moelleux coussins. Il y a cependant en lui quelque chose de bizarre, quelque chose qui attire tout de suite l'attention. Ce sont ses yeux vagues, égarés, fous.

Conduite par un chauffeur en élégante livrée, la voiture arrête exactement devant le portique de la maison. Avec des gestes mesurés, précis, celui-ci descend de son siège, ouvre la porte pour son distingué patron, la referme après qu'il est sorti et traversant le trottoir, ouvre celle de la banque. Il laisse passer monsieur le Président puis bondit

vers l'ascenseur et presse le bouton électrique donnant le signal convenu pour que la cage descende immédiatement si elle n'est pas déjà au rez-de-chaussée.

Au troisième étage où se trouve le bureau de monsieur Emmanuel Ramon se tient un employé en uniforme. Dès qu'il le voit apparaître, il fait un respectueux salut puis ouvre la porte de la vaste pièce dans laquelle il préside aux destinées de la Banque de Copahu. Lorsque le patron passe devant lui, l'employé en uniforme incline profondément la tête et entre à sa suite dans le bureau. Dévotieusement, comme un servent de messe, il prend la canne de monsieur le Président et la dépose dans un grand vase en cuivre doré. Ensuite, il l'aide à enlever son pardessus et l'accroche à la patère. Après une autre révérence, il se retire.

Resté seul, monsieur le Président s'installe devant son pupitre, met son lorgnon et parcourt le journal apporté là quelques minutes auparavant. Soudain, il pèse sur un timbre électrique. Sa secrétaire qui occupe un petit bureau attenant au

sien arrive. – Mademoiselle, appelez donc Madame Ramon. Un moment après, une minuscule lueur verte s’allume sur le pupitre de monsieur le Président. Celui-ci prend le récepteur du téléphone à côté de lui.

– C’est toi, ma chère. Tu vas bien ?

– Oui ? J’en suis très heureux. Et il n’y a rien de nouveau ?

– Tu sais, il ne faudra pas oublier de faire sortir le chien. Il ne faut pas qu’il fasse pipi sur les tapis.

– Je sais que tu es une femme de précautions et que tu penses à tout. Et qu’est-ce que tu fais cet après-midi ?

– Ah ! tu accompagnes Ninette à une séance d’essayage chez un tailleur. C’est très bien ça. Mais sa mère, que fait-elle donc ?

– Elle va au bridge chez madame Brunet. Trouves-tu que ce sont des gens vraiment distingués ces Brunet ? Des personnes de notre monde ?

– Réellement, il y aura tant de grandes dames

qui seront là ? Et Ninette chez quel tailleur la conduis-tu ?

– Chez Faubert ? Ce nom-là me paraît commun. Pourquoi ne vas-tu pas chez Braun ? Il a une clientèle de gens riches. Puis, j’y pense, si Ninette va pour un essayage chez le tailleur, que fais-tu de sa leçon privée ? Tu sais elle a cinq ans et demi et il ne faut pas négliger son instruction.

– Oh ! tu diras à M^{lle} Fréchelle de revenir à quatre heures et demie. Alors, elle aura son cours de quatre heures et demie à cinq heures et demie. Dans ce cas, dis bien à M^{lle} Fréchette qu’elle revienne exactement à l’heure que tu lui indiqueras. Tu sais, ces professeurs privés sont bien négligents ; souvent ils abusent de notre bonté. Je voulais te dire aussi, celle-là, sa toilette laisse à désirer. L’autre jour, elle avait des souliers dont les talons étaient usés et un manteau défraîchi. Pour tout dire, elle avait presque l’air d’une pauvre. Tu sais, je ne dis pas ça pour critiquer. Je ne voudrais pas qu’elle porte des toilettes comme les tiennes, mais ça ne nous fait pas honneur de la voir si chichement mise ; les

gens qui la voient entrer chez nous s'imaginent peut-être qu'on ne la paie pas.

– Du moment que tu me dis que c'est un bon professeur et que Ninette fait des progrès, moi je suis satisfait. Bon, à ce soir.

Il n'y avait que quelques minutes que monsieur Emmanuel Ramon avait terminé son intéressante conversation avec sa chère moitié et il se grattait les profondeurs de l'oreille droite avec l'ongle de son petit doigt, lorsqu'on frappa à la porte de son sanctuaire.

– Entrez, fit monsieur le Président de sa petite voix flûtée.

– Bonjour, monsieur le Président.

– Bonjour, monsieur le gérant. Prenez donc un siège.

– Merci, monsieur le Président. Je sais que vos minutes sont précieuses et je n'abuserai pas de votre amabilité. Je suis simplement venu vous soumettre un cas spécial.

– De quoi s'agit-il ?

–Voici. Nous avons dans notre personnel un

employé du nom de Ludger Ledoux. Il est depuis dix-neuf ans à la Banque de Copahu. Or il est malade depuis quelque temps et le médecin déclare qu'il lui sera impossible de reprendre le travail. Il est fini. Ce garçon est le seul soutien de sa mère. Alors, dans les circonstances, il demande à prendre sa retraite avec une pension. Que dites-vous de cela, monsieur le Président ?

– Monsieur le gérant, une seule question. Que disent les règlements de la Banque de Copahu ?

– Les règlements disent que pour avoir droit à une pension, l'employé doit avoir été pendant vingt années consécutives au service de la Banque de Copahu.

– C'est là une réponse claire, catégorique. Alors, puisque vous connaissez les règlements et que vous êtes ici pour les faire observer, pourquoi vous adresser à moi ? C'est là une chose qui est exclusivement de votre ressort. Vous êtes lié par ces règlements. Voudriez-vous que moi, le Président, qui suis sensé vous donner l'exemple, je les brise ? Mais ce serait là le désordre, l'anarchie. Moi-même comme le plus humble des

subalternes, je suis soumis aux règlements. Rappelez-vous, monsieur le gérant, que les règlements de la Banque de Copahu ont été élaborés, discutés et adoptés par les directeurs fondateurs après de longues et mûres considérations. Ils ont été faits pour assurer son bon fonctionnement et pour la réussite du but pour lequel elle a été fondée. Ce qui fait la force de la Banque de Copahu ce sont ses règlements. Les enfreindre, c'est travailler contre son parfait fonctionnement.

– Mais, monsieur le Président, ce sont de sages règlements, je le reconnais avec vous et si j'ai voulu vous parler de la chose, c'était parce que c'est un cas spécial.

– Mon cher gérant, que ce garçon travaille encore pendant un an et la Banque de Copahu lui paiera une pension pour le reste de ses jours. Mais, vous comprenez que si la banque paie une pension pour dix-neuf ans de services, il n'y a pas de raisons pour qu'elle n'en paie pas pour dix-huit ans, pour dix-sept, pour seize ans. On ne s'arrêterait plus. Il faut être logique. Les

règlements stipulent vingt ans de services. Alors, c'est vingt ans et non dix-neuf. Cela me paraît simple. Je sympathise avec ce monsieur Ledoux, mais les règlements sont là. Que deviendrait la Banque de Copahu s'il fallait marcher à l'encontre de ses règlements. ? Elle s'acheminerait rapidement vers un désastre. Certes, je connais votre bon cœur, monsieur le gérant, mais il ne faut pas mêler les questions de sentiment avec les affaires. Ce sont des choses qui ne vont pas ensemble. S'il fallait se laisser guider par son cœur, la caisse de la banque serait bientôt vide. La banque n'est pas une entreprise philanthropique ; son rôle n'est pas de faire la charité, mais d'aider à assurer la prospérité du pays en aidant à développer le commerce, en faisant des prêts aux marchands, aux industriels, en leur facilitant les transactions. Personnellement, je souscris régulièrement lors des appels de nos institutions de bienfaisance, car j'ai un cœur moi aussi, monsieur le gérant, mais je dois veiller avec un soin jaloux à ce que les capitaux de la banque servent uniquement aux buts pour lesquels elle a été fondée. Monsieur le

gérant, laissez-vous guider par les règlements, vous ne commettrez pas d'erreur et vous aiderez à assurer le succès et la prospérité de la banque qui vous paie votre salaire.

Convaincu par la logique impitoyable de monsieur le Président, le gérant fait un profond salut et se retire.

Non, cet homme n'a pas le sentiment de ses responsabilités, déclare monsieur le Président en se parlant à lui-même. Et il complète sa pensée et se dit que s'il n'était pas là avec son jugement lucide, avec son raisonnement si juste, s'il ne se dévouait pas comme il le fait aux intérêts de la puissante institution qu'il est chargé de diriger, celle-ci subirait le sort de tant d'autres entreprises qui, après un beau début sont tombées à rien.

Sur ce, il se rejette en arrière dans sa chaise et ses yeux vagues, égarés, fous, contemplant le plafond.

À une heure, monsieur Emmanuel Ramon s'en va manger une côtelette d'agneau au Bristol Grill en compagnie de son ami monsieur Brown de l'Empire's Bank. Comme il souffre de l'estomac,

au lieu du café et du whiskey de son compagnon, il prend deux verres d'eau de Vichy.

Monsieur le Président est à peine de retour à son bureau que l'on frappe timidement à la porte. L'un des commis entre.

– Pardon, si je vous dérange monsieur le Président, mais vous êtes le seul à qui je peux m'adresser dans la difficulté dans laquelle je me trouve.

– Qu'y a-t-il ? demande d'un ton glacial monsieur Emmanuel Ramon.

– Je vais vous expliquer, monsieur le Président. L'on veut me faire rembourser un montant de \$84 avancé à un client de la banque qui refuse maintenant de remplir ses obligations.

– Un client a reçu \$84 et il refuse de les rendre. Je ne saisis pas bien.

– Ce client est venu un jour et a demandé de faire certifier un chèque. J'ai consulté les livres et j'ai vu que cela était impossible parce qu'en lui consentant le montant requis, je me serais trouvé à mettre son compte à découvert. Il avait \$58 en

banque et il voulait obtenir \$142. C'était un client de plusieurs années et, dit-il, il lui fallait absolument cette somme. Je ne pouvais toutefois me rendre à sa demande car je me serais rendu responsable de l'écart. Devant mon refus, il alla voir le gérant qui est une de ses connaissances et il revint avec son papier portant les initiales de celui-ci. Fort de cette autorisation, je certifiai le chèque. Mais, depuis ce temps, le client n'a pas déposé un sou et son compte accuse une dette de \$84. Alors, c'est à moi qu'on s'en prend. J'ai déclaré que j'avais certifié l'effet après que le gérant eût approuvé la chose en y apposant ses initiales. Seulement, lorsque j'ai voulu donner la preuve de ce que j'avançais, j'ai constaté que les initiales avaient été effacées. Alors, comme le client qui a bénéficié de l'avance que la banque lui a faite refuse de rendre ce qu'il a obtenu, c'est à moi qu'on réclame l'argent, à moi qui n'ai fait que me conformer aux instructions que comportaient les initiales du gérant.

Monsieur le Président était visiblement ennuyé par cette histoire. Tout en écoutant le commis, il se grattait les profondeurs de l'oreille droite avec

l'ongle de son petit doigt, puis interrompit cette occupation pour ajuster son lorgnon.

– Mon ami, finit-il par dire, voilà une histoire bien étrange, bien compliquée, bien bizarre. Le plus clair de la chose est que la banque perd \$84 que vous avez avancées à un client...

– Après que le gérant eût mis ses initiales sur le chèque, interrompit l'employé.

– Mais vous reconnaissez que ces initiales n'apparaissent pas sur le chèque.

– Elles n'y sont plus ; elles y étaient. Quelqu'un les a effacées.

– Hum ! c'est grave cela. Qui les a fait disparaître ?

– Je l'ignore. Tout ce que je sais, c'est qu'elles n'y sont plus.

– Mais s'il n'y a pas d'initiales sur le chèque, vous êtes responsable de l'argent que vous avez avancé.

– Responsable ? Mais comment voulez-vous qu'avez mon petit salaire je rembourse \$84 ?

– Ah ! c’est pour vous plaindre de votre salaire que vous êtes venu me voir. Si vous le trouvez trop faible pour les talents que vous possédez, tâchez d’améliorer votre situation. Peut-être serez-vous plus apprécié ailleurs.

Et de la main, monsieur le Président indique la porte à son visiteur pour lui intimer que l’entrevue est terminée.

Alors, devant ce geste et la remarque tranchante qu’il vient d’entendre, le commis comprenant qu’il devra payer pour l’imprudence commise par son supérieur ou pour sa fourbe complaisance, baisse la tête et sort.

Des importuns, rien que des importuns ! se dit à lui-même monsieur Emmanuel Ramon, comme le pauvre employé franchit la porte. Débarrassé de celui-ci, il se renverse dans son fauteuil et, les yeux vagues, égarés, fous, il contemple le plafond tout en continuant à se gratter l’oreille droite avec l’ongle de son petit doigt.

Pour finir la journée, monsieur le Président dicte deux lettres et les signe.

À cinq heures moins une minute, l'employé en uniforme que nous avons vu au matin, frappe à la porte du bureau. Il entre et après un profond salut prend au portemanteau le pardessus gris clair et aide monsieur Emmanuel Ramon à l'endosser. Prestement, il lui remet ensuite son chapeau et sa canne puis, respectueusement, il s'efface pour laisser sortir le patron, referme la porte et, avec une souplesse et une agilité de clown, rejoint monsieur le Président, le dépasse en faisant un écart, exécutant en même temps une grave révérence. D'un pas rapide, il arrive à l'ascenseur et donne le signal convenu. Le tout s'est fait si promptement que monsieur le Président n'a pas eu à ralentir le pas, à attendre une seconde. La porte s'ouvre juste à point pour recevoir le distingué passager. Comme il tombe en ce moment une petite pluie fine, le chauffeur attend en bas, sous le portique. Aussitôt qu'il voit apparaître monsieur le Président, il ouvre son parapluie et le tient au-dessus de lui pour traverser le trottoir. Un moment après, la voiture démarre. Enfoncé dans les moelleux coussins de la somptueuse limousine qui le ramène chez lui,

monsieur Emmanuel Ramon songe avec une légitime satisfaction qu'il mérite bien le salaire de quinze mille piastres par année que lui accorde la banque.

Sur le gibet

C'est une histoire sordide qui eut un dénouement atroce.

Jamais on n'aurait cru qu'elle trouverait à se marier, Martine Miron. Une grosse noiraude, grande, forte, épaisse, avec des membres puissants, une figure bestiale et une intelligence très rudimentaire. Réellement, c'était un être primitif, à la démarche lourde, aux gestes brusques et avec cela, coléreuse en diable. Franchement, elle n'avait rien pour arrêter l'attention d'un homme. Telle quelle, cependant, par quelle raison obscure, elle plut à Onésime Termont, homme de peine qui possédait une petite maison et un jardin venant de ses parents. Il l'épousa. Comme auparavant, il faisait des journées à droite, à gauche et, tant bien que mal, il gagnait sa vie et celles des siens, car un fils lui était venu. On lui avait donné le nom de Clovis.

Le mari était un peu ivrogne et parfois, il lui arrivait de dépenser à boire l'argent qu'il avait gagné. Mais lorsqu'après avoir porté ses sous à la taverne, il rentrait au foyer les mains vides, la Martine, solide, rude, violente, brutale, lui administrait de dures raclées. C'était comme ça. Fallait qu'il apporte son salaire pour manger. Les années passèrent. Le fils grandissait. Il avait bien seize ans Clovis lorsque son père mourut dans un tragique accident. Il se noya dans un puits qu'il était à réparer. À quelque temps de là, la Martine amena un soir son fils dans son lit. Il y retourna ensuite chaque nuit. Pas pervers, pas dépravés ni l'un ni l'autre. Tout simplement, ils obéissaient à leurs instincts. Ils ne s'embarrassaient pas de vains scrupules. Tout comme des types de haute culture, ils « vivaient leur vie ». Les gens de la place se doutaient bien de la chose ; entre eux, ils en jasaient. Bien sûr qu'ils ne l'auraient pas canonisé eux la Martine. Cet étrange ménage, cette incestueuse liaison dura bien près de sept ans, jusqu'au jour où le fils rencontra Rosiane Crevier. De ce moment, il ne pensa plus qu'à Rosiane, ne désira plus que Rosiane et il annonça

même qu'il allait l'épouser. La Martine entra alors dans une fureur terrible, inimaginable, et elle flanqua à l'amoureux de Rosiane une râclée du genre de celles qu'elle administrait autrefois à son mari lorsqu'il avait gaspillé son argent à la taverne. Malgré cela, Clovis persista dans son intention d'épouser la fille dont il était épris et, tel qu'il avait dit, il la prit pour femme. Même, il l'amena demeurer à la maison avec sa mère. Alors, des disputes, des scènes éclataient chaque jour, des injures et des coups s'échangeaient. Il y a des choses dont on prend l'habitude, qui, à la longue, deviennent supportables. Eux, au contraire, leur vie en commun s'envenimait constamment, devenait un enfer. Alors ce qui devait arriver arriva. Un jour que le fils était sorti, la Martine et sa bru se mirent une fois de plus à se quereller, puis à s'injurier. Les pires, les plus basses, les plus sales injures, les plus blessantes. Une litanie, un torrent, une avalanche. Soudain, la bru qui avait dit tout ce qu'elle avait pu trouver et étant à court de paroles, saisit à côté du lit un pot de chambre rempli d'urine et le lança à la face de sa belle-mère, l'arrosant copieusement.

Suffocante de rage, celle-ci ouvrit la porte, prit une hache qui était là, sur le perron et se précipita sur la jeune mariée. Du premier coup, elle lui trancha une oreille et lui fit une large entaille à la joue. Dans sa fureur aveugle, elle frappait avec son arme. Le sang coulait, ruisselait, inondait les vêtements de la malheureuse qui tentait en vain de fuir. Finalement, elle croula au plancher, des plaies rouges, béantes, par tout le corps. La figure était mutilée, une épaule fendue, un bras presque entièrement tranché. Un spectacle horrible.

La meurtrière fut arrêtée, conduite en prison. On lui fit son procès. La population du petit village où elle demeurait encombrait la salle de justice. Chacun voulait la voir condamner, souhaitait sa mort, désirait assister à son supplice. Les témoignages furent accablants. Dans son réquisitoire, l'accusateur public se montra impitoyable. D'une voix dramatique, éclatante, tonitruante par moments, il racontait les détails du meurtre, déclarait que ce crime abominable, cette sanglante boucherie étaient comme le couronnement d'une vie immonde, crapuleuse, scandaleuse. Rien que la mort sur le gibet pouvait

expier pareil forfait. C'était un châtement encore trop doux pour un pareil monstre. Et la main tendue, une main vengeresse, il désignait l'accusée, forme noire, bestiale, dans la boîte, face au tribunal. Ce n'était pas seulement son crime qu'il lui reprochait à Martine Miron, c'était toute sa vie. Le juge buvait comme sirop les paroles de l'avocat et les vertueux spectateurs dans la salle approuvaient de la tête. Les membres du jury – de biens braves gens – regardaient l'accusée avec une expression de mépris et de dégoût sur la figure. À l'unanimité, ils rendirent un verdict de coupable. Le juge ne se lava pas les mains comme Pilate. Simplement, il mit des gants et un chapeau noirs et condamna Martine Miron à être pendue le deuxième vendredi de décembre. Elle avait près de trois mois devant elle pour voir venir la mort. Alors donc, on l'enferma dans une cellule spéciale. Elle mangeait, elle digérait, elle dormait et elle engraisait. Avant le meurtre, elle pesait 195 livres. Rapidement maintenant, elle prenait du poids. Il n'était pas avare sur la dépense le geôlier. Il ne la privait pas. Il l'engraissait comme

un cochon qu'on tuera à l'approche des fêtes. Cette inaction forcée l'alourdissait et elle passait des parties de journées assoupie sur son lit. Parfois elle songeait à la fin qui l'attendait sur l'échafaud. Cela elle savait que c'était fatal, inévitable. Tout le monde était contre elle. Le juge avait été contre elle, l'avocat contre elle, les membres du jury contre elle, le public contre elle. Tous ces êtres étaient ligués pour l'écraser. Et il y aurait aussi le bourreau... Certains jours, elle pensait à un garçon qui avait tué trois personnes dans un village voisin et qui avait lui aussi été condamné à mort. Mais il n'avait pas été pendu celui-là parce que sa mère qui avait de l'argent, qui était très riche, avait écrit au premier du pays qui avait accordé sa grâce au meurtrier. Sa sentence avait été commuée, comme ils disaient. Il restait en prison, mais bien certain, quand l'affaire serait oubliée, on le libérerait un jour. Pour elle, ce serait autrement. Elle n'avait pas de parents riches pour intercéder pour elle. Elle était pauvre, ignorante et sûrement qu'elle n'obtiendrait pas de pardon. D'ailleurs, maintenant, ça lui était indifférent. Elle mangeait,

elle digérait, elle dormait, elle engraisait. Des nuits cependant, alors qu'elle avait trop dormi le jour, elle s'éveillait et elle ruminait ce qui était arrivé. Alors elle se rendait compte que c'était inévitable. Le grand coupable, le responsable de cette tragédie, c'était son fils qui avait amené cette femme à la maison maternelle. Il aurait bien dû penser que la vie deviendrait impossible, qu'il se produirait trop de heurts. C'était lui qu'il fallait blâmer. À d'autres heures, elle repensait au garçon qui avait échappé à sa condamnation grâce à l'intervention de sa mère qui avait tant d'argent. En elle-même, elle se disait que les pauvres eux, n'ont pas pareille chance. Quand ils sont pris, ils ne s'en tirent pas comme ça. Eux, ils paient toujours pour leurs erreurs. Ça, moi je sais que c'est vrai, car j'en ai vu pendre un pauvre bougre. Un émigré venu de l'autre côté de la mer, une triste épave de la vie échouée au pays, un malade, un dégénéré, un détraqué. Dans une crise de sa maladie, sous le coup d'une impulsion trop forte pour sa faible volonté, il avait tué un jeune garçon et l'avait mutilé. C'était évident que c'était un déséquilibré, un irresponsable et que la

seule chose à faire avec lui était de l'interner dans un asile d'aliénés. Mais on lui a fait son procès, on l'a condamné et on l'a pendu. J'en sais quelque chose moi ; j'étais là. Un ami journaliste m'avait procuré une carte, une belle carte comme celles que je recevais pour les bals et les banquets. Je voulais la garder comme souvenir cette carte, mais à la porte de la prison, j'ai été forcé de la remettre au policeman qui admettait les invités. Ça s'est bien passé. Le shérif qui présidait à la cérémonie avait revêtu pour la circonstance son costume de gala. Bien imposant. Un habit tout galonné d'or et un chapeau à plumes. On aurait dit un général. Il ne lui manquait que les médailles. Le condamné lui, un blond pâle, mince, maigre, n'était pas bien habillé du tout, surtout pour une fois où il était tellement en évidence. On voyait tout de suite que c'était un pauvre homme. Il portait une culotte de travail et une vieille chemise. Il n'avait pas peur et il a monté d'un pas alerte les degrés de l'échafaud, comme un acrobate qui, dans un cirque, va exécuter un saut périlleux. Et quand la trappe s'est ouverte, il est tombé comme un sac d'avoine

que l'on aurait échappé d'une hauteur. Puis, il s'est mis à giguer dans le vide. Avant de disparaître, il donnait un petit spectacle aux invités. Ça, c'était bien gentil de sa part, mais personne ne l'a applaudi. Ensuite, on l'a descendu. Justice était faite, la Société était vengée. Ah ! elle est rancunière en diable la Société. Elle ne pardonne pas. Vous pensez qu'après avoir été pendu devant plus de cent témoins que c'était fini. La Justice elle, ne s'arrête pas là. Il fallait établir la cause de la mort. Alors, l'on a transporté le cadavre dans une petite chambre où le médecin devait pratiquer l'autopsie. À ce moment, l'un des membres du jury spécial, un sadique, s'est jeté sur le corps encore chaud et il a ouvert le pantalon pour voir si c'était bien vrai, comme on le dit, que les pendus éjaculent, lorsque l'épine dorsale se brise. C'était vrai. Les yeux luisants, le sadique s'en frottait les mains avec ce jus et il pelotait comme avec amour, avec frénésie, l'organe du mort pour s'assurer s'il ne restait pas une goutte de sperme. Alors, le médecin et le shérif, indignés, révoltés, sont intervenus. L'ignoble sadique bien

malheureux alors, a dû cesser son manège.

Les jours et les semaines ont vite passé. Puis un matin, la terre était toute blanche de neige. Il faisait froid, tout était gelé et l'on voyait de la glace sur les mares d'eau. C'était l'hiver, c'était décembre. Déjà en prévision des fêtes, les habitants tuaient les porcs engraisés les mois précédents et les portaient au marché.

Un avant-midi, un sombre fourgon est arrivé dans le petit village où la condamnée attendait la mort et s'est immédiatement rendu à la prison. C'était le bourreau qui s'amenait avec son appareil. Tout de suite, il a vu le geôlier qui, sans tarder lui a dit : Prends un bon câble, elle est lourde.

– C'est bon, c'est bon, a répondu l'autre. Je connais mon affaire.

Alors, il a installé sa potence, en a vérifié le fonctionnement et a pris quelques verres de gin.

Le lendemain matin, le sol était couvert d'une épaisse couche de neige et le temps était sec et froid. Aussitôt qu'il a fait jour, les gens qui

avaient obtenu des cartes sont arrivés à la porte de la prison et ont été admis dans la cour. Ils étaient bien curieux de voir comment ça se passerait. La rumeur circula alors que la condamnée pesait 245 livres. Le geôlier l'avait pesée la veille. Depuis son incarcération, près de trois mois, elle avait engraisée de cinquante livres. Soudain, on la vit apparaître la Martine. Elle portait une ample robe sombre et son gardien lui avait jeté un vieux châle sur les épaules. La robuste forme noire gravit lourdement les degrés conduisant à la plate-forme. En un moment, le bourreau lui eut lié les bras et les jambes, puis en homme habitué à la besogne, lui enfonça le bonnet noir sur la tête, glissa le câble autour du cou et pressa le ressort de son appareil. Instantanément, la trappe s'ouvrit et la femme encapuchonnée de noir plongea vers la terre.

Floc !

L'amas de chair humaine perdant le sang à flots gisait sur la neige où il s'était écrasé et une boule enveloppée d'un bonnet noir roulait à quelque distance où elle rougissait aussi la terre.

Sous le choc de la lourde masse tombant d'une hauteur de treize pieds dans le vide, le cou, comme un câble qui se brise, avait cédé et la tête avait été arrachée du tronc. Dans le matin glacial, les témoins horrifiés du drame voyaient un corps sans tête et une tête sans corps répandant des flots de sang sur la neige blanche.

Le réveil¹

Ce matin d'hiver, le soleil se levait paresseusement, frileusement, semblait-il. Mais Marc Saunier était éveillé depuis longtemps. Une autre journée de sa vache d'existence qui commençait. Une autre journée après tant d'autres si dures, si déprimantes. Une charge qui lui tombait sur les épaules, si lourde qu'elle l'écrasait. Mal reposé, la tête sur l'oreiller, il songeait à toutes ces démarches qu'il devrait faire, à ces vaines et fatigantes courses, à toutes ces figures qui deviendraient hostiles, hargneuses, en le reconnaissant. Solliciteur importun, quémandeur, voilà ce qu'il était, voilà ce que se disaient les gens en le voyant apparaître. Pas par goût bien sûr qu'il allait les voir ces saligauds. La nécessité l'y obligeait. D'avance, il se représentait les refus, les

¹ Premier chapitre du roman *Les crève-la-faim*, en préparation.

humiliations, les rebuffades qu'il aurait à subir. Cela lui revenait à l'imagination comme ces nourritures mal digérées qui vous remontent à la gorge avec un goût de suri. Déjà dégoûté, il essaya de se rendormir pour échapper à ces visions, à ce cauchemar qui lui enlevaient son courage. Alors, il changea de position et se tourna sur son matelas. Mais il vit à son côté la figure de sa compagne qui dormait. Et, tout de suite, il se demanda ce qui lui était la pire torture : affronter les brutes auxquelles il devrait faire face pendant la journée ou envisager sa femme. Ceux-là, ils étaient grossiers, arrogants, cruels, mais enfin, c'étaient des étrangers, tandis que celle-ci à qui il était attaché par tant de liens était devenue féroce, jappant furieusement s'il ne rapportait pas un os. Pour les premiers, qu'était-il ? Un affamé qui leur demandait de l'argent. C'était leur droit de manifester leur mécontentement d'être dérangés au milieu de leur sieste de digestion ou de leurs véreuses combinaisons. Ils avaient amassé du bien, n'est-ce pas ? Alors, pourquoi ce garçon, au lieu de travailler, de gagner honnêtement sa vie comme tout le monde, voulait-il partager avec

eux, leur en enlever une parcelle de cette richesse qu'ils avaient acquise grâce à leur industrie ? Ce raisonnement il le comprenait Marc Saunier, mais pourquoi fallait-il que sa femme aussi fût une ennemie ? De la part des puissants avec des coffres-forts remplis d'obligations et d'actions rapportant de gros dividendes, il acceptait les brimades, mais l'injustice de celle qu'il avait aimée, de celle-là avec qui il avait vécu heureux pendant des années, lui était particulièrement pénible. Mais l'adversité, à la longue, l'avait rendue dure et méchante pour lui. Il regardait sa figure tout près et il voyait la bouche amère, comme prête à l'injure. Ah ! qu'elle dorme ! qu'elle dorme ! Et de nouveau, il se retourna, voulant échapper à cette amertume qui montait en lui. Mais voilà qu'il retrouvait toutes ces faces mauvaises, pleines de suffisance et de morgue, ces faces de brasseurs d'affaires qu'il irait voir dans la matinée, ces faces de constipés sanglés dans leurs bandes herniaires et écrasant leurs hémorroïdes sur de larges et profonds fauteuils en cuir, ces faces de fourbes prétentieux qui lui feraient faire antichambre pendant une heure et

qui l'éconduiraient ensuite avec des paroles plus dures à entendre que de recevoir un coup de poing à la figure. Souvent, tout ce qu'il emportait en sortant c'était une nausée provoquée sur son estomac à jeun par l'âcre senteur de leur cigare et le désir inassouvi de leur lancer sur la gueule le lourd encrier en verre qui était sur leur bureau. Ah, oui ! il fallait les entendre braire ces rosses. D'avance, il savait ce qu'on lui dirait, mais il lui fallait foncer quand même, monter à l'assaut devant des barrières aussi redoutables que les barbelés. Exactement comme cela. On le regardait comme s'il apportait la gale. Même des préposés aux ascenseurs qui le toisaient avec mépris en regardant ses vêtements râpés de pauvre. Est-ce que l'édifice où ils travaillaient était devenu un refuge pour indigents, semblaient-ils dire. À côté des personnages rogues qui faisaient sentir leur supériorité, il y avait les doucereux, les mielleux, les accueillants, les tout-en-sourires, ceux qui vous tendent la main, paraissent s'intéresser à vous. Les pires pestes ! Ils sont trop mois, trop veules, pour vous dire ce qu'ils pensent, mais au fond d'eux-

mêmes, ils voudraient vous voir à tous les diables. Ah ! chômeur de mon cœur, si seulement je pouvais te donner de la mort-aux-rats, roucoulent-ils dans leur en-dedans. Malgré tout, il faut se débattre, aller les voir ces punaises. On leur dirait que vous avez été écrasé par un tramway, ils trouveraient que ce n'est pas assez. Ils voudraient que vous ayez été écrabouillé et que vos tripes aient été traînées, répandues, le long des rails comme un paquet de saucisses qui se serait déroulé. Tous les beaux sentiments, quoi ! Ah ! vous en avez de fiers bons amis.

Certains coins de rue lui paraissaient plus difficiles à approcher que s'ils étaient balayés par un feu roulant de mitrailleuses. Malgré tout, il fallait marcher, tout braver pour trouver la maigre pitance quotidienne. Et pas de répit. Lorsqu'il rentrait le soir harassé et fourbu, ayant mangé des humiliations à son saoul, il savait qu'il lui faudrait recommencer le lendemain. Un dégoût, une lassitude sans nom l'accablaient. Il se sentait faiblir avant que la véritable journée commence. Sincèrement, il aurait voulu se rendormir et ne se réveiller jamais. Chimère cela. Ç'aurait été trop

beau. Alors, pour ne pas trop s'apitoyer sur lui-même, il se leva sur la pointe des pieds pour ne pas éveiller sa compagne, enfila sa chemise et son pantalon. Des sous-vêtements ? Fi ! C'était du luxe cela, bon pour les riches. Lui, il pouvait crever de pneumonie. Un bon débarras pour tout le monde. Dans la chambre glacée, il frissonnait. Dame ! quand le charbon est fourni par les sociétés de bienfaisance, on s'en passe parfois. Justement, l'on traversait des jours très froids et malgré que l'on eût ménagé la maigre ration de combustible, la boîte était vide. Alors, l'on gelait littéralement. La veille, il était allé voir l'un des directeurs de cette charitable organisation, un homme gras, lourd, apoplectique, au cou rouge, épais, planté sur de larges épaules, invitant à y passer un collier. Humblement, comme il convient, il lui avait demandé s'il ne pourrait pas faire renouveler la provision de charbon épuisée. Respirant difficilement, et avec de lentes paroles, l'autre lui avait répondu : Mais, nous vous avons déjà envoyé 300 livres ce mois-ci. Nous faisons de notre mieux, mais vous comprenez, nous ne pouvons pas vous en donner *à gogo*. Saunier

s'était contenté de sourire. Tous de même, il grelottait. Sur une lampe à pétrole, il fit réchauffer une tasse de thé resté de la veille et l'avalait. C'était là son déjeuner, le cordial qu'il prenait pour descendre dans l'arène, pour entamer la lutte. Soigneusement, il brossa son paletot afin d'avoir une apparence décente. Il tournait la poignée de la porte pour sortir lorsqu'il entendit une voix aiguë, colère, pleine de fiel lui crier : Surtout, reviens pas les mains vides, parce que... Sans entendre le reste, comme pour éviter une assiette ou un verre, il se précipita au dehors et une bourrasque du nord lui cingla la figure d'un grand soufflet.

Ses yeux¹

Aux heures de rêve :

De grands yeux bleus encadrés d'or.

Les grands yeux bleus d'Aline semblaient avoir été taillés dans l'azur du ciel. Ils en avaient la douceur et le charme, la mystérieuse attirance. Un regard de ses yeux était la plus divine des caresses. Ils emplissaient l'âme d'un bonheur infini.

Et Dercey en les regardant, se rappelait les iris du jardin de son enfance, en campagne. Alors qu'il était tout petit garçon, en s'éveillant, le matin, au printemps, il sortait sur la galerie de la vieille maison, descendait les quelques degrés du perron et allait voir les iris qui s'étaient ouverts pendant la nuit dans le modeste parterre. Il respirait le parfum de ces fleurs et il était heureux

¹ Chapitre de Lamento, roman qui sera publié prochainement avec des illustrations de O.-A. Léger.

pour tout le jour. À près de quarante ans de distance, les yeux d'Aline lui versaient la même joie, la même ivresse.

De grands yeux bleus encadrés d'or.

Aux heures mauvaises :

Après les trahisons, Dercey retrouvait les mêmes grands yeux bleus qui semblaient refléter toute la pureté de l'azur. Ils n'étaient que le mirage de l'amour. Ils étaient comme ces mares éclatantes qui cachent toutes les boues, toutes les fanges, toutes les laideurs, mais qui reflètent à leur surface le ciel, ses nuages et tout l'enchantement et la beauté du monde.

Des yeux impénétrables comme la vie ;
implacables comme la destinée.

Des yeux opaques comme un lac sans fond.

Les yeux de Celle dont l'âme est un gouffre
inaccessible aux sondes.

Les yeux de

La Silencieuse,

La Mystérieuse,
L'Éprise de Chimère et d'impossible Idéal,
La Malchanceuse.

Les yeux de Celle au Cœur Dououreux.

Aux heures d'amour :

Ses grands yeux bleus encadrés d'or se
fondaient de douceur dans la figure transfigurée.

Ses yeux disaient le don complet et absolu de
tout son être, de toute la femme.

Puis, les fleurs d'azur se fermaient ; les yeux
se révulsaient, et Dercey ne voyait plus qu'un
mince croissant blanc, laiteux.

Dans les minutes divines, sous l'empire de la
volupté, la figure extasiée d'Aline était marquée
par des yeux de folie, de tempête, des yeux
égarés, aux pupilles extraordinairement dilatées,
des yeux fleuris de larges taches noires, puits
d'ombre attirants comme l'abîme.

Des yeux de démence.

Aux heures sombres :

Des yeux fixes, absents, étrangers, qui semblent regarder le passé ; des yeux aveugles aux choses environnantes.

Des yeux baissés de victime qui ne veut pas venir voir les coups.

Des yeux qui ont sangloté.

Des yeux qui disent les peines irrémédiables.

Des yeux figés.

Des yeux de glace sous lesquels roule l'énorme source des larmes.

Des yeux blêmes comme les fenêtres des maisons abandonnées.

Des yeux de rêve, éveillée ; des yeux de cauchemar.

Des yeux qui savent que les êtres et les choses sont hostiles, que tout le monde est contre la malheureuse.

Des yeux d'être battu qui se renferme en lui-même pendant qu'on le torture et qu'on le martyrise.

Des yeux qui ont pleuré pendant des affres
effroyables sans voir un visage ami.

Des yeux de vaincue de la vie.

Les yeux de Celle qui n'espère plus en rien.

Des yeux qui disent la peine, l'accablement,
les immenses détresses, l'agonie du Jardin des
Oliviers, ou plus triste encore, le désespoir dans
la chambre solitaire, ou volète déjà, telle une
lugubre chauve-souris, l'idée du suicide.

Des yeux de la tristesse de la lune d'octobre,
le soir, près d'un grand lac désert.

Des yeux de noyée...

Le jeune homme tenté par Satan

I – Il était le septième fils d'un septième fils et il vivait avec sa famille dans une petite campagne.

II – Son lot était bien misérable car son père et ses frères l'obligeaient à garder les cochons.

III – Se voyant ainsi humilié et méprisé par les siens, il en conçut un grand chagrin dans son cœur.

IV – Dès lors, jugeant qu'il n'y avait pas grand avenir pour lui sur la terre paternelle, il revêtit ses habits du dimanche, jeta deux paires de chaussettes, une chemise de flanelle et une casquette déformée dans un vieux portemanteau, embrassa sa mère et s'en vint tenter fortune à la ville.

V – Pour subsister, il exerça toutes sortes de métiers, plus durs et plus pénibles les uns que les

autres, quelques-uns même pas très avouables, mais enfin, il faut bien vivre et l'on fait ce que l'on peut.

VI – Pendant des années, il végéta ainsi dans une misère noire, mais avec au fond du cœur l'ambition effrénée de devenir puissamment riche un jour.

VII – Jamais il ne se laissait aller au découragement. Même lorsqu'il décroissait et cirait les chaussures ou qu'il lavait la vaisselle dans l'arrière cuisine des restaurants, il ne perdait pas l'espoir d'acquérir une grande fortune.

VIII – Et Satan qui connaissait les immenses désirs du petit jeune homme avait jeté son dévolu sur lui et lui préparait un fastueux avenir, mais en attendant, l'autre en arrachait bien.

IX – Avec un groupe d'autres pauvres hères, besogneux et faméliques, il recueillait, à deux sous chacun, les noms des citoyens pour l'almanach des adresses. Et Satan qui le guidait par la main sans que l'autre s'en doutât ou peut-être en croyant que c'était son bon ange, le conduisit en face d'une somptueuse demeure

dans laquelle, riche à millions et sans parents, se desséchait dans un célibat forcé une fille dont l'âge avait cessé de se compter par les printemps. Une laideur vraiment trop repoussante l'avait fait entrer dans la confrérie des vieilles filles.

X – Sans se douter de ce qui l'attendait, le jeune homme sonna à la porte. Comme la servante était occupée ailleurs, la laideron vint lui ouvrir. En l'apercevant, il reçut un choc, car elle était terriblement affligeante à voir, plus laide que tout ce qu'il avait jamais vu.

XI – Et le Tentateur la lui montrant lui dit : Épouse-la et je te donnerai toutes les richesses que tu ambitionnes.

XII – Et dans une rapide vision, il lui fit entrevoir les nombreux titres de propriétés, les débentures qui remplissaient de vastes coffrets de sûreté, les séries de part dans les grosses entreprises industrielles et de mirifiques dépôts en banque.

XIII – Ce fut un fulgurant éblouissement et le jeune homme fut tenté au-delà de toute expression par ces fabuleux trésors à portée de sa

main, puis il envisagea celle qui était le vivant symbole de toutes ces richesses.

XIV – Décidément, elle était formidablement laide, mais il était courageux et ne se laissa pas rebuter. Sentant que le moment décisif de sa vie était arrivé, il prit une mine ravie et déclara : Mademoiselle, je vous aime.

XV – Ces paroles qu'elle n'avait jamais ouïes et qu'elle désespérait d'entendre la charmèrent comme une musique céleste et elle se laissa pudiquement tomber dans les bras qu'il lui tendait.

XVI – Ils s'épousèrent à quelques temps de là, mais contrairement au dénouement des belles histoires d'amour, je ne puis dire qu'ils eurent beaucoup d'enfants. Même, il n'en eurent aucun, mais l'époux ne le regretta pas, car étant septième fils de septième fils, il savait ce que ça coûte à élever des enfants. Mais si leur union demeura stérile au point de vue famille, leurs biens se multiplièrent prodigieusement.

XVII – Bientôt l'époux de la plus laide des femmes devint directeur de banque, actionnaire

dans de grandes industries et propriétaire de la moitié des maisons de la ville.

XVIII – Chaque année, chaque semaine, chaque jour, chaque heure, sa fortune s'accroissait. Il s'endormait le soir aux sons d'une musique de pièces d'or et sa renommée d'homme riche s'étendait au loin.

XIX – Devenu l'un des rois de la finance, il se fit construire un palais, le plus beau, le plus fastueux et le plus splendide qui fût dans tout le pays et il l'habitait avec son épouse qui était l'image de la laideur, mais il avait pour son dire que la laideur éloigne les voleurs tandis que la beauté les attire en grand nombre. Ainsi, il vivait dans une douce sécurité.

XX – Chaque matin, il se répétait que l'argent est une chose sacrée, la plus sacrée au monde et qu'il ne faut pas le gaspiller, le dissiper en vaines dépenses, mais qu'au contraire, il faut le conserver et l'augmenter sans cesse.

XXI – Cependant, il reconnaissait que l'homme qui a su acquérir une fortune a droit à quelques douceurs. Alors, le samedi, il envoyait

son chauffeur acheter un pamplémousse dont lui et sa femme mangeaient chacun une moitié le dimanche matin. Évidemment, il n'en achetait pas deux, car dans ce cas, le chauffeur et la servante auraient aussi pris leur part ce qui, pour des domestiques, eût été du superflu.

XXII – Chaque premier de l'an, son intendant avait ordre de se présenter devant lui et de lui dire le chiffre exact de son immense fortune. Lorsque celui-ci, après une profonde révérence lui tendait la feuille de parchemin sur laquelle étaient inscrits les nombres qui représentaient le prodigieux montant de son avoir, l'Homme Riche esquissait un sourire, le seul qui passât sur sa figure au cours de l'année. Et pour témoigner de son contentement, il tendait d'un geste magnanime un cigare bagué à son subalterne.

XXIII – Et l'intendant rempli de joie d'un si magnifique présent le recevait avec la déférence et toutes les marques de reconnaissance que doit témoigner un bon serviteur lorsqu'il est comblé par la munificence de son patron. Cependant, au lieu de le fumer, il serrait précieusement dans un

coffret, pour le transmettre à ses enfants, ce précieux témoignage de la générosité de son maître.

XXIV – Pendant des années, lui et sa femme assistaient à la grand-messe le dimanche et il donnait une pièce de vingt-cinq sous pour leurs deux sièges de banc. Maintenant, toutefois, ils vont à la messe basse et il paie dix sous par place réalisant ainsi une économie de cinq sous. Alors, il profite de ce gain pour s'acheter un sac de pistaches qu'il partage avec sa compagne.

XXV – Tout en amassant des richesses, il reconnaissait qu'il avait des devoirs à remplir, que de lourdes responsabilités pesaient sur lui. Mieux que personne, il se rendait compte que les salariés – classe inférieure et sans scrupules ni probité – gaspillent leur argent en vains plaisirs, en dissipations, débauches et en affichant un luxe scandaleux. Aussi, pour prévenir ces excès, n'accordait-il à ses employés que des salaires de famine et les empêchait ainsi de transgresser les lois morales et de ruiner leur santé par des abus de tous genres.

XXVI – Il s’enrichissait davantage chaque jour entouré de la respectueuse admiration de tout le peuple. Toutefois, l’un de ses anciens employés congédié pour avoir deux fois sollicité une augmentation de traitement, et animé d’un criminel désir de vengeance tenta de le décrier et, par des propos perfides et mensongers, de le noircir dans l’estime du public.

XXVTT – Mais Satan outré de l’audace de ce téméraire qui osait jeter l’opprobre sur un homme riche, envoya l’un de ses anges qui, de son aile de feu, incendia la maison du calomniateur qui périt avec les siens, juste châtiment de son impudence.

XXVIII – Un jour, ses frères restés à la campagne, qui se trouvaient dans une extrême pauvreté avec de nombreuses familles, ayant entendu parler de sa fabuleuse richesse, se dirent entre eux : Allons voir celui qui est le septième fils de notre père et de notre mère et sûrement qu’il soulagera notre détresse en nous donnant le surplus de sa fortune. Alors, nous nous réjouirons tous avec lui.

XXIX – Ils se mirent donc en route pour aller

le voir et après maintes épreuves arrivèrent à la ville et demandèrent leur chemin aux passants, s'informant de l'endroit où habitait leur frère, mais ceux à qui ils s'adressèrent n'ajoutèrent point foi à leurs dires et les prirent pour des imposteurs qui voulaient se faire passer pour parents de l'homme le plus riche de la ville.

XXX – Après de longs détours, ils parvinrent à trouver sa demeure, mais celui-ci ayant aperçu de la tourelle de son palais ce groupe de gens maigres, sales, en haillons, les reconnut bien qu'ils eussent fort changé depuis le temps de leur séparation, mais au lieu d'aller au devant d'eux, de leur laver les pieds et de les accueillir à sa table, il leur fit dire par son chauffeur qu'ils eussent à aller garder les cochons à leur tour.

XXXI – Lors donc, ceux à qui ils avaient demandé des informations les voyant reparaître aussi mal équipés et aussi misérables qu'à leur arrivée, se moquèrent d'eux, leur demandant par dérision s'ils avaient trouvé leur frère, et, comme ils s'éloignaient humiliés et malheureux, leur lancèrent des pierres.

XXXII – Plus tard, son père qui s’était donné à son aîné et ce dernier s’étant fait déposséder de la terre paternelle à la suite de mauvaises affaires, se rendit à son tour auprès de son fils, espérant trouver chez lui la soupe et le lit.

XXXIII – Voyant devant lui ce vieillard usé, malade, tout courbé par l’âge et les infirmités, le fils lui dit : Mon pauvre homme, il n’y a rien de commun entre vous et moi. Si vous voulez du secours, réclamez la pension de vieillesse. Et il le repoussa hors de sa présence.

XXXIV – Avec les années, il a amassé la plus colossale fortune qui se puisse rêver. Ses ambitions de richesses sont réalisées. Alors, après avoir fait fructifier ses capitaux pendant toute la semaine, le dimanche après-midi, l’Homme-Immensément-Riche et sa guenon, assis en face l’un de l’autre de chaque côté d’une petite table basse, pour cinq sous, ils se régalent en grugeant leur sac de peanuts,

XXXV – En attendant que Satan vienne les chercher.

Impressions d'Adrien Clamer

L'ancêtre préhistorique

Le matin à six heures et demie, Adrien Clamer prend son déjeuner. Enveloppée d'un long kimono bleu, Lucie lui sert une orange blonde de Californie, des rôties et des tartines de miel. Elle lui verse une tasse de café dont l'arome délicieux remplit la pièce.

Assis dans son fauteuil, devant la nappe blanche, il mange lentement, avec joie. Lorsqu'il lève la tête, il voit sur le buffet de chêne des petits vases en grès flemmé, aux tons curieux, des cuivres fauves et quelques vieilles faïences aux couleurs éclatantes. Sur les murs sont des pastels et des dessins par des artistes aimés.

Adrien Clamer regarde ces choses familières dont le charme discret et la beauté réjouissent chaque matin son cœur et l'illuminent comme le sourire de la femme aimée.

Dans la maison silencieuse, il déjeune

lentement, savourant le goût du pain et du miel, la saveur de l'orange.

Dans sa fine tasse de porcelaine bleue, le café fume comme une cassolette.

Et il songe à toute la joie de vivre.

Il mord dans sa tartine et, brusquement, là, dans la glace en face de lui, il voit, il retrouve dans sa propre figure le rude coup de mâchoire de son ancêtre d'il y a deux cent mille ans qui, un matin, à l'aube, au bord de la forêt primitive, dévorait à belles dents la chair saignante de la proie qu'il venait d'abattre.

Le malade

Pendant un séjour dans les Adirondacks, en septembre, Clamer et Lucie avaient remarqué sur la véranda d'une maison, au bord du lac, un phtisique d'une vingtaine d'années, assis immobile, les genoux et le corps enveloppés dans une couverture bigarrée, aux couleurs éclatantes, cachant les mains, dévinées très maigres. Les paupières baissées et l'absence complète de mouvement donnaient à ce malheureux auquel il restait si peu de vie l'apparence d'un cadavre. Un lent et rare geste pour remonter le drap glissé, indiquait seul que la fin n'était pas encore venue. Sans doute, il devait être indifférent, détaché de tout, car il ne tourna pas ses regards vers les promeneurs qui passaient. Eux s'éloignaient avec le malaise qu'ils auraient éprouvé s'ils avaient entrevu un condamné à mort. Au village tout près, la cloche de l'église appelait les fidèles à l'office, et le vent bruissait dans les branches des

grands pins. Des touristes partaient en excursion dans de grands bogheis.

Plus tard, Clamer et Lucie revenus de leur voyage, s'inquiétaient de ce jeune malade. Distinctement, ils le revoyaient assis dans sa large chaise, les paupières toujours baissées, essayant de remonter la couverture bigarrée aux couleurs éclatantes, mais le geste ne s'achevait pas, la main retombait inerte, pendante, et la nuit se faisait à jamais dans ses yeux.

Ils se représentaient la surprise des gens constatant le trépas, et ils croyaient entendre au loin, là-bas, le tintement doux de la cloche, le bruissement du vent dans les grands pins, près du lac...

Au théâtre

Au théâtre, un après-midi, Lucie assise dans un fauteuil d'orchestre vit passer un jeune couple fort élégant qui se dirigeait vers une loge. Mis avec distinction, l'homme et la femme tenaient chacun par un bras un vieil impotent qui avançait péniblement, son bonnet de loutre sur la tête. Ils le soutenaient, le traînaient, le hâlaient presque. Rendus à leur place, l'homme arracha la coiffure du vieux. Lui et sa compagne prenant l'invalides à l'épaule d'une main le poussèrent de l'autre dans les côtes, pour le plier. Sous cette pression, il s'écrasa sur sa chaise et, comme une outre trop pleine qui déborde, une bave immonde sortit de sa bouche ouverte, coula et se répandit sur son pardessus. Posément, sans aucune gêne, le jeune homme et la jeune femme enlevèrent ensuite leurs manteaux, s'assirent de chaque côté du vieux gâteux et parurent s'intéresser au spectacle. Un dégoût sans nom soulevait Lucie mais malgré

tous ses efforts, elle ne pouvait s'empêcher de regarder le repoussant personnage. La figure boursoufflée, les lèvres violâtres, pendantes, les yeux sans expression lui sortant des orbites, le sommet du crâne parsemé de quelques poils gris et raides, il était là indifférent, sans voir, sans comprendre, des gouttes de bave encore au menton...

Le Rubayyat d'Omar Khayyam

À la vente à l'enchère de la bibliothèque d'un camarade, après sa mort, Clamer avait acheté à tout hasard un petit livre qu'il avait payé quinze sous. Ce serait un souvenir du disparu. En sortant de la salle, il l'avait ouvert, avait regardé le titre : *Rubayyat* par Omar Khayyam. Des vers en anglais, des illustrations. Il avait lu quelques lignes et elles avaient été comme de fulgurantes lueurs. Alors, il avait mis le livre dans sa poche. Pour la lecture de ce bouquin, il lui fallait le silence, la solitude. Et, le soir, dans sa chambre, il avait pris le volume du poète persan traduit par Edward Fitzgerald et, totalement absorbé, dans une tension de tout son esprit, l'avait lu de la première à la dernière ligne. C'avait été une révélation, un véritable éblouissement. Brusquement, la vérité absolue s'était dévoilée à lui. L'implacable logique du poète s'était implantée en son esprit. En une heure, il avait vu

crouler les vieux dogmes révévés, les croyances millénaires dans lesquelles s'étaient enlisées les âmes de tant de générations humaines. Tout cela avait été rasé, détruit, anéanti, s'était effondré, était réduit en poussière. Au-dessus de ce néant subsistait seule l'éclatante, la resplendissante vérité.

Dans le petit livre du vieil Omar, il retrouvait un écho de la pensée de l'auteur du *Chant du Harpiste* de l'antique Égypte, de l'Ecclésiaste des Hébreux et du poète latin Horace. À travers les siècles, la seule certitude résidait dans aujourd'hui.

La lecture du *Rubayyat* avait été l'événement capital de sa vie intellectuelle. Pendant des années, par la suite, il avait relu chaque jour les quatrains du poète persan. Dans une vente à l'enchère, il avait payé quinze sous pour le petit livre et maintenant, il estimait qu'il valait plus que toutes les pierres précieuses, tous les bijoux et tous les trésors de la terre.

Au cours des années, il avait acheté différentes éditions du *Rubayyat* illustrées par Elihu Vedder,

Edmund Sullivan, Dulac, George T. Tobin, Frank Brangwyn, Blanche McManus, Adélaïde Hanscom, Ethel Davis Seal, W. B. MacDougall, F. Sangorski et G. Sutcliffe, Gilbert James et Edmund H. Garrett, Rabindranath Tagore et autres. Au hasard des heures et des jours, il prenait l'un des volumes, lisait quelques pages et se délectait des compositions inspirées à l'artiste par le texte du vieux poète persan. Aucun écrivain, aucun philosophe n'avait eu autant d'influence sur sa pensée qu'Omar Khayyam. Il avait été le flambeau qui l'avait guidé sur sa route incertaine, qui avait dissipé les craintes et les doutes. Songeant à la mort qui viendrait un jour, il souhaitait qu'avant de partir pour le four crématoire, une femme drapée dans une longue robe violette récite près de son cercueil quelques uns des quatrains qui avaient illuminé son esprit pendant son voyage terrestre.

Chambre de méditation

L'un de ses rêves était d'avoir un jour une pièce calme et silencieuse, la Chambre de Méditation, dont les murs seraient ornés de compositions du peintre-poète Charles de Belle, un ami très cher qui, dans son opinion, était le plus grand pastelliste de son temps. Le mobilier se composerait simplement d'une chaise et d'une table sur laquelle serait un bouquet de jacinthes et un livre : le *Rubayyat* d'Omar Khayyam. Souvent, il se représentait cette retraite de silence où des tableaux qu'il connaissait, tableaux empreints d'une incomparable poésie, d'une profonde pitié, l'avaient non seulement charmé, ravi, mais lui avaient procuré des émotions comme seules peuvent en donner les grandes œuvres d'art.

En imagination, il voyait les pures, douces et exquis figures de femmes tenant un enfant dans

leurs bras que le peintre avait si souvent représentées dans ses tableaux, des madones qui exprimaient toute la tendresse et tout l'amour maternel. De purs bijoux dont la contemplation remplissait le cœur d'une profonde émotion et ravissaient l'esprit par leur prestigieuse beauté.

À côté des madones, il y aurait ces images de déshérités de la vie, de déçus, d'infortunés qui traînent de par le monde leurs malheurs, leurs misères, leur détresse. Les errants de la terre qui vont sur les routes hasardeuses et hostiles, sans un gîte qui les attend, sans un ami qui leur tendra la main dans un geste secourable, qui leur dira une parole bienveillante. Les vaincus de la vie, les malchanceux qui cheminent las, les pieds lourds, le cœur plein d'amertume et sans espoir.

Dans cette Chambre de Méditation il y aurait aussi quelques scènes de l'enfance peintes avec ces tons extrêmement délicats qui caractérisent les œuvres de Charles de Belle, quelques-uns de ces groupes d'enfants d'une angélique beauté, jouant dans des jardins de fleurs ou dansant des rondes, visions qui entrouvrent les portes d'un

paradisique séjour où règne l'éternelle jeunesse.

L'on verrait aussi dans cette pièce de silence et de recueillement quelques-unes de ces admirables figures du Christ, quelques-unes de ces douces et pures images de Jésus que l'artiste a peintes dans une inspiration de génie et qui raviront toutes les âmes possédées par le sentiment du divin, âmes qu'affligent les laideurs, les injustices et les misères de la vie et qui se tournent vers l'Homme de Douleurs et cherchent en lui un appui et un refuge.

En plus de ces œuvres d'une si haute poésie, d'une si profonde pitié, l'on admirerait quatre ou cinq paysages comme Charles de Belle avait le secret d'en peindre, paysages tout vibrants d'émotion dans lesquels la nature nous apparaît comme transfigurée et prend une valeur spirituelle, aspects de la nature qui peuvent être intitulés : Prière, Musique, Harmonie, Solitude, Hymne du Soir, tellement ils expriment les sentiments qui étaient dans l'âme de l'artiste.

Une Chambre de Méditation, oasis pour l'âme, une chambre ornée des créations du génie et dans

laquelle les heures couleraient douces,
précieuses, divines.

L'obsession

Ceci se passait à l'époque où le fameux livre d'Oscar Wilde *Ballad of Reading Goal* écrit en prison venait de paraître. Enthousiasmé au plus haut point par cette œuvre si sincère, si empoignante, Clamer l'avait relue une trentaine de fois et toujours, avec une émotion profonde. Or, au cours de son travail au bureau, de ses promenades, de ses moments de loisirs, un vers du poème

A cricket cap was on his head

lui revenait obstinément. Il écrivait, mangeait, se reposait, lisait, puis soudain, comme ces enseignes électriques qui s'allument brusquement dans la nuit et s'imposent à la vision du promeneur et du passant, le vers du poète anglais lui revenait à l'esprit.

A cricket cap was on his head

Ces mots lui jaillissaient à tout instant au cerveau. C'était devenu agaçant, irritant même et il tentait d'échapper à cette hantise obstinée. En vain. Les jours passaient et l'obsession durait. À tout instant, au milieu de ses occupations, le soir et même la nuit lorsqu'il s'éveillait, le vers de Wilde

A cricket cap was on his head

passait dans sa tête comme un éclair. Cela devenait une maladie.

Or un soir, excédé, exaspéré, décidé à se débarrasser de cet agacement, il se posa rageusement une vieille casquette sur la tête et sortit. Il allait par la ville. Au bout d'une demi-heure, il arriva à un endroit où la rue longeait un mur élevé. Soudain, il saisit le bonnet qui le coiffait. Sacrée casquette ! jura-t-il, et d'un geste emporté, il la lança là-haut, dans le noir, par dessus la muraille. Ce fut comme s'il s'était débarrassé de quelque chose qui lui tenait au

cerveau.

Et ce fut la fin de l'obsession.

Le mort amoureux

Un aigre soir de novembre comme il passait près des noirs et lugubres platanes du square Crémazie en se rendant chez lui, Clamer rencontra l'ancienne maîtresse d'un de ses amis mort depuis longtemps.

Et, après les premières phrases, elle se mit à lui parler de celui qui était disparu. En vérité, il l'avait abandonnée pour se marier avec une autre, mais bien qu'elle en eût beaucoup souffert, elle ne lui avait pas gardé de rancune. Au contraire, malgré la séparation et la peine, elle était toujours restée très attachée à son souvenir. Il était mort depuis plus de dix ans et leur rupture remontait à trois ans auparavant, mais elle gardait sa mémoire plus vivace que jamais. Très souvent la nuit, elle rêvait à lui et chaque fois, elle revivait leurs heures de volupté. Toujours, elle goûtait dans ses bras l'extase ancienne.

– C’est comme une vraie lune de miel, disait-elle.

Presque chaque nuit, le mort venait dans son lit lui donner pendant son sommeil les baisers et l’ivresse d’autrefois. Elle s’éveillait ensuite brisée, affaiblie, et restait inquiète, énervée, incapable de se rendormir, s’imaginant l’apercevoir dans l’ombre de la chambre.

La veille encore, il lui était apparu en rêve. Elle l’avait vu arriver chez elle en habit, plastron immaculé, souliers vernis, et il lui avait dit :

– J’ai gratté toute la terre pour sortir de ma fosse et venir à toi. Je t’en prie, ne me repousse pas.

Et elle faisait cette confidence dans le soir aigre de novembre, près des grands platanes noirs silencieux et lugubres.

– Alors, comme c’est le mois des morts, dit-elle pour finir, je suis allée cet après-midi lui payer une messe.

Les suicides

Par un temps gris d'automne, la vue d'un passant le dos voûté, qui tousse, la rencontre d'un corbillard, donnaient à Clamer le désir d'en finir avec la vie, de cesser d'exister. Un détachement de toutes choses s'opérait en lui. Rien désormais, lui semblait-il, ne pourrait plus lui plaire, l'intéresser. Sans secousse, le fil de toutes ses affections se brisait, tout lui devenait indifférent. En son cerveau malade subsistait une seule chose : le désir de s'en aller, d'entrer dans le grand repos de la terre. Le spectacle des gens qui vont et viennent affairés, lui était agaçant, intolérable. Des fous qui s'agitaient inutilement. Ah ! fuir cette cohue, retourner au néant.

Un soir violet d'hiver

Un soir violet d'hiver dans la rue pâlement éclairée par les globes électriques, Clamer allant dîner avait croisé une femme blonde, aux yeux bleus, en manteau de « sealskin » vendant aux passants une feuille de propagande biblique. D'une voix douce comme un chant d'oiseau au printemps, elle lui avait offert un exemplaire. L'ennui de se déganter, de mettre la main dans sa poche, lui avait fait alléguer qu'il n'avait pas de monnaie. « C'est malheureux, c'est malheureux », avait-elle répondu, répétant lentement ces deux mots comme un reproche délicat. Et Clamer avait continué sa route, mais l'âme toute remuée, comme s'il eût entendu lui parler sa mère morte. Des angélus lointains sortant du passé résonnèrent à ses oreilles. Sur ses joues, des larmes coulèrent. Soudain, il devina que l'étrangère savait son mensonge et cette conviction lui fut intolérable. Maintenant, il

se sentait faux et méprisable, et brusquement, il retourna en arrière dans un désir éperdu de réparer sa faute. À cette heure, il eût voulu s'agenouiller et baiser dans la neige, la trace des pas de cette sainte. Au lieu de rester confortablement chez elle à prendre le thé avec son mari et ses enfants, elle était là, au froid, se dévouant à la cause évangélique. Il courait vers elle, mais par ce soir violet, dans la rue pâlement éclairée par les globes électriques, il ne vit que des gens se hâtant de rentrer chez eux. L'apôtre blonde, aux yeux bleus n'y était pas et il s'en alla avec un grand chagrin, comme sans absolution. De n'avoir pas réentendu la voix douce comme un chant d'oiseau la nuit, il restait inconsolable.

Depuis, ce souvenir le hantait comme un remords.

Le petit temple sur le coteau

Lors de ses visites à la maison paternelle ce qui impressionnait surtout Clamer c'était, le soir en se rendant à la gare, de passer avec son frère devant le petit temple au haut du coteau où la congrégation chantait des cantiques en chœur. Tous deux plus émus qu'ils ne le laissaient paraître regardaient longuement les étroites fenêtres illuminées. Ce seuil les attirait étrangement comme celui de parents qu'ils auraient été longtemps sans voir et, de rester au dehors, ils se sentaient un peu comme exilés. Une foi intense rayonnait de cette humble chapelle où les voix suppliantes se joignaient dans une prière émue, dans une invocation irrésistible. Et leur imagination se reportait aux réunions de la primitive église alors que tous les fidèles ne formaient qu'une famille. Clamer un jour manifestait le désir d'entrer, mais ils n'osaient. À ces moments-là, précédant le départ, avec

l'incertitude de se revoir, ils se sentaient plus frères.

Au sanatorium

Une délicate figure de femme, blanche et douce, avec un air d'enfant, avait arrêté Clamer et Lucie devant un lit au sanatorium de Saranac Lake pour les phtisiques. Tout de suite, ils s'étaient sentis attirés vers cette malade par une soudaine sympathie, un peu honteux cependant de leur belle santé. De ses yeux gris, très doux, et très tristes, elle les avait longuement regardés en silence. Eux, au premier coup d'œil avaient deviné le mal implacable, mortel. Encore quelques jours à peine, et ce serait fini. Et comme ils restaient là, avec une véritable angoisse dans l'âme, ils avaient vu ses yeux gris, si tristes, se remplir de larmes. « Ce qui me fait le plus de peine », avait-elle dit, « c'est de penser que quand je serai morte, personne n'enverra de fleurs. Ce sera si pauvre, si pauvre... »

La vision dans la glace

Au moment de partir, lorsque son amie met son voile, Clamer, un pas en arrière, aperçoit dans la glace où elle se regarde, une autre Lucie qu'il ne connaît pas. Jamais la femme aimée n'a eu cette expression. Il se dit que c'est elle, que ce ne peut être une autre, mais au fond, il est convaincu que c'est une étrangère qui ressemble à Lucie. C'est une figure mystérieuse qui apparaît dans la glace à l'heure de l'adieu et qui, fugitive, s'évanouit l'instant d'après comme un rayon de lune dans l'eau.

Dans ces brèves secondes, il la fixe comme pour l'hypnotiser, mais il sent que ses yeux à elle ne le voient pas ; que jamais elle ne lui sourira et qu'elle ne peut entendre les mots qu'il a dans l'âme et qu'il voudrait lui dire. Il a la sensation que ses mains sont froides. Cette fantastique vision le trouble étrangement. Des soirs, il reste

silencieux, guettant l'heure où Lucie se lèvera, où l'image de l'Inconnue surgira dans la glace. Et quand son amie est partie, que la porte est fermée, et que le bruit léger de ses pas s'éteint dans l'escalier, Clamer, souvent, saisissant la lampe, court au miroir dans le vain espoir de retrouver sa chimère. Ses regards fouillent désespérément la surface polie sans rien trouver. La femme est disparue, comme engloutie au fond d'un lac.

Et dans l'ombre, il sanglote.

Jours de bohème

De ses années de bohème Clamer se rappelait surtout d'une petite chambre carrée au troisième, qu'il avait occupée pendant un mois dans un lugubre immeuble où personne ne connaissait son nom. Il évoquait la pièce froide au mur couvert d'un papier bleu, fané et morne comme une salle d'hospice. La tristesse des désespérances emplissait ce logement qu'enlaidissait davantage encore la banalité des meubles. Les rideaux déteints, jaunis, chargés de poussière étaient de lamentables loques. Les pâles reflets de lumière sur le bol à eau en faïence et la cuvette ressemblaient à des sourires navrés et le savon couleur saumon, râpeux, enlevait toute velléité de propreté. Sur une table minuscule était une petite lampe à cheminée noire, enfumée, dont la logeuse renouvelait parcimonieusement le pétrole une fois la semaine. Étendu sur son lit étroit, enveloppé de l'odorante fumée de cigarettes de

luxe qu'il se payait en guise de dîner, Adrien Clamer faisait tous les rêves que rêvent les jeunes gens de vingt ans qui, comme lui, portent de vieux habits étriqués et rougis par le soleil et des bottines sans semelles qui ont écumé la fange des rues.

Procession fleurie

Après une journée passée à la campagne, ils revenaient à la ville un dimanche soir de juin. Et Lucie rapportait une énorme gerbe de roses. Silencieux, ils respiraient le parfum des fleurs, évitant de rompre par un mot la précieuse et parfaite harmonie qu'ils sentaient exister entre leurs âmes. Brusquement, comme on s'éveille d'un songe, ils se trouvèrent rendus à la gare. La foule débarquait et chacun rapportait un bouquet de roses. Des roses et puis des roses. Les femmes aux toilettes claires en portaient plein leurs bras, des enfants en étaient chargés et les hommes avaient aussi leur part. C'était le cortège des roses. On aurait pu croire que tous les jardins de la région avaient été saccagés, dépouillés. Des roses et puis des roses...

Et en arrière de cette foule fleurie, insouciant, heureuse, Adrien et Lucie aperçurent le dernier

des voyageurs portant sur son épaule un petit cercueil d'enfant.

Une angoisse lancinante les étreignit. Devant leurs regards surgissait presque malgré eux la vision de la petite morte anonyme au sourire à jamais éteint, endormie pour toujours. Longuement, ils suivaient des yeux l'homme s'éloignant avec son fardeau et sa douleur.

Le même soir, Lucie et son ami prenaient passage sur un bateau pour un court voyage. Lui avait placé dans leur cabine la gerbe de roses rapportée de la campagne, mais l'obsession du drame entrevu tout à l'heure était trop forte et, énervée par le parfum des fleurs, Lucie prit le bouquet et le lança dans le vide. Les roses tombèrent doucement comme un oiseau blessé qui s'abat.

Assise à l'arrière du vapeur, Lucie croyait voir flotter dans le sillage du navire un petit cercueil d'enfant...

Au cimetière

Au cours d'une promenade au cimetière, Clamer et son amie apercevaient sur un piédestal la statue d'un saint Joseph bonace et comique, tenant d'une main une hache et de l'autre, un lis. Tout autour de lui se trouvaient des douzaines de stèles uniformes, dressées à côté les unes des autres dans un étroit enclos. Sur la barrière se trouvait l'inscription : Petites servantes de saint Joseph. Et Lucie et Adrien regardaient un moment les noms gravés sur les minces planches de marbre. Ils lisaient : Sœur Noémi, Sœur Augustine, Sœur Agnès, Sœur Paule, Sœur Françoise.

La statue en plâtre de saint Joseph veillait sur l'éternel sommeil de ces vierges qui avaient renoncé à toutes les joies terrestres pour s'assurer les biens de la vie future, pour mériter une couronne dans le céleste séjour. Ah ! les pauvres

vierges sages. Clamer se sentait comme écrasé par la vanité de tous ces sacrifices, de ces immolations faites de gaieté de cœur en vue d'une chimérique récompense.

Un grand platane qui, l'été, répandait son ombre sur le petit champ mortuaire avait jonché la route et le terrain de feuilles d'un rouge ardent. À cet endroit où tout, semblait-il, aurait dû être pureté et blancheur, ces taches éclatantes semblaient être l'ironique symbole de la passion. Ces feuilles rouges au-dessus des petites tombes paraissaient être les fleurs du désir, qui seraient sorties de la terre, qui auraient jailli du cœur et de la poussière des vierges mortes...

Odeurs, senteurs, parfums

Certains jours gris d'automne les odeurs respirées autrefois revenaient à Clamer avec une intensité extrême : odeur d'iris nains humée en se levant par des matins ensoleillés alors qu'il était enfant, odeur sirupeuse et épicée des jeunes feuilles de peupliers, bonne odeur de la terre qui reverdit à la fin d'avril, odeur des blancs pruniers au printemps, odeur du linge qui sèche sur l'herbe, odeur des tilleuls ombreux, odeur du sureau en fleurs le long des clôtures, odeur de l'encens dans la vieille église de pierre aux vitraux colorés, odeur des melons mûrs, odeur des feuilles de peupliers qui tombent à l'automne, odeur grisante des foins fanés ; senteur du bon pain chaud sortant du four, senteur de la fumée de bois vert, senteur des premières fraises, senteur forte des fougères, senteur des balais de branches de bouleaux, senteur des éclats de cèdre qui brûlent, senteur des aulnes que l'on écorce pour

teindre la laine, senteur des orges qui viennent d'être fauchées ; parfums des pommiers en fleurs, parfum des pivoines les jours de fête-Dieu, parfum si aimé des lilas, parfum des roses. . .

Odeurs, senteurs, parfums respirés autrefois venaient aux heures grises de l'automne aviver les longs regrets des jours enfuis...

Un rêve

Lucie fait un rêve. Son ami est mort. Il repose dans la pièce familière, sans aucun appareil funéraire, entouré des livres et des tableaux qui ont été toute sa joie. Lucie le regarde. Elle contemple la figure de celui qui a été tout son amour, celui qui l'a aimé de toute la tendresse de son cœur éteint. Elle le fixe et elle forme ce souhait impossible : le ramener à la vie. Elle le regarde et, dans un émoi indicible, penche sa figure vers celle du mort. Elle incline son lumineux visage, puis ses lèvres pressent doucement celles de l'homme qui fut son amour. Elle baise avec ferveur sa bouche glacée. Lucie met toute son âme dans cette caresse. Puis, voilà que, tout à coup, elle voit trembler et se relever les paupières. Elle redouble ses baisers. Alors, dans les yeux du mort ressuscité, elle voit luire la joie, l'amour, l'extase...

Les jeunes pêcheurs

Se promenant dans la campagne par un chaud dimanche de mai, Clamer apercevait assis au bord de la rivière vaseuse deux petits gars de six à sept ans tenant chacun une gaule munie d'un hameçon et attendant patiemment que le poisson aille se faire prendre à leur piège. Pieds nus dans la boue, chauffés par le bon soleil, ils goûtaient un bien-être qui dépasse toute expression. La cloche de l'église sonnait doucement dans l'air tiède et une paix infinie emplissait la campagne. Clamer se disait que ces deux garçonnetts éprouvaient inconsciemment le plus grand contentement qui se puisse connaître, la simple joie de vivre, sans soucis et sans inquiétude, au bord d'une rivière vaseuse. Jamais, croyait-il, au cours de leur existence ils ne pourraient vivre des heures aussi agréables, aussi paisibles.

Les fleurs-femmes

Un morbide souvenir lui revenait parfois d'une nuit vécue il y avait déjà longtemps. En faisant une promenade dans la forêt, au cours d'un séjour dans les Montagnes Blanches, il avait trouvé une curieuse variété d'orchidées. D'étranges fleurs en vérité, blanches, rose pâle et roses, en forme d'organe sexuel féminin. Des fleurs qu'on aurait dites de chair et d'un parfum puissant, sensuel. Il en avait cueilli un bouquet qu'il avait placé dans leur chambre. Et cette nuit là, étendu près de Lucie il ne songeait qu'aux étranges fleurs qui étaient là sur la table, à tous ces sexes impollués, à tous ces organes vierges dont l'odeur emplissait la chambre. C'était à eux qu'allaient à cette heure ses désirs maladifs. Toute cette nuit là, il avait dédaigné la chair réelle de sa compagne pris par cette hantise des fleurs-femmes.

S'il eut été artiste...

S'il eut été artiste, Clamer eut voulu peindre la vie.

Il se serait efforcé de camper sur la toile telles claironnantes et pittoresques figures aperçues certains jours :

Une fille du trottoir d'une stature de gendarme, en manteau de velours violet épiscopal, coiffée d'un monumental chapeau à plumes, aux seins énormes et croulants, à la figure bourgeonnée, pustuleuse, à l'expression crapuleuse et bestiale, rencontrée un après-midi de printemps.

Un soir d'été à onze heures, boulevard Saint-Laurent, dans la lueur aveuglante des cinémas, devant les affiches criardes, aux tons violents, une jeune fille en robe de soie vert foncé, les

seins droits, provocants, les mains dans ses poches, les bras très bruns sous les manches de tulle, passant calme au milieu des hommes qu'allumaient ses grosses jambes presque nues dans les bas de soie transparents, sous la jupe très courte.

Le corps penché, la croupe tendue et arrondie, le bras allongé et la main tenant un torchon, une femme en jupe bleue, en mantelet rouge, les pieds nus dans de vieux souliers, lavant l'escalier conduisant à la porte de sa maison.

À la terrasse d'un café de petite ville, en France, deux hommes et deux femmes jouant aux cartes, avec un verre de bière devant chacun d'eux. L'une des femmes, très brune, les cheveux bouclés, portant un chandail rouge troué aux coudes, une cigarette au coin de la bouche, se penchant pour relever son bas, montrant ainsi une jambe noire, poilue.

Notes

À un concert où l'on jouait la Symphonie inachevée de Schubert, la gaine du violoncelle avec son sac en serge noire, à gauche de la scène, donnait à Clamer l'impression du cercueil d'un infirme, de ce garçonnet hydrocéphale entrevu un jour dans un hospice.

Un rêve de Lucie. Dans un hôtel où ils étaient allés dîner quelques jours auparavant, elle se retrouvait avec un Adrien double, deux hommes à la figure semblable, identiques en tout, cherchant à l'entraîner chacun de son côté. Inquiète, indécise, incapable d'opter, elle sentait la menace de la fatalité. L'illogisme de ce songe la déroutait.

Au sortir d'un concert, Lucie racontait à son

ami une bizarre imagination. Elle supposait la salle vide d'auditeurs et les musiciens absents. Seul, le chef d'orchestre s'agitait, se démenait sur sa tribune, avec de grands gestes fantastiques et désordonnés, dans l'édifice silencieux.

Pendant tout un numéro, elle s'était amusée à ce spectacle, sentant la démence, digne d'un asile d'aliénés.

Un jour de la Toussaint, Lucie après un de ces silences pendant lesquels les deux amis s'entendaient intimement déclarait que malgré son impuissance absolue à se souvenir d'une figure, elle avait eu ce matin-là la vision nette de la mère d'une de ses amies d'enfance pas rencontrée depuis dix ans. Cette ressouvenance étrange, mystérieuse, les rendait songeurs, les yeux vagues, l'esprit hanté de choses souterraines.

Un jour de printemps, toute la famille avait planté des arbres. Le père un orme, la mère des

saules, le fils aîné un érable et Adrien, un rosier. Il songeait que s'il venait à mourir, les grosses roses rouges, odorantes, le rappelleraient au souvenir de ceux qu'il aimait. Secrètement, il souhaitait que l'on en greffât sur sa tombe.

De sa jeunesse déjà lointaine, il se rappelait d'enfants rencontrés un jour d'été dans les champs cueillant des fraises. Et sur une pierre, ils avaient déposé la part d'un petit frère mort.

Cet ouvrage est le 505^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.